De Meilhan, Senac

CONSIDERATIONS SUR L'ESPRIT ET LES MOEURS

U d'/of OTTAWA

39003002431319

CE

*SENAC DE MEILHAN*

2403

L
9E
15

# Considérations sur l'Esprit et les Mœurs

*Choisies, introduites et commentées*

PAR

FERNAND CAUSSY

L
9E
15

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
*E. SANSOT & Cie*
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

MCMV

COLLECTION
MORISSET LIBRARY / BIBLIOTHÈQUE MORISSET
UNIVERSITY OF OTTAWA / UNIVERSITÉ D'OTTAWA
OTTAWA, ONTARIO K1N 9A5

*Il a été tiré de cet ouvrage onze exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder Zoonen.*

N°

PQ
2066
.S8C6
1905

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

# *AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS*

---

*Le moment ne paraît peut-être point propice à réimprimer des fragments d'un auteur assez dédaigné. Ce n'est pas que depuis Sainte-Beuve, Sénac de Meilhan soit tout à fait ignoré du public lettré. En publiant* la Correspondance de Sénac de Meilhan avec la marquise de Créqui, *M. Edouard Fournier (1855,) et M. de Lescure (1868,) en reproduisant, de Sénac, l'ouvrage du* Gouvernement et des Mœurs, *ont dû, pensons-nous, soutenir encore la mémoire de l'essayiste. Mais sur ce que, dans leurs manuels de littérature, ils ne l'ont pas vu cité, les pédants ne vont-ils pas être gênés de voir, présenté ici, quelqu'un, que dans*

*leur jargon prétentieux, ils appellent « un auteur du second ordre » et peut-être même du troisième ?*

*Les éditeurs de ce livre l'avoueront ! Ils ont une faiblesse marquée pour les « auteurs du second ordre ». A côté de ces grands monuments publics, que la foule écrivassière barbouille d'inscriptions invariables, ils osent avoir du goût pour la statuette écartée, qui se conserve plus pure de ce qu'aucun ne se soucie d'elle. Pensant que pour bien des œuvres, l'oubli ne vient que de ce qu'elles sont rares et difficiles, ils jugent bon de les faire connaître au public d'élite dont elles sont dignes. C'est dans ces dispositions que le biographe de* Laclos *a été prié par eux de les aider dans la présente tâche.*

*Mais quand on publie des ouvrages peu glorieux, encore faut-il être bien sûr que les exemplaires en sont peu communs et que le contenu n'en est pas sans valeur. Malgré que Sénac ait lui même imprimé*

*son livre par trois fois, — mais à de petits tirages, en 1787, (c'est l'édition originale) en 1788, et enfin dans l'édition de ses* Œuvres complètes *qu'il rassembla en 1795 à Hambourg, — les* Considérations sur l'Esprit et les Mœurs *sont un de ces livres, nous dit M. van Bever, dont l'érudition bibliographique est notoire, « qui n'ont guère de valeur marchande, mais que l'on ne trouve presque pas. » Pour ce qui est de leur contenu, notre collaborateur, M. Fernand Caussy, joint qu'il en a choisi, pour le donner ici dans l'orthographe singulière de Sénac, le plus fin, et aussi le plus fort, avec un discernement que nous croyons heureux, a exposé, dans une Notice, ce qui constitue selon lui l'originalité et le mérite de Sénac. Epicurien, mais audacieux, élégant, mais ironique, l'ami du prince de Ligne se présente avec un esprit assez parent de celui de Stendhal, de même qu'un autre de ses contemporains, Lauzun, duc de Biron, nous découvre dans ses*

Mémoires *quelque peu du romanesque de la* Chartreuse : *il paraît digne de prendre une place, qu'au reste il ambitionnait, parmi les la Rochefoucault, les la Bruyère et les Vauvenargues. Non pas, assurément, que les observations de Sénac, même au moment où elles parurent, fussent, à les prendre chacune en particulier, absolument neuves et originales : M. Fernand Caussy s'est fait un plaisir, dans son Commentaire, de rappeler ce par quoi ce philosophe de bon ton se rapproche ou diffère — car différer c'est encore ressembler — de quelques-uns de ses prédécesseurs. Mais qu'importe de ces Considérations que chacune d'elles soit plus ou moins originale, plus ou moins judicieuse ! L'essentiel n'est-il pas qu'à elles toutes elles nous permettent de recomposer un personnage singulier, et qui seul nous intéresse, par ce que seul il est réel ?*

*E. SANSOT ET Cie.*

# NOTICE

SUR

# SÉNAC DE MEILHAN

# NOTICE
## SUR
# SENAC DE MEILHAN

On disait couramment au XVIII^e siècle que l'esprit était héréditaire dans certaines familles, et si peut-être il n'était pas transmis en réalité, il pouvait le paraître, dans un temps où chacun en avait sa part, acquise ou spontanée. A cette opinion la race des Sénac donne une illustration très suffisante. Le père de Gabriel Sénac fut un personnage singulier. D'abord protestant, puis apprenti-ministre de l'Evangile, il se fit ensuite catholique, voire jésuite, et finalement médecin. « Il avoit reconnu sans doute, dit Grimm, que de tous les marchands d'espérances les médecins resteroient les plus achalandés à la longue. » C'est indiquer la conscience qu'il apporta dans ce métier. La Faculté de Paris ayant

refusé de recevoir sa thèse sur la vaccine, il imagina, uniquement pour lui faire pièce, de déterminer le duc d'Orléans à faire inoculer ses enfants et leur attacher Tronchin. Mais quelque temps après, Tronchin ayant fait sensation à Paris, Sénac devint son ennemi capital, et dit un jour au roi Louis XV dont il était devenu le premier médecin, qu'il se trouvait obligé, après de mûres réflexions, de regarder l'inoculation comme dangereuse. Son fils a pris sur lui de résumer la méthode, en écrivant, à propos d'un remède à la mode : « Hâtez-vous d'en prendre, pendant qu'il guérit. »

« Approchez gravement le malade, disait Sénac à un confrère, ne parlez point, tâtez le pouls, rentrez ensuite dans votre perruque et restez-y un moment ; puis prononcez l'arrêt, prenez l'argent et partez. » Voilà pourquoi M. le Premier, avec ce genre d'esprit, son air faux, son regard fuyant, avait la réputation d'un grand fripon. De son côté, Mme Sénac, sa femme, gagnait cent mille livres par an à traiter avec les charlatans. « Tout coquin qui payoit grassement, dit Grimm, était sûr d'avoir une permission du premier médecin, délivrée par elle, pour vendre et débiter dans tout le royaume des drogues souvent funestes à la santé du peuple. » Ne nous étonnons point, par suite, que ce ménage de morticoles ait pu établir ses enfants avec avantage : ils firent de l'un un maître des requêtes : c'est celui qui nous occupe ; de l'autre un fermier général :

c'est le même qui disait à sa femme, laquelle était devenue maîtresse du comte de la Marche, depuis prince de Conti : « Je vous permets tout, hors les princes et les laquais. » A quoi Gabriel ajoutait : « Il est dans le vrai : les deux extrêmes déshonorent. » (1)

*

Gabriel était fort jeune lorsqu'il visita Voltaire à Ferney. Le patriarche, comme plus tard Victor Hugo, mais avec plus de finesse, distribuait les palmes du génie à tout jouvenceau qui lui portait des vers. Le jeune garçon, de cela, ne fut pas ébloui. Il sentit tout l'excès de la politesse. Néanmoins il suivit exactement, le reste de sa vie, le conseil qu'il reçut du grand écrivain :

(1) Grimm, *Correspondance littéraire*, passim.

Sur cette Mme Sénac, on lit dans Bachaumont, 2 août 1770 :

« Mme Sénac, dont on a tant parlé, et dont le mari, dans sa jalousie contre M. le comte de la Marche, a donné des scènes si ridicules et si plaisantes au public, s'est soustraite depuis quelque temps aux bontés de ce prince du sang, et s'est laissée aller à quelque faiblesse envers M. le duc de Fitz-James. Le comte de la Marche, indigné de cette préférence, paraît avoir porté ses vues sur une autre bourgeoise très aimable, qu'on appelle Mme Prévot de Chantemerle. Un jour qu'elle soupait chez le sieur Baudoin, capitaine aux gardes, ce prince fit dire à cet officier qu'il lui ferait l'honneur de s'y rendre ; cette présence a beaucoup alarmé le mari. Quant à Mme Prévôt, il paraît qu'elle a toute la reconnaissance qu'elle doit aux bontés d'un grand prince, et qu'elle trouve, ainsi que faisait Mme Sénac, et que beaucoup d'autres feraient, la jalousie de son mari très déplacée. »

« Moquez-vous de tous ces gens-là, et surtout de ceux qui vous ennuient. » (1)

Après avoir fait des études solides et qui nous ont valu sa traduction de Tacite élégante et concise, Sénac de Meilhan, âgé de 26 ans, en 1762, acheta une charge de conseiller au grand Conseil. Deux ans plus tard, il en acheta une de maître des requêtes (2). Les maîtres des requêtes, dit l'*Espion dévalisé*, étaient un *ramassis de canailles*. Du vrai, ils n'étaient guère plus versés dans la crapule que le signataire de l'*Espion*. Ils étaient viveurs, concussionnaires. Mais ils pensaient que les lettres mettaient « dans la corruption des mœurs de la douceur, de l'esprit et des grâces. »(3) Et c'est une excuse.

En 1766, après avoir épousé trois cent mille livres de dot en la personne de M^lle^ Louise le Marchant de Varennes, fille du fermier-général, de laquelle il ne se donna d'ailleurs jamais aucun souci, Sénac fut nommé à l'intendance de la Rochelle. En 1773, il passe à celle d'Aix, où il préside l'Assemblée générale des communautés et voit planter à Marseille les fameuses allées de Meilhan. Enfin en septembre 1775, il est inten-

(1) Voltaire, *Correspondance*, 5 avril 1755, 12 janvier 1758, 4 juillet 1760, 16 juillet 1760, 1^er^ août 1770 ; *Lettres en vers*, 1761.

(2) Duc de Lévis, notice sur Sénac, en tête de l'édition des *Portraits et caractères*.

(3) Allocution de Mercier-Dupaty, directeur de l'Académie de la Rochelle, à Sénac de Meilhan, le 20 octobre 1766.

dant à Valenciennes, où il reste jusqu'en 1789.

« M..., dit Chamfort, intendant de province, homme fort ridicule, avait plusieurs personnes dans son salon, tandis qu'il était dans son cabinet dont la porte était ouverte. Il prend un air affairé, et tenant des papiers à la main, il dicte gravement à son secrétaire : « Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront (*verront,* un *t* à la fin), salut... Le reste est de forme, dit-il, en remettant les papiers et il passe dans la salle d'audience pour livrer au public le grand homme occupé de tant de grandes affaires. » Tel est le portrait de M. l'intendant de Valenciennes. Il n'estime pas, dans ce poste, qu'il soit utile de travailler. Il ne songe qu'à se rendre à Paris, à Chanteloup, où réside Choiseul disgrâcié, et où il peut rencontrer la duchesse de Grammont, sœur de l'ancien ministre, avec laquelle il est fort lié. Il a le plus beau dédain de l'administration, où « il ne faut qu'une dose très médiocre d'esprit » ; où « l'on n'a besoin que d'une certaine activité nécessaire pour une prompte expédition, que d'embrasser des détails familiers par l'habitude, d'avoir présent à l'esprit le texte de quelques règlements, des formes prescrites, des usages qui ont force de loi », où « les lumières, les secours arrivent de toutes parts à l'homme en place, en raison surtout de son élévation. »

Le prince de Ligne, dans une épître en vers

composée pendant l'émigration nous a tracé une figure de Sénac administrateur.

Heureux, heureux l'ami d'un homme de génie,
A faire et dire bien qui consacra sa vie ;
Au milieu de la France ainsi qu'à son couchant,
Grand administrateur déploya son talent ;
Qui brilla dans Paris, éclaira dans Versailles,
Fut longtemps adoré d'une sœur des Noailles ;
Aux Culant sut donner de son activité,
Par la philosophie obtint une beauté...

Mais il faut savoir ici que cette sœur des Noailles, qui selon Ligne, aurait été la maîtresse de Sénac, est la comtesse de Tessé « un grand caractère, un esprit élevé jusqu'à en être chimérique, en demeurant une forte tête et une grande âme », à ce que rapporte la vicomtesse de Noailles. Quant au Culant auquel l'intendant donnait de l'activité, on doit l'attribuer à une dame de Valenciennes, si l'on peut en croire tel couplet d'une chanson composée en 1787, à propos de l'Assemblée provinciale présidée par Sénac :

Parmi cette troupe d'élite,
Je vois briller un médecin.
C'est à Culant, sa favorite,
Que ce baudet doit son destin. (1)

(1) Louis Legrand, *Sénac de Meilhan et l'Intendance du Hainaut et du Cambrésis sous Louis XVI*, Valenciennes, 1868, in-8°.

« Une tradition restée vivace, mais que je ne garantis pas, attribue encore à Sénac des relations d'une autre nature. C'est d'après elle qu'Eugène de Pradel disait dans son *Panorama de Valenciennes :*

Quoi qu'il n'aimât point sa carrière, M. de Meilhan ne laissait point que d'être fort ambitieux. Il parvint à être quelque temps intendant de la Guerre sous M. le comte de Saint-Germain. Celui-ci, en effet, arrêté par mille objets contentieux et dont il n'avait pas seulement idée, avait voulu prendre un homme de loi pour l'éclairer. Il choisit Sénac, lequel apporta selon Besenval, avec des idées fausses et systématiques beaucoup d'audace et d'assurance. Mais le prince de Montbarey vit dans Sénac un rival redoutable pour son influence. Appuyé par Maurepas, il obtint le renvoi du robin. M. l'intendant dut se contenter, pour vengeance, de tracer du ministre un portrait satirique. (1)

Ayant publié des *Mémoires* (apocryphes) d'*Anne de Gonzague,* en 1786, puis en 1787, des *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Sénac de Meilhan brigua l'entrée de l'Académie. Il ne fut pas admis, sur ce que, déclara-t-on, ses livres étaient des obscénités. Il eut alors, après avoir

*L'intendant du Hainaut, pressé par sa tendresse,*
*De Meilhan à Famars visitait sa maîtresse ;*
*Ses désirs accusant un chemin délabré,*
*Il fut dans son trajet promptement réparé.*
*Ainsi du temps l'amour usurpant le domaine*
*Rajeunit un débris de la grandeur romaine.*

(1) La Robe ne pouvait souffrir Maurepas, qui, cependant, fit réintégrer les Parlements exilés par Maupeon. « M. de Maurepas, le plus méchant homme de France », disait déjà Montesquieu.

pensé devenir chancelier du duc d'Orléans, (1) l'idée d'être ministre. On choisissait, en effet, les ministres des Finances parmi les intendants de province. D'Argenson, Machault, Calonne avaient débuté dans l'intendance. Sénac eut, dans ce projet, une audience du Roi. Il écrivit encore, pour cela, un livre d'érudition, qui vaut surtout comme œuvre littéraire : *les Considérations sur les richesses et le luxe*. Mais ce fut Necker que le Roi nomma. Sénac, qui considérait le ministère comme son dû, voua au Suisse une haine mortelle. (2)

*

Le petit Sénac, le petit frère coupe-choux, comme l'appelait M^me^ du Deffant, ne négligeait nulle occasion d'acquérir des connaissances utiles, et cultivait avec zèle la société de tous ceux qui pouvaient lui procurer de l'avancement. C'est que, s'il avait de l'esprit, des vues, et même de la grâce, son ambition, nous le savons, était encore plus vive. Il n'était point, comme ce Turgot dont il admirait la vertu tout en se proposant de ne pas l'imiter, incapable d'art et de ménagement. Il savait composer avec les faiblesses des hommes, et mieux encore avec le vice. Seulement, il

(1) *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de la Marck.*

(2) Voir à ce sujet la correspondance du prince de Ligne avec Sénac, dans les *Mélanges littéraires et sentimentaires* du prince de Ligne.

se desservait lui-même dans ses intrigues par une vanité qui s'étendait à tout, voulant passer à la fois pour écrivain supérieur, homme à bonnes fortunes et grand administrateur, par un désir de briller qu'il avait extrême et qu'il croyait nécessaire d'affecter, par un goût des plaisanteries méchantes qui lui faisait oublier ses intérêts véritables et lui attirait des ennemis d'autant plus décidés qu'elles étaient mieux tournées et faisaient fortune. (1)

Il fréquentait le monde pour son avancement ; mais, comme il aimait les belles manières, il s'y plaisait davantage qu'il n'osait l'avouer. Il avait au plus haut point le goût de l'esprit et des anecdotes. C'est à lui que nous devons d'avoir les mémoires de Mme du Hausset qu'il empêcha Marigny de jeter au feu (2). C'est lui qui devait écrire les mémoires du Maréchal de Richelieu et qui rédi-

(1) Duc de Lévis, op. cit. Lettre de l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand.

(2) « Un ami de M. de Marigny, dit Craufurd dans l'*Avertissement* aux mémoires de Mme du Hausset, entrant un jour chez lui, le trouva brûlant des papiers. Pressant un gros paquet qu'il allait aussi jeter au feu : « C'est un journal d'une femme de chambre de ma sœur, dit-il, qui était fort estimable ; mais tout cela est du rabâchage : *au feu !* » Et il s'arrêta en disant : « Ne trouvez-vous pas que je suis ici comme le curé et le barbier de don Quichotte, qui brûlent des ouvrages de chevalerie ? — Je demande grâce pour celui-ci, dit M. de Meilhan ; j'aime les anecdotes, et je trouverai sans doute quelque chose qui m'intéressera. » *Mémoires de Mme du Hausset*, édition Barrière.

gea leur *Prospectus* (1). L'élégance, l'audace, le plaisir, voilà ce qui le charmait dans la société. « Rien, disait ce dilettante, ne faisait d'effet sur lui comme vrai, mais seulement comme bien trouvé. » Dans le monde enfin, il prenait un remède contre l'ennui, « ce cruel ennemi de l'homme policé » ; il trouvait l'occasion de parler de soi, « épanchement qui est le plus grand plaisir de l'amitié » ; il y préférait, par suite, la société des femmes à toute autre, passant sa vie avec M^me^s de Chaulnes, de Tessé et de Créquy (2), parce qu' « un quart d'heure d'un commerce intime entre deux personnes de sexe différent, et

(1) Londres, 1790. « On sait, lui écrivait le fils de Richelieu, quelle est ma confiance en vous, et celle de mon père l'avait devancée, D'ailleurs, c'est le style de l'écrivain, c'est l'enchaînement qu'il donnera aux choses, la manière de présenter les faits, de peindre les personnages qui contribuera beaucoup au succès de l'œuvre. Celui des *Mémoires d'Anne de Gonzague* est pour vous, comme pour moi, un excellent présage. » Ce fut, comme on sait, Soulavie qui rédigea les *Mémoires du duc de Richelieu,* qu'il ne faut pas confondre, comme Stendhal l'a fait dans une note de l'*Amour,* avec la *Vie privée du maréchal de Richelieu*, composée par Faur, le secrétaire du duc de Fronsac : « Quelle différence, dit Rétif, au sujet de la compilation de Soulavie, si on avait eu l'ouvrage de Meilhan avec l'élégance, le goût et le vrai ton du monde qui convenaient à ces Mémoires ; mais ces vils bibliopoles anéantissent la littérature. »

(2) La correspondance inédite de Sénac de Meilhan avec M^me^ de Créquy a été publiée en 1856 par Ed. Fournier, avec un avant-propos de Sainte-Beuve, sur Sénac, cf. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi,* tomes X et XII.

qui ont, je ne dis pas de l'amour, mais du goût l'une pour l'autre, établit une confiance, un abandon, un tendre intérêt que la plus vive amitié ne fait pas éprouver après dix ans de durée. »

Néanmoins, s'il aimait l'élégance et la volupté, ce n'était point par épuisement, comme bien des gens de son temps, mais parce qu'il voyait, dans leurs raffinements, le terme dernier de sa richesse et de sa force intérieures. Ce n'était pas un fatigué, comme Boufflers ou Ligne. C'était plutôt ce que les anciens appelaient un homme nouveau. Comme Laclos, comme Stendhal, qui lui a tant ressemblé, il voulait accaparer les jouissances de l'extrême civilisation, mais il entendait les doubler d'un ressort intrépide. Ecoutez-le, là-dessus, se plaindre du « caractère sexagénaire de son époque ». « Ne cherchez pas, dit-il, le génie, l'esprit, un caractère marqué dans ce qu'on appelle la *bonne compagnie*. Ceux qui possèdent ces avantages y seraient impatiemment soufferts et s'y trouveraient déplacés. Les grands hommes n'ont jamais vécu dans les cercles de la bonne compagnie : ils y paraissent, mais les entraves dont elle accable l'homme supérieur l'en écartent. » Après avoir inventé ce terme *d'amour-passion* dont le XIXe siècle a tant usé, il ajoute : « En France, les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. » Mais la passion, pour lui, réside moins dans le mouvement de l'âme que dans l'ardeur des sens : « Les plaisirs sont la seule ressource de l'homme ardent et pas-

sionné dont l'ambition est contrariée... l'homme passionné a toujours entre les mains une arme dangereuse de laquelle il doit, ainsi que les autres, se défier... Tout ce qu'il y a de *moral* dans l'amour est factice et dangereux, et il n'y a de bon que le *physique* de cette passion. »

Il n'a donc d'autre passion que celle des sens, mais il la relève, à la manière classique et païenne, d'une énergie constante, et il la règle avec un esprit précis et fort. Il voit clair, il est désabusé, mais il n'est pas dégoûté. Les travers même l'intéressent, pour peu qu'ils décèlent de vigueur. « Il est, dit-il, des genres dans la société, qui se perdent : c'est ainsi que certains poissons, après avoir longtemps abondé sur les côtes, disparaissent pour des siècles. Il n'y a plus à proprement parler de fats, de ces fats transcendants qui primaient dans la société, donnaient des lois sur la parure et les modes, qui subjuguaient les femmes et en imposaient aux hommes par l'audace et le succès, et dont la jeunesse s'empressait d'imiter les manières et le ton. Tels étaient Vardes et Lauzun. Il faut, pour remplir ce rôle d'une manière distinguée, réunir aux avantages extérieurs l'esprit et l'audace, et être placé dans une certaine élévation. *Quelque vicieux que soit l'emploi des talents d'un fat, ils n'en existent pas moins ;* mais les modèles manquent dans ce genre comme dans beaucoup d'autres. » Ainsi l'éclat, la vivacité, en quelque ordre qu'ils se trouvassent, suffisaient à ses yeux pour faire un mérite, tant il

avait un mépris gracieux de la morale commune, tant ce juriste était persuadé qu'il n'y a d'autre droit naturel que celui de la force, et que le droit civil est de pure convention.

*

Mais quel que fût son goût de l'énergie et dans ses formes même les plus variées, Sénac avait trop d'esprit et d'expérience pour être dominé par lui : il le tempérait par un scepticisme général et indulgent. Ce quinquagénaire aimable n'était pas assuré que l'énergie fît toute la valeur des hommes, comme l'a imaginé depuis un Julien Sorel. Il croyait que « les grands hommes sont comme les remèdes actifs, qu'il ne faut employer que dans les grandes occasions. » Il savait que ce n'est pas « un cœur sensible, un génie supérieur, une grande franchise » qui font réussir dans le monde ; mais « un esprit médiocre et actif, un caractère patient, une âme froide ». Il avait vu qu'on ne peut s'élever dans une « cour qu'en rampant et que l'assiduité y tient lieu de mérite ». Aussi méprisait-il les hommes, mais en s'accommodant à eux, prenant les choses « où elles en sont, les hommes comme ils sont. » « Il ne connaissait point de vérité absolue, ne trouvait rien de grand, ni de vil, ni de petit », dit-il du Kalender, son héros, dans *Les Deux Cousins* (1791).

Il connaissait les hommes, mais il avait le bon

goût de réserver son opinion. Il pensait sans doute que la vanité est un puissant levier : l'on a vu qu'il l'avait éprouvé par lui-même, et il professait d'ailleurs « que l'on ne connaît bien que les chemins par lesquels on a passé. » Mais ses expériences intimes lui avaient montré, mieux que toute observation, la misère et l'inégalité de l'âme humaine : « Les hommes sont-ils bons, sont-ils méchants ? — L'un et l'autre, répondit le Kalender, et la plupart ne sont ni l'un ni l'autre ; une des grandes sources d'erreur, c'est de se conduire avec eux comme s'ils étaient constants et conséquents... Nous sommes mobiles et nous jugeons des êtres mobiles !... » Parole à la Pascal, avec l'aménité en plus, et qui résume mieux qu'on ne l'a jamais fait l'incertitude des jugements moraux.

Vaniteux, mais brillant, passionné, mais sensuel, sceptique, mais indulgent, voilà comme se montre M. l'intendant Sénac de Meilhan, avant la Révolution. Il est un des types les plus significatifs de ces virtuoses parvenus avec lesquels l'ancienne monarchie rajeunissait son vieil organisme, de ces hommes modernes, aussi purs de moralité que les païens antiques, supérieurs à eux de toute leur intrépidité intellectuelle, de leur spiritualité raffinée, de leur raison solide. Tels étaient les monstres pervers dont le vertueux Robespierre jugea bon de purger la France. Reconnaissons, en effet, qu'il y avait en eux de quoi faire horreur aux pieux catéchistes de la démocratie.

*

Le défaut de cette attitude décidément libertine, c'est la sécheresse et la monotonie. Sénac de Meilhan s'est gardé de cette aride simplicité et l'a fleurie de quelque variété : derrière cet esprit appliqué, et au-dessus de cette vive sensualité, il y a une sensibilité, une sensibilité toute de surface il est vrai, et qui ne se plaît qu'à des subtilités délicates, mais qui détend celui qu'elle anime et en fait un être complet. On a vu que Sénac aimait beaucoup les femmes : il prétendait que leur commerce lui était nécessaire « pour tempérer la sévérité de ses pensées et occuper la sensibilité de son âme ». « J'ai, disait-il, du Tacite dans la tête et du Tibulle dans le cœur »(1). Non pas qu'il fût toujours tendre, ni même galant avec elles. Il les considérait avec une indulgence qui dépassait la simple impertinence. Cet ennemi de M. Necker et de sa noble fille encourageait, mais avec une pointe de mépris, dans un temps où la morale suisse commençait de sévir redoutablement, les grandes dames qui donnaient dans la galanterie. Il se vantait d'abuser des solliciteuses avec une indiscrétion toute proconsulaire car « les gens qui occupent de grandes places, disait-il, ceux qui représentent dans les provinces trouvent beaucoup de femmes qui leur cèdent ». Mais il assurait en même temps que « celui qui a été aimé d'une femme sensible, douce, spirituelle,

(1) D'après Chamfort.

et *douée de sens actifs*, a goûté ce que la vie peut offrir de plus délicieux ». Il l'assurait parce que ces qualités, qu'il est si rare de trouver réunies chez une femme, s'accordaient seules avec son bon sens et sa sociabilité.

L'enthousiasme, l'exaltation, outre qu'ils lui semblaient factices, étaient en effet insupportables à ce réaliste élégant. Tout au plus les tolérait-il, mais comme un moyen sûr de culbuter l'ennemi. « Louez, admirez, disait-il, soyez étonné, en extase, ne craignez pas d'outrer les flatteries, l'enthousiasme auprès des femmes ; faites croire, si vous pouvez, à celle que vous voulez séduire, qu'elle est une substance particulière, *plus près de l'ange que de la femme,* vous serez cru, que dis-je ? vous serez *au-dessous encore des illusions* de son amour-propre, et l'on ne refusera rien à un homme doué d'un discernement aussi exquis ». Néanmoins, à ces sentimentales un peu simples, il préférerait les vaniteuses civilisées, telles que celle-ci qui se compare aux ministres et dont il rapporte ces propos charmants : « Ils n'agissent que sur les esprits, et j'ai le cœur et l'esprit de plus dans mon domaine... Suis-je une dupe, dites-le-moi, de jouir à la manière des héros et des ministres, d'avoir sans peine ce qui leur coûte des années de travail, ce qui leur fait passer tant de mauvaises nuits dans la crainte d'en être privés ? J'ai été inoculée, aucun événement ne peut me faire tomber de ma place, et j'ai douze ans d'empire assurés. »

Voilà comme on organise son bonheur, lorsqu'on sait se former des plaisirs intellectuels, et comme il disait, les faire servir « d'entr'actes aux plaisirs des sens, lesquels sont les seuls véritables ».

*

Mais nous n'avons vu que les côtés intimes et mondains de Sénac ; il y avait encore en lui un philosophe, un philosophe optimiste, qui écrivait, cinq ans avant le 10 août : « De nos jours, la puissance du souverain est assise sur des bases inébranlables », qui croyait au perfectionnement indéfini et pratique du savoir, toutefois, un philosophe réaliste nourri de réalités intimes autant qu'expérimentales, qui ne confondait point, comme Condorcet, les progrès des connaissances avec ceux de l'esprit et qui, dans sa culture, faisait toujours sa part à la force intérieure.

« Il me sufffit, disait-il, d'avoir remarqué que les Anciens ont été plus promptement éclairés que les Modernes, qu'ils ont volé dans la carrière où les autres se sont traînés. Ils ont été fort loin en morale et en politique. Nous avons pu à cet égard les surpasser ; mais notre supériorité ne peut être attribuée *qu'au laps de temps, à la progression des lumières accumulées.* L'antiquité est un génie précoce et sublime éteint au milieu de sa carrière... » Mais s'il reconnaît l'excellence utile des « lumières accumulées », il ne s'abuse pas sur la médiocrité des résultats : « Il est de-

venu facile d'écrire en tout genre. La propagation des lumières, la foule innombrable d'écrits, les journaux, les commentaires sur les grands écrivains, les extraits, les dissertations critiques, ont formé un dictionnaire général d'idées, de résultats, de jugements, où chacun peut trouver où s'assortir, en changeant, décomposant, délayant. Sans esprit, on peut faire un livre sur l'administration, sur la morale, faire des vers, des couplets, des comédies. Tout le monde, en fait d'esprit, semble avoir en ce siècle le nécessaire. Mais il y a peu de grandes fortunes ». Et plus loin : « C'est le nombre des bons écrits, c'est la facilité d'écrire, qui empêchera l'essor du génie. En songeant à cette foule d'écrivains, je crois voir une troupe de nains montés sur les épaules les uns des autres, qui s'applaudissent d'être parvenus à une grande hauteur : l'homme qui aurait eu la force d'y atteindre seul et d'un même élan dédaignera une gloire dont chaque nain peut revendiquer une partie ».

Quel remède pourtant dans cette décadence ? Comme toutes les âmes généreuses, Sénac ne voit qu'un parti, celui de la destruction. « Incendions la Bibliothèque » disait l'élégant, le lettré Barère, qui ne fut guère moins talon rouge que bonnet rouge. Sénac eût volontiers repris le propos ; mais au lieu d'ajouter, comme le jacobin : « La table des lois doit être la seule littérature du peuple », il aurait dit plus volontiers avec Nietzsche : « Retournons à la barbarie dont les

passions seules peuvent nous ramener à la culture ». Et il a exprimé cette idée dans cette belle page : « Quand un plan judicieux, éclairé, approprié à nos mœurs sera substitué aux formes actuelles, les sciences seules pourront servir d'aliment à notre esprit ; mais l'inertie générale ne permettra pas une grande application. Dans cet état de langueur où l'homme doit être entraîné par le cours des choses, il n'aura peut-être d'autre ressource dans dix ou douze générations que celle d'un déluge qui replonge tout dans l'ignorance. Alors de nouvelles races s'occuperont de parcourir le cercle dans lequel nous sommes déjà peut-être plus avancés que nous ne croyons ».

Toutefois, cette sauvagerie primitive, Sénac doutait que, de lui-même, l'homme pût la recouvrer. Il fut un des rares qui aient vu nettement que la Révolution était une tentative de régression. Sa conception du retour nécessaire de choses l'empêchait de la blâmer. Mais il ajoutait : « Les anciens peuples ont commencé par la pauvreté et l'égalité ; la gloire les a enivrés, menés aux richesses et au pouvoir absolu. La question qui se présente aujourd'hui au philosophe est de savoir si l'on peut suivre une marche rétrograde, passer d'un régime absolu à celui de la liberté, de la hiérarchie des rangs à l'égalité toujours combattue par la richesse qui n'aspire pas moins aux distinctions qu'aux jouissances ». Il ne croyait donc pas que le règne de la liberté pût re-

naître. « Cette idée, disait-il, n'a pas sa racine dans le cœur, mais dans l'esprit : elle est raisonnée et systématique ». L'intellectuel ne prévoyait pas quelles passions barbares allaient se concentrer au-delà de ces abstractions.

*

Les scènes du 6 octobre montrèrent à Sénac que la Révolution de France n'avait pas seulement « sa racine dans l'esprit ». Il émigra, Cet immoraliste épicurien, ce dilettante de la destruction, frappé dans ce qui faisait sa solidité, c'est-à-dire dans sa situation et dans son luxe, rétrograda brusquement à cette même morale sentimentale et commune contre laquelle il se croyait si bien prémuni. C'est qu'il n'avait point abordé les ressources qui faisaient sa force, honneurs, fortunes, loisirs, avec une virilité supérieure à elles ; c'est qu'il s'enrichissait d'elles plutôt par une jouissance inconsciente que par une volonté avide de les épuiser ; c'est qu'il recouvrait de ce bonheur ouaté ses plaies secrètes de plébéien civilisé, plutôt que de les cautériser avec ardeur et cruauté. Sans doute on ne peut en vouloir à Sénac de ne pas s'être montré un héros dans cette occasion, et il faut toute la médiocrité d'une existence facile pour ne pas sentir combien le malheur vrai diminue les plus vaillants. Mais de cette dégradation soudaine, tirons au moins cette leçon, que les attributs extérieurs et sensibles de la culture, tels le luxe et les honneurs,

ne sont rien — s'ils ne sont pas régis par un ressort infatigable de l'âme.

*

A Aix-la-Chapelle, où il passa en 1791, après avoir séjourné quelque temps à Londres, Sénac rencontra Tilly qui nous a rapporté de lui quelques traits. Il était persuadé, paraît-il, que la monarchie ne s'était écroulée que parce que le Roi ne l'avait pas appelé au ministère. « Quand nous rentrerons, il faudra en revenir à moi », répétait-il. Avec cet espoir dans son infortune, il s'était mis au lit, où il passait toutes ses journées, et dont il ne se levait que pour faire sa cour aux boutiquières.

« M. de Meilhan était un amant assez ridicule : tout le monde n'est pas obligé de plaire pour faire l'amour ! Voyez sa toilette ! elle est déjà plus recherchée ; il passe, repasse sous les fenêtres ; il regarde avec affectation pour être regardé. Il montre sa bague, il va jeter un tendre baiser ; mais plutôt c'est un auteur : il écrira. Son billet est absurde comme son amour, mais la petite boutiquière remarque qu'il sent la poudre *à la Maréchale*, et que le papier a des vignettes couleur de rose ; la légende est : *Amoureux et discret*, la devise L seule. Tout cela n'est-il pas bien neuf et bien discret ? Eh bien ! ce qui eût échoué au faubourg Saint-Germain réussit dans un comptoir ; que dis-je ! dans la petite pièce qui le suit et qu'il

ne tiendrait qu'à la belle dame d'appeler un salon. » (1)

Cependant il se crut une fois rappelé à ses destinées de naguère, et il reprit du même coup tout son aplomb. Catherine II l'avait mandé à Moscou pour faire de lui l'historiographe de la Russie. Il affecta là de se montrer cassant dans l'impertinence, excessif dans la plaisanterie, le tout avec un air d'importance et de pédanterie que son brillant appliqué déguisait mal. Ce n'étaient point des manières d'homme de cour. Le ton de procureur, qui a tout de même, avouons-le, dans son incorrection, un piquant original, déplut extrêmement à la Reine du Nord. Elle le renvoya aux boutiquières d'Allemagne avec une pension de 20.000 francs.

*

Sénac fut très affecté de cet échec. Il comptait charmer cette cour impériale où il pensait trouver de la passion sous une politesse acquise, mélange où il se complaisait, comme on a vu. Sa politesse était trop ironique, trop peu respectueuse, son goût de la passion trop raffiné ; il détonna chez ces barbares. Revenu de là à Berlin où il reçut des présents du Roi de Prusse, il fut appelé à Vienne par Kaunitz. Le vieux ministre mourut peu de temps après. Sénac, alors, dont

(1) Tilly. Mèmoires.

l'esprit avait besoin de la vanité comme stimulant, se remit au lit pour n'en plus sortir. Il composa les quatre tomes de son *Émigré*, si vif, si intéressant, lorsqu'il met en scène le Sénac de l'ancien régime, sous les traits du Président de Longueil, si larmoyant et fastidieux lorsqu'il peint le le Sénac ruiné devenu sentimental. Déconcerté par ce monde nouveau, par cette vie à laquelle il ne se faisait point, il ne retrouvait un peu d'esprit, d'esprit brouillé de mélancolie, que dans sa correspondance avec le prince de Ligne, son voisin, qui lui rappelait le temps de ses succès. « Il y avait, disait-il à ce propos, un vieux duc de Saint-Simon qui était souvent entré chez ses maîtresses par la fenêtre, à l'aide d'une échelle de corde. Quand il se maria sur ses vieux jours, désespéré de sa nullité, il imagina de rappeler ses anciennes facultés par l'usage des moyens qui l'avaient conduit avec succès au bonheur et dont le souvenir agissait encore sur lui. Il se fit donc hisser par ses valets de chambre et entra ainsi plusieurs fois avec succès dans la chambre de la duchesse ». Telle était l'excitation dont le vieux païen fait cénobite avait besoin pour son esprit, décomposé déjà par la sensiblerie avant que de mourir.

# CONSIDÉRATIONS

*SUR*

# L'ESPRIT

*ET*

# LES MŒURS.

*A LONDRES,*

Et se trouve à Paris chez les Marchands de Nouveautés.

*M. DCC. LXXXVII.*

# *PRÉFACE*

---

*La Rochefoucauld, la Bruyère et Duclos semblent avoir épuisé cette partie de la Morale qui a pour objet l'homme vivant en société, dans la Cour ou la Capitale. Mais quoique le fonds soit le même, l'homme se montre dans chaque siècle, sous chaque règne, avec des formes différentes. Les idées qui règnent dans le monde, l'accroissement des richesses et des jouissances, les progrès du luxe, la sévérité ou la foïblesse du gouvernement, l'empire ou l'anéantissement de quelques préjugés, la communication plus ou moins grande de la Cour avec la Ville, toutes ces circonstances apportent de grands changemens dans les mœurs d'une nation. Il y a des maladies qui disparoissent de la surface de la terre, tandis que d'autres viennent affliger l'humanité. Il en est de même dans le moral.*

*Les ouvrages sont pour la plupart trop longs. On veut définir, diviser, lier, et le ciment tient plus de place que les pierres qui composent l'édifice. Il est des pensées, des maximes, qui peuvent jetter de la lumière sur un objet et qui ne comportent pas un grand cadre et l'appareil d'un traité. Les pensées détachées, lorsqu'elles sont bien exprimées, font plus d'effet et se gravent mieux dans la mémoire que si elles étaient noyées dans un chapitre. Elles réveillent l'attention du Lecteur et lui épargnent, ainsi qu'à l'Auteur de longs et inutiles circuits.*

*Tel à été mon but. Je ne parlerai point du style et des pensées : qu'importe au Public les règles que s'est faites un Auteur, et ses idées sur la composition, sur le beau, le vrai, ajustées à sa manière de sentir et à ses talens. Il s'agit d'instruire, de plaire, d'intéresser. L'Ouvrage est entre les mains du Lecteur, et il plaide mieux pour ou contre l'Auteur, que tous ses raisonnemens.*

# CONSIDÉRATIONS
## SUR L'ESPRIT ET LES MŒURS

---

### DE L'ESPRIT

Le mot vague d'esprit est la source d'une infinité d'erreurs. Si à l'exemple des Anglois on se servoit d'une expression moins générale, les idées seroient plus nettes, plus précises. Les Anglois disent qu'un homme a *des parties*. La réunion de traits bien proportionnés jointe au coloris constitue la beauté ; mais une figure peut plaire en présentant seulement quelques traits agréables.

Une emme sans être belle peut avoir des beautés.

Il en est de même de l'esprit. Il faudroit inventer des termes pour en désigner les diverses parties. Ce mot, ainsi que celui d'aimer n'a pas assez de nuances distinctives.

Je vais essayer de définir l'esprit, pour fixer mes idées et m'entendre en quelque sorte moi-même.

Il me semble qu'on peut dire que l'esprit est la connoissance des causes, des rapports et des effets. L'esprit de profondeur remonte aux causes ; celui d'étendue embrasse les rapports ; celui de finesse consiste à juger promptement des effets. C'est un tact particulier que ce dernier genre : il semble appartenir spécialement aux femmes, et c'est pourquoi peut-être chez les Germains on leur attribuoit quelque chose de prophétique et de divin.

Hocke a donné une définition de l'esprit supérieure sans doute à la mienne. Il consiste, dit-il, à distinguer en quoi les objets qui diffèrent se ressemblent ; et le jugement, en quoi les objets qui se ressemblent diffèrent. Cette distinction jette un grand jour sur la nature de l'esprit et de la partie qu'on appelle jugement qui se trouve par là très bien établie et désignée. Mais il faut en revenir à une notion plus simple. L'esprit, est l'aptitude à penser, est la pensée elle-même. Tout se borne pour l'intellectuel comme pour le physique à deux opérations : la conception et la production. L'homme qui pense le plus, qui détermine le plus à penser, possède au plus haut degré le don de l'esprit. Combien d'auteurs examinés rigoureusement dans ce rapport perdroient de leur réputation. Il y a plus de pensée dans telle page de Montaigne, de la Bruyère, de Montesquieu, que dans un Poëme tout entier.

On a comparé l'esprit à la vue, et rien

n'en peut donner une plus juste idée, en présenter une image plus sensible. Toutes ses opérations peuvent être assimilées à celle de l'œil qui semble être l'âme matérielle du corps. Appercevoir les objets, distinguer leurs formes et leur différence, juger de leur distance, voir nettement, promptement et loin, voilà les propriétés de l'esprit et des yeux. On a trouvé, sans s'en être rendu compte, ces rapports si justes qu'on use des mêmes expressions pour déterminer les qualités de l'esprit et celles de la vue. Sagacité, netteté, perspicacité, pénétration, finesse, obtus, hébété, stupide, aveuglement, sont des mots appliqués à l'un et à l'autre. Des yeux exercés sur certains objets y découvrent des nuances qui échappent aux yeux pénétrans qui n'ont pas la même habitude. C'est ainsi que l'œil d'un connoisseur en peinture, distingue promptement une copie d'avec un original ; l'homme de lettres, l'homme d'esprit saisit de même avec promptitude dans un ouvrage, ce qui tient au génie, au style d'un grand écrivain. Il démêle

rapidement au simple énoncé d'une proposition des conséquences éloignées, dans un principe qui paroît isolé une foule d'applications, dans une idée simple, la sublimité, dans une idée brillante la fausseté et l'affectation.

Si l'esprit n'est autre chose que la pensée, s'il ne consiste qu'à bien voir, il faut pour en apprécier les qualités, assigner les degrés de son élévation, mesurer l'éloignement des objets, déterminer l'obscurité qui les environne et leur complication. Celui qui aura percé à travers la plus grande obscurité, qui aura aperçu clairement les objets à la plus grande distance, sera l'esprit supérieur.

Qui peut, d'après ce principe, refuser à Newton, au chancelier Bacon qui avait deviné ce que Newton a démontré, le premier rang parmi les intelligences supérieures de ce monde ? La découverte des lois de la nature exige certainement la plus grande étendue de génie, manifeste les plus sublimes con-

ceptions. La connoissance de l'homme, des ressorts qui le font agir, des moyens de le diriger, d'assujettir ses penchants, doit placer le philosophe, le législateur immédiatement après. Ce sont les Newtons du monde moral. Dans la même classe sera l'historien qui assigne les causes des révolutions des empires, les vices de leur constitution, qui trace au milieu des décombres de l'antiquité la marche de l'esprit humain. Les Poëtes forment une classe à part; les uns n'ont que du talent, et d'autres à l'harmonie joignent la philosophie, le sentiment et la pensée. Rousseau dénué souvent de pensée et de philosophie, Rousseau qui parle si rarement à l'âme et à l'esprit, remarquable seulement par l'harmonie de son style, pourroit n'être considéré que comme un Musicien.

En suivant le même principe, en examinant l'étendue de la faculté de penser, on doit distinguer les pensées selon qu'elles sont profondes et lumineuses. Il en résulte

qu'il est de grandes différences dans le mérite qu'on doit accorder à des ouvrages de philosophie ou de morale. Il semble cependant qu'une fois rangé dans une classe, comme dans un rayon de bibliothèque, un Auteur, aux yeux de la plupart, soit égal à un autre. A force d'entendre citer ensemble Montaigne, la Bruyère, la Rochefoucauld, Duclos, on seroit tenté de croire que leur esprit est au même niveau. Duclos, tout ingénieux qu'il est dans ses définitions, quelle que soit la sagacité qu'il montre dans l'apperçu de quelques nuances, est bien au-dessous de Montaigne et de la Bruyère. La vue de Duclos est nette, juste, mais ne s'étend pas loin. Il connoit l'homme, mais celui de Paris, d'un certain monde, du moment où il écrit. Il n'a peint souvent qu'un être fugitif. L'horizon de ses idées est borné. Dans un autre pays, dans un autre siècle, l'homme de Duclos sera presque inconnu. Cet auteur sera comme les Peintres dont on ne recherche les tableaux que parce qu'ils font connoître les habillements et les modes

de leur temps. Il étoit cependant cité il y a vingt ans à côté de Montesquieu, de Buffon, de Jean-Jacques-Rousseau. Il est facile de trouver la raison de ses succès. Le genre de son esprit qui étoit la précision, la justesse, la sagacité jusqu'à une certaine hauteur d'idées, lui donnoit un grand avantage dans la conversation. C'est de lui qu'on a dit le premier, *qu'il avoit son esprit en argent comptant*. Duclos saisissoit avec promptitude les objets qui étoient le plus à la portée de la société de son temps et qui l'intéressoient. Il devoit y produire le plus grand effet. Quand il a voulu s'élever, il a montré les bornes de ses talens. Le peintre de quelques Portraits a été au-dessous du médiocre, quand il a tenté d'être Peintre d'histoire. Duclos traçoit les mœurs, les ridicules, les vices, les fausses vertus des gens avec qui il soupoit, et il n'avoit pas soupé avec Louis XI.

Les hommes de génie ou d'un grand talent montrent rarement de l'esprit dans la

conversation. Dès qu'ils sont hors de leur sphère, ils ne paroissent pas supérieurs aux autres, et l'on est embarrassé pour concilier la contradiction qui se trouve entre leurs ouvrages et leur conversation. Les gens éloquens doivent particulièrement éprouver ce désavantage : ils ont besoin d'un grand théâtre pour être animés, pour manifester leurs talens. L'Esprit se proportionne aux sujets, aux circonstances ; mais le talent veut avoir tout son développement. A moins d'une réputation faite, on a de la peine à se faire écouter quand on parle de suite. Il n'y a que les traits rapides et brians qui fassent effet dans la conversation. Les choses fines même s'évanouissent, meurent dans un cercle, quand on n'est pas averti d'avance par la réputation. L'homme éloquent a besoin d'être excité, d'être ému : l'homme d'esprit est toujours maître de lui-même ; sa lumière se distribue également ; elle jette du jour sur les objets sans éblouir : celle de l'homme éloquent, de l'homme à talent est un torrent qui inonde une seule partie ; il

faut qu'il soit en verve comme le Poëte. L'homme d'esprit sait toujours la marche qu'il suivra ; il combine, il juge, il s'exprime avec vérité, finesse, agrément : l'éloquent s'abandonne, cède à une soudaine inspiration, et souvent il n'a pas l'idée des grands effets qu'il produira.

## DE L'INFLUENCE DES PASSIONS

Les Passions en échauffant l'âme, donnent à l'esprit un élan qu'il n'a pas naturellement. C'est encore une source d'erreurs pour ceux qui jugent, parce que l'on ne peut pas concevoir ce que la passion prête de moyens, d'esprit, de sentiment à l'homme de sang-froid et alors réellement médiocre. C'est en songeant au pouvoir créateur des passions, qu'une femme à qui l'on témoignoit de la surprise de l'amant qu'elle avoit choisi, dit pour toute réponse : *Vous a-t-il aimé ?*

Lorsqu'on n'est susceptible de montrer une certaine étendue d'esprit qu'au moyen des passions stimulantes, on n'a pas essentiellement le don de l'esprit.

Il doit y avoir dans le siècle actuel beaucoup d'erreurs de jugement sur l'esprit, parce que la langue des gens d'esprit, celle des sciences, des arts, sont à la portée d'un plus grand nombre. Il est plus facile par conséquent d'en imposer. Ce n'est point être riche et magnifique que de s'habiller à la fripperie; mais on fait illusion au peuple.

Il est devenu facile d'écrire en tout genre. La propagation des lumières, la foule innombrable d'écrits, les journaux, les commentaires sur les grands Ecrivains, les extraits, les dissertations critiques ont formé un dictionnaire général d'idées, de résultats, de jugemens, où chacun peut trouver à s'assortir et puiser la matière d'un ouvrage, en changeant, décomposant, délayant. Sans esprit, on peut faire un livre sur l'administration, sur la morale, faire des vers, des couplets, des comédies. Tout le monde, en fait d'esprit, semble avoir en ce siècle le nécessaire, mais il a peu de grandes fortunes.

C'est par un effet de cette multiplication de lumières qu'un Ecrivain peut, sans avoir la plus légère teinture de géométrie, faire l'Eloge de Newton ou de Descartes, analiser leurs ouvrages : qu'un autre peut faire, sans aucune connoissance de l'art militaire, l'éloge de Turenne ou du Maréchal de Saxe, apprécier en quelque sorte leur mérite, et juger de leurs fautes.

Dans le siècle de Louis XIV, siècle des plus grands talents, Bernouilly seul eut fait l'éloge de Descartes, Puiségur ou Feuquières celui d'un Général. Bossuet, Fleschier, ont célébré Turenne et Condé, mais ils n'ont fait que saisir et tracer les traits principaux de leur caractère ; ils ne parlent point de leurs découvertes, de leurs talens en gens du métier. Il est facile d'écrire aujourd'hui sur la Peinture, l'Architecture, la Musique, sans avoir les premières notions de ces Arts.

Les talens tiennent plus aux circonstances qu'on ne croit, parce qu'elles déterminent

leur effort. Si Fénelon n'eût pas été précepteur du duc de Bourgogne, il n'auroit pas composé un ouvrage d'imagination et de sentiment, et c'est à cet ouvrage seul qu'il doit sa réputation. Une aventure ridicule a fourni à Piron le sujet si riche, si comique de la Métromanie : il étoit, sans cet événement, au rang des auteurs médiocres. Si Fontenelle étoit mort à quarante ans, connu seulement par les Lettres du Chevalier d'Her, par des églogues où règne l'affectation, et par des opéras, il ne seroit pas à côté de Dorat. Déterminé après diverses tentatives vers les objets propres à son génie, il est devenu une lumière de son siècle.

## DE L'ESPRIT D'AFFAIRES

Il ne faut qu'une dose très médiocre d'esprit pour avoir des succès dans les affaires. On est borné à décider dans la plupart des places des questions mille fois décidées. On n'a besoin que d'une certaine activité nécessaire pour une prompte expédition, que d'embrasser des détails familiers par l'habitude, d'avoir présent à l'esprit le texte de quelques règlements, des formes prescrites, des usages qui ont force de loi. Les lumières, les secours, arrivent de toutes parts à l'homme en place, en raison surtout de son élevation. Les affaires sont à l'avance examinées, discutées. On ne les lui présente que tamisées en quelque sorte, éclaircies, mises

dans un tel jour, qu'à moins d'être stupide, la décision saute aux yeux. Un homme doué d'une médiocre intelligence, qui a quelque mémoire et de l'application, peut acquérir une grande réputation, surtout s'il a une physionomie imposante ou spirituelle. L'expérience nous apprend d'ailleurs que la plupart des succès sont dûs au caractère de l'homme en place, bien plus qu'à son génie. On confond l'un et l'autre, parce qu'il suffit, pour donner l'idée du mérite, d'atteindre au but qu'on se propose. L'importance de l'objet fait présumer aussi l'étendue des moyens ; on juge les acteurs par le théâtre sur lequel ils représentent. Par une suite de cette manière de juger, nous sommes portés à refuser les qualités de l'esprit à celui qui s'est trouvé au-dessous de son état et du rôle qui lui étoit assigné. En songeant à l'indolent et foible Gaston, on se rappelle bien rarement qu'il avoit beaucoup d'esprit et d'éloquence. Mais il faut distinguer pour l'élévation du génie, l'homme d'Etat d'avec l'homme propre aux affaires. Dans tous les siècles, le

premier sera toujours un homme supérieur et rare. La sphère de ses talens, de son génie, est immense, l'autre est étroite et circonscrite. L'un se détermine par les plus profondes méditations, souvent par des apperçus rapides qui tiennent de l'inspiration : l'autre marche toujours dans un chemin frayé, et connoît uniquement le positif : il lui faut plus de mémoire que d'idées. Si l'on présente à l'homme d'affaires une question de morale, il se trouve déconcerté et sans guide ; et on le voit errant dans les ténèbres, on cache son incapacité sous l'apparence du dédain. La moralité de l'homme est au contraire une source de lumières pour l'homme d'Etat, pour le génie politique, ainsi que pour le Philosophe.

## DE L'ESPRIT DES GENS DU MONDE

La réputation des gens du monde qui se livrent au bel esprit est souvent très équivoque. Premièrement, tout s'apprend, et il est dans chaque siècle un degré de talent qui appartient à tous, au moyen d'un jeu d'application. Secondement le rang, la richesse assurent à l'avance un grand nombre de suffrages, le grand seigneur, l'homme riche, qui a le goût des lettres. n'a point de rivaux parmi ses égaux ; ils sont au contraire flattés de voir que dans leur ordre il se trouve des talens ; ils sont persuadés que s'ils se donnoient quelque peine, la plupart d'entre eux seroient distingués par leur esprit, comme ceux qui se sont voués à

l'étude et aux lettres et qui en font leur état. Les Gens de lettres, de leur côté, voient sans envie des talens dont ils connoissent la médiocrité. Les vers du plus mince auteur suffisent pour faire une réputation à un homme distingué par sa naissance, ses emplois ou ses richesses.

Ce siècle doit être celui de la prétention et des petits talents, parce que l'on peut se composer facilement un esprit, comme on se forme un cabinet de livres, ou d'histoire naturelle.

Les femmes ont encore plus de facilité pour se composer une réputation. Elles sont toujours maîtresses de la chambre, écoutées avec attention et intérêt. Elles peuvent à leur gré détourner la conversation, ou l'amener sur un sujet qui leur est familier, sur leur lecture du matin. Les hommes, loin d'être jaloux de leurs succès, les favorisent ; ils sont disposés à entendre finesse aux choses les plus simples qui leur échap-

pent, ils leur tiennent compte des connoissances les plus superficielles. Si vous ajoutez à cette facilité qu'ont les femmes d'exciter l'attention et l'intérêt, l'empire d'un souper, un nom, des richesses, du crédit, de la beauté ; une caillette peut être aisément mise au rang des La Fayette, des Sévigné. Sa réputation une fois établie, qui osera l'attaquer ? La Société entière se soulèveroit contre l'audacieux qui tenteroit de détruire un culte consacré déjà par une génération.

## DE LA CONVERSATION

L'Esprit de conversation n'induit pas moins en erreur, le nombre des idées qu'il comporte est circonscrit : il s'excerce sur les personnes plus que sur les choses. Il faut user de ménagement pour les personnes, et si l'on traitoit quelque sujet on ennuiroit. Il faut donc que l'homme du monde se fasse un art de parler sans rien dire. Le ton, la manière, la légèreté, sont ses succès : il lui est permis d'avoir de la finesse, jamais de profondeur. L'imagination paroit devoir être la qualité de l'esprit qui doit faire réussir dans le monde, parce qu'elle multiplie les tournures, qu'elle offre des manières piquantes et variées d'exprimer les mêmes

choses. Un petit fonds d'idées suffit pour réussir dans le monde ; il est même nécessaire qu'il ne soit pas étendu ; les succès de l'homme du monde sont plutôt l'effet de ce qu'il n'a pas que de ce qu'il possède. J'ai vu des hommes que je croyois aimables et spirituels, parce qu'ils étoient recherchés ; j'ai demandé quel étoit leur mérite ? Ils sont sûrs dans la société, m'a-t-on répondu... Les murailles le sont encore davantage.

L'homme cité, fêté dans la société, ne doit pas s'enfler de présomption. S'il avoit plus d'esprit, s'il étoit doué d'une forte imagination, d'un caractère déterminé, il ne seroit pas ainsi accueilli.

Cet homme aimable, qui fait des histoires qu'il regarde comme son patrimoine, qu'il est seul en possession de raconter, qui connoît à fond les convenances et les usages, qui ridiculise si finement ceux qui y dérogent par mépris ou par ignorance, cet homme qui se croit supérieur, est insipide

dans un tête à tête et se trouve réduit à une silencieuse impuissance dans la conversation des gens d'esprit, d'hommes instruits ; aussi les trouve-t-il des pédans ennuyeux, et suivant l'usage constant des sots, il les appelle des métaphysiciens.

Les hommes de génie ont rarement eu de l'avantage dans la conversation avant d'être annoncés : ils ne font effet que précédés de leur réputation. On trouve bon alors qu'ils sortent du cercle des idées communes, à cause de la rareté et pour dire qu'on les a entendus. L'amour-propre de ceux qui les écoutent est intéressé quelque temps à leur prêter une attention favorable : mais leur conversation seroit une nourriture trop forte, si elle étoit journalière.

Rien n'est si difficile que de juger de l'esprit et des talens. Il faut soi-même en avoir beaucoup, et les hommes du plus grand génie ne sont pas toujours ceux qui jugent le plus sûrement. On dit communément

qu'ils ont le talent de faire ressortir l'esprit de ceux qui paroissent en avoir le moins. En voici, je crois, la raison. Plus on est élevé, et moins on fait d'efforts pour l'être ; plus on croit simple par conséquent et naturel que les autres soyent au même niveau. Lorsque l'homme médiocre répète un axiome, un résultat qui n'appartient qu'à sa mémoire, l'homme de génie est porté à croire qu'il a fait le chemin nécessaire pour parvenir à cette vérité : incapable de s'approprier les idées d'autrui, il croit facilement que les autres pensent par eux-mêmes. Qui sont donc ceux dont on ne peut récuser le jugement ? Le public seul, dira-t-on. C'est l'hydre à cent têtes : ce qui échappe à l'un frappe l'autre ; chacun envisage un côté, et le résultat du choc de diverses opinions forme un jugement sûr.

Il est un tribunal dont les jugemens sont plus prompts et aussi sûrs que celui du public : c'est celui des sots. Ils ont un tact qui approche de la divination pour connoître,

ou pour mieux dire sentir l'esprit. Le premier hommage que reçoit l'homme supérieur est la haine des sots : ils s'empressent de prononcer un rigoureux ostracisme contre ceux que leurs talens, leur esprit élèvent au-dessus d'eux. Leurs foibles yeux font connoître la lumière au tourment qu'ils éprouvent. Ces sots sont plus promptement avertis par leur crainte que les autres par leur discernement. Admirons à cet égard la providence qui porte à écarter par instinct ce qui peut nuire et offusquer. La République des sots, à l'exemple d'un ancien, conseille toujours d'abattre les têtes des arbrisseaux et des fleurs qui surpassent la hauteur commune. Les sots doivent triompher ; ils se tiennent, ils font corps, ils ont une langue qui leur est propre. « C'est un homme dangereux, extraordinaire, un homme à systèmes, un métaphysicien, un fol ». Voilà les mots consacrés par les sots pour désigner un homme supérieur.

## DE LA MARCHE DE L'ESPRIT

En réfléchissant à la marche de l'esprit, au progrès des lumières, à leur distribution générale, à la multitude des ouvrages de tout genre, il me semble quelquefois qu'il viendra un tems où il sera impossible, autant qu'il sera inutile, d'avoir de l'esprit et des talens. Le domaine de la pensée sera comme un vaste pays, dont la carte sera tracée sur une grande échelle, et dont les plus petites parties seront connues. Montaigne, la Rochefoucaud, la Bruyère, Duclos, Richardson, Voltaire dans ses Romans philosophiques, ont fort avancé les découvertes en morale, etc. Lorsque des philosophes auront encore répandu plus de lumières sur

cette partie, lorsqu'on connoîtra les plus petits replis de l'amour-propre, qu'on aura expliqué toutes les apparentes contradictions de l'homme, que les Auteurs dramatiques auront mis en action, exposé en spectacle ce qui est en maximes, que les simptômes, la pantomime des passions seront indiqués, connus, leur accent notté, leur geste dessiné ; l'homme ainsi exposé aux yeux de tous sera comme une pendule à jour dont on voit tous les ressorts, dont l'œil suit tous les mouvements.

Tout sera réduit alors en axiomes, en maximes constantes ; personne ne pourra échapper à la pénétration générale. La vérité ou la fausseté d'un sentiment sera connue à des signes autrefois imperceptibles et qui exerçoient toute la sagacité de l'observateur. Une femme saura avec précision si elle est aimée de son amant et à quel degré, parce qu'il y aura des simptômes infaillibles pour connoître si c'est l'imagination exaltée ou la vanité flattée qui l'attache, s'il ne suit

que l'impulsion des sens, ou s'il cède à une véritable passion.

Tous les genres d'esprit seront connus : on aura des thermomètres sûrs pour les indiquer et en fixer le degré. On saura qu'un tel genre d'esprit est incompatible avec un autre. On distinguera, on assignera ce qui appartient au caractère, et ce qui appartient à l'esprit. On saura d'avance qu'un homme sera un grand Ministre, un grand général, à certains traits caractéristiques, à certaines manœuvres. Chaque physionomie soumise à des règles certaines, à un jugement prompt et sûr ne pourra plus en imposer.

A cette époque on ne fera plus de livres ; la satiété se sera emparée de tous les esprits. Quels ouvrages pourroit-on composer ? Le champ de la morale et de la politique sera entièrement défriché, toutes les situations comiques et tragiques épuisées, connues de tout le monde.

J'imagine que dans ce tems de lumières

et de dégoût les conversations seront fort languissantes. Toutes les pensées seront réduites en proverbes ou sentences : il y en aura sur toutes les matières, et l'éducation consistera sans doute à inculquer de bonne heure trois ou quatre volumes de proverbes. Il sera si aisé de faire des vers que ce ne sera plus un mérite ; ce seront des centons, des hémistiches, pris dans tous les ouvrages connus. Seroit-ce l'administration qui offriroit une vaste carrière à l'esprit ? je ne le pense pas. Sa sphère est plus bornée qu'on ne croit ; ses principes sont connus, et c'est le moral seul qui en empêche l'application, ce sont les contradictions qu'on veut allier qui embarrassent l'administrateur. On veut que les peuples soient heureux ; on s'occupe de simplifier le régime de l'impôt ; le mot de bienfaisance est dans toutes les bouches ; mais en même temps les anciens abus, le délire des guerres, l'aveuglement de la routine feront exiger longtemps des peuples par delà ce qu'ils peuvent payer avec facilité.

Quand trois ou quatre banqueroutes auront fait voir aux Nations les inconvénients d'un crédit forcé, quand les hommes, éclairés par l'expérience, sauront connoître à l'avance l'époque où il devient dangereux de prêter, les gouvernements seront obligés de s'arrêter dans leurs dépenses, et les guerres deviendront moins fréquentes, de longues paix laisseront jouir alors d'un bonheur apathique.

Quelle ressource aura donc alors l'esprit humain agité par son énergie, pour se manifester ? Seroit-ce l'éloquence ? Elle est bannie des Monarchies, et les figures, les métaphores, les grands mouvemens seront connus, indiqués par des règles. L'éducation hâtera ces progrès. Quand un plan judicieux, éclairé, approprié à nos mœurs sera substitué aux formes actuelles, les sciences seules pourront servir d'aliment à l'esprit ; mais l'inertie générale ne permettra pas une grande application.

Dans cet état de langueur où l'homme doit être entraîné par le cours des choses, il n'aura peut-être d'autre ressource, dans dix ou douze générations, que celle d'un déluge qui replonge tout dans l'ignorance. Alors de nouvelles races s'occuperont de parcourir le cercle dans lequel nous sommes déjà peut-être plus avancés que nous croyons.

L'esprit s'étend, se fortifie comme le corps, et diminue ou s'éteint faute d'aliment.

Il est assez commun de voir des personnes qui ont eu dans leur jeunesse une réputation d'esprit qu'elles ne peuvent soutenir à quarante ans. La vivacité de l'âge, l'ardeur des passions, la nouveauté des objets qui les frappoient, la gaîté qui colore et embellit, le goût et le ton du moment donnoient dans leur jeunesse l'essor à toutes leurs facultés. Ils étoient intéressés, animés; ils pensoient, ils sentoient. Mais lorsque les

passions ont cessé de les échauffer ; lorsque familiarisés avec les objets, la vivacité de leurs sentimens s'est émoussée, leur esprit est demeuré sans vigueur, faute d'exercice, et s'est trouvé circonscrit dans un petit nombre de pensées et d'expressions. Le goût et le ton ayant changé, ils ont perdu tout leur mérite.

Les passions n'ont qu'un tems. C'est l'habitude de la réflexion, ce sont les sciences, les lettres ou les affaires qui entretiennent, fortifient l'esprit et prolongent sa durée.

Les femmes éprouvent cette vicissitude d'une manière plus marquée. L'agrément de la figure et les désirs des hommes font illusion sur leur esprit. Le ravage de quelques lustres agit également sur leurs charmes et sur leur esprit. Elles n'ont pour lui donner quelque aliment que la ressource des belles lettres, qui, pour une femme dissipée dans sa jeunesse, ne peuvent être que d'un

foible secours ; que les intrigues dévotes qui passent de mode, ou celles des affaires auxquelles un petit nombre est à portée de se livrer.

En raison de ce que l'on jouit d'un grand fonds de bien, on a moins besoin d'argent comptant. En raison de ce qu'on possède un plus grand degré de conception, on a besoin de moins savoir.

L'esprit qui n'est point échauffé par la chaleur de l'âme, élevé par ses élans, peut avoir de la finesse, de la sagacité, mais n'atteint jamais à la hauteur du génie. L'esprit brille sans échauffer, comme une flamme légère : c'est dans l'âme que réside la chaleur qui se communique. L'esprit peut servir à diriger les hommes ; mais seul, il ne les entraîne jamais : l'âme seule agit sur les âmes.

## DU BON SENS

Il est commun d'entendre distinguer le bon sens et l'esprit, vanter l'un aux dépens de l'autre. Les gens médiocres excellent dans l'art de relever les fautes des hommes d'esprit, et ils ont leur raison de donner toute préférence à ce qu'ils appellent bon sens. Mais comprennent-ils ce qu'ils disent ? C'est ce qui n'est pas clair. Un coursier vigoureux, qui s'élance avec impétuosité dans une vaste plaine, qui franchit d'un saut léger de larges fossés, fait quelquefois des faux pas, tandis qu'un cheval sans vigueur parcourt d'une allure tranquille et assurée un petit espace.

Le bon sens est un foible lumière, qui éclaire un horizon borné et qui suffit pour conduire sûrement celui qui n'étend pas plus loin sa vue.

Lorsqu'on est vieux, on abrège ses jours en se livrant aux plaisirs de la jeunesse. Voilà le langage du bons sens.

« La vieillesse est un tiran qui défend sous peine de la vie les plaisirs de la jeunesse (1) ». Voilà l'expression de l'esprit.

Il suffit souvent, pour obtenir dans le monde la réputation d'homme d'esprit, d'avoir quelque connoissance sur des objets étrangers à son état, et cette réputation est presque en raison du rang et de la fortune. C'est ainsi que dans les Académies l'homme du monde est reçu à peu de frais, et cependant fait nombre avec les gens d'esprit et de talent.

Buffon dit, « on ne fait pas attention

(1) La Rochefoucault.

que l'âne seroit par lui-même et pour nous le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si dans le monde il n'y avoit point de cheval. Il est le second au lieu d'être le premier, et par cela seul, il semble n'être plus rien. C'est la comparaison qui dégrade ».

Les auteurs en bien petit nombre qui ont le talent très rare d'écrire, qui joignent la Poésie de style à la Force des pensées obtiennent toujours des succès au théâtre, quoique leurs pièces aient des défauts dans la conduite. L'harmonie du style, le sentiment et la pensée charment plus le spectateur que les situations, et font disparaître tous les défauts d'une pièce. Le premier mérite de tout Ecrivain est de se faire lire avec intérêt. Et combien peu d'Auteurs tragiques obtiennent cet avantage.

L'esprit, au seizième siècle consistoit dans l'érudition. Il semble que le génie s'essayoit pour parvenir au point de la maturité. Le

bel esprit a succédé. Les grands talens se manifestèrent ensuite et leur éclat s'est soutenu près d'un siècle entier. L'état d'épuisement qui suit les grands efforts semble caractériser l'époque actuelle. Les Littérateurs ont remplacé les hommes de génie ; on raisonne sur les ouvrages du siècle précédent, on alligne les rangs, on écrit sur l'art d'écrire. Beaucoup d'Auteurs sont en état de donner des leçons et bien peu de présenter des modèles. Les principes du goût sont familiers, et l'habitude de juger a aiguisé le discernement général. Il y a plus de Juges éclairés, plus d'amateurs instruits et moins d'hommes d'un grand talent. Quand on est jeune on produit ; mais lorsque la vieillesse appesantit les esprits, on ne sait plus que raisonner sur le passé. Tels sont les âges de la vie, et telle semble avoir été la marche de trois siècles. L'époque actuelle présente l'image de la vieillesse. L'impuissance, l'admiration du passé, l'amour de soi-même qui est l'effet de l'âge et de l'insensibilité d'un cœur desséché, enfin l'atta-

chement à l'argent semblent donner le caractère sexagénaire du siècle.

## DE LA COUR

Il est un pays dont les dehors semblent rians et animés, où l'on parle une langue qui est sonore et agréable, qui exprime souvent le contraire de la pensée, ou n'exprime rien. Les habitans ont tous l'air occupé et souvent n'ont rien à faire. Ils accourent à perte d'haleine, et c'est pour attendre. Plusieurs vont dans ce pays pour en revenir, en pouvoir parler et imposer aux autres. Le génie, l'esprit n'y sont pas nécessaires, ils y sont même dangereux. L'habitude et un instinct que dirigent la vanité et l'intérêt, suffisent pour se conduire habilement. La patience, l'assiduité sont nécessaires et tiennent souvent lieu de tout. L'humeur n'y

domine jamais les esprits, et les dégoûts, les marques de dédain y glissent sur les âmes, sans laisser aucune trace apparente. Un seul homme, centre universel où tout vient aboutir, fixe tous les regards. Il marche, et tout est en mouvement ; il s'arrête, et tout est immobile. Il est chagrin, et tout a l'air affligé ; il rit, et tous les visages rayonnent de gaîté. Cet homme est adoré comme un Dieu, et n'a pas les plaisirs d'un homme. Il ne connoît pas la vérité, ni l'amitié. Il ne peut s'assurer de sa propre valeur par les suffrages libres de ceux qui l'environnent. On a de la grandeur d'âme, des mœurs, des vices ou des vertus, suivant ce qui lui plaît. Il ne faut pas perdre de vue ce pays ; quelques mois d'éloignement vous y rendent étranger. Là on obéit pour commander, on rampe pour s'élever. Là on change à chaque instant de rôle ; on est protégé et protecteur : on reçoit de vaines promesses, et on en donne d'aussi vaines dans le même quart d'heure. Il semble que personne ne meurt dans ce pays, car à l'instant tout s'oublie et

tout se remplace, sans que rien paroisse avoir changé. C'est le séjour de l'envie et de l'espérance. Tandis que l'une tourmente, l'autre console et berce d'agréables chimères. La mort saisit les habitans au milieu d'espérances trompées pendant vingt ans, au milieu de projets qui demanderoient une autre vie. Ceux qui ne connoissent pas ce pays le croyent un lieu de délices, ceux qui l'habitent le décrient, et ne peuvent s'en détacher.

## DES ROIS

Les Rois n'ont pas d'amis. En voici la raison : ils n'en ont pas besoin. Tout ce qui les environne a l'air, l'attitude et l'empressement de l'intérêt et de l'affection. Que leur serviroit d'avoir des amis ? est-ce pour entendre la vérité ? on ne la dit point à son égal. Comment oseroit-on la montrer à celui de qui l'on peut tout craindre et tout espérer ?

Les Rois en général sont secrets. C'est que la vanité, cause principale de l'indiscrétion ne peut avoir d'empire sur eux. Otez l'envie de se faire écouter, de paroître instruit, et la discrétion sera une qualité commune.

On dit que les Rois sont dissimulés, qu'ils conservent un visage égal au milieu des agitations. La véritable raison de cet empire sur eux-mêmes est que leur amour-propre n'est jamais en jeu, qu'ils sont habitués à un visage de représentation, enfin que leur fortune est toujours assurée : une bataille perdue peut les contrarier, mais n'intéresse pas en général leur fortune personnelle, et ils trouvent facilement des gens qui leur prouvent que les avantages que l'ennemi a remportés ne sont pas considérables. C'est sans art qu'ils dissimulent. C'est la nature des choses qui fait qu'ils ont peu à exprimer, et par conséquent à cacher.

Sénèque a dit que le plus beau spectacle de la divinité étoit de voir l'homme vertueux aux prises avec l'adversité. Un autre spectacle non moins beau, c'est de voir un Roi vertueux luttant contre les séductions qu'on s'efforce de multiplier autour de lui, fermant ses oreilles à la voix de la

flatterie, dissipant les nuages qu'on élève sans cesse autour de la vérité.

De nos jours, la Puissance des Souverains est assise sur des bases inébranlables. Des armées nombreuses s'opposent aux troubles intérieurs, ainsi qu'aux invasions promptes. Il est peu d'occasions de montrer des vertus rares, d'exciter la reconnoissance des Souverains par des services distingués, de manifester de grands talents, parce que la sphère des affaires est bornée. Par ces mêmes raisons, il est peu de circonstances qui mettent à portée d'acquérir un grand ascendant sur les Princes qui ont à choisir, au moment, dans un nombre considérable d'hommes, des talens médiocres qui suffisent aux plus grands emplois. La familiarité des Souverains n'est déterminée par aucun besoin. Ils trouvent dans tous ceux qui les environnent une fidélité sans mérite parce qu'elle n'a aucune épreuve dangereuse à subir.

Qu'il me soit permis de comparer les petites choses aux grandes pour mieux

éclaircir mon idée. Un jeune homme qui a des maîtresses et des besoins fréquens d'argent, éprouve la nécessité de la confiance avec ses valets. Dans le besoin où il est d'agens discrets et empressés, il s'affectionne à ceux de ses gens dont il reconnoit la fidélité, et le secret. L'homme sans passions et sans intrigue ignore l'esprit et le talent de ses valets ; il n'a nul besoin de se confier à eux. Qu'importent les qualités, les talens, pour donner à boire, pour être derrière une voiture ? Il en est de même de ceux qui approchent les Souverains dans un tems calme où l'autorité est affermie.

Il faut aux Rois des plaisirs communs et naturels. L'amour-propre entre dans tous ceux des autres hommes et celui des Rois est rassasié dès leur enfance.

Les Rois et les Grands ne veulent être environnés que d'objets agréables et rians, et l'on prend souvent pour bonté leur répugnance à voir des gens malheureux, tandis

qu'ils n'éprouvent qu'un sentiment personnel qui porte à éviter des objets désagréables.

La douleur des gens puissants n'est souvent que de la colère.

## DES COURS ET DES COURTISANS

Si la flatterie cessoit d'avoir une plus grande influence dans une Cour, on pourroit en conclure que le Gouvernement a perdu de son ressort, que le Souverain, les Ministres, les Grands en imposent moins à l'imagination, qu'enfin le lien de la dépendance est relaché. Les vices et les avantages d'un gouvernement sont tellement unis, qu'il s'altère même par la diminution des vices qui résultent de sa constitution.

Les Courtisans ne sont pas les hommes les plus éclairés d'une nation, et ce sont ceux qui jugent le plus promptement du mérite. L'habitude de juger et l'intérêt vive-

ment excité leur donnent une supériorité, une finesse de tact qui les induit rarement en erreur. La rapidité de leur apperçu est extrême. Ils tirent, de choses indifférentes en apparence, des conséquences importantes. Le geste, le maintien, tout ce qui peut déceler un homme, est soumis à leur observation, qui n'est point raisonnée, qui est un instinct et n'en est que plus sûre.

Un homme à la Ville jouit d'une grande réputation ; elle est consacrée même par le suffrage des gens d'esprit. Il arrive à la Cour dans une grande place. Le coup d'œil du Courtisan démêle ses défauts, son incapacité, et l'homme célèbre s'évanouit sans retour.

Les Courtisans ressemblent aux enfans qui voient, si promptement, si finement, des défauts qui échappent aux yeux de personnes plus éclairées.

Pourquoi se plaindre de la fausseté des

Courtisans ? Il ne s'agit que de savoir leur langue et de bien connoître leurs manières. Il n'y a pas plus de perfidie à la Cour que dans un Cloître, que dans une famille divisée d'intérêts ; mais elle est couverte d'apparences moins grossières. C'est une grande ignorance que de prendre des formules de politesse pour des sentiments réels. Les femmes disent qu'un Opéra est épouvantable. Faut-il prendre une telle expression à la lettre ? Un homme dit à son égal, à son inférieur, qu'il est à ses ordres. Doit-on conclure qu'il est disposé à lui obéir ? les surfaces polies de la Cour cachent au moins la difformité de l'intérieur.

On recherche à la Cour la grandeur, la puissance, et l'on est entraîné vers celui qui est revêtu de ces attributs. C'est l'amour-propre qui induit en erreur sur ces empressemens dont il exagère le prix à nos yeux, il contribue plus à nous tromper que l'artifice des autres.

Il n'est à la Cour que deux sortes de personnes qui produisent un grand effet. Ce sont les Princes et les Ministres. On se range devant les premiers; on court au-devant des autres.

Il n'y a de place à la Cour que pour les grands et les petits. Les conditions communes, les gens d'un ordre mitoyen n'y peuvent exister. Quelquefois le mérite éminent peut s'y montrer, mais comme spectacle et passagèrement comme une comète.

Les gens de la Cour n'ont pas plus d'esprit que les autres, mais ce sont eux qui savent le mieux s'en passer. Ils sont habitués dès leur enfance à voir les objets d'une certaine hauteur, à mesurer les différens degrés de la société, à classer les hommes. Les égards, les ménagemens pour les personnes forment une partie de leur éducation et les entretiennent dans cet usage. Ils ont une certaine facilité d'expressions, de tournures multipliées pour rendre les mêmes choses,

qui en impose. De là vient que leur société est plus agréable que celle d'un homme de la Ville qui auroit un peu plus d'esprit, mais qui voit à travers les préjugés de son état, et qui s'exprime avec moins de délicatesse.

La gloire ne peut trouver de place dans une Cour. Les Courtisans ne peuvent supporter qu'il y ait des avantages que la faveur ne leur donne pas, et qui sont au-dessus de la faveur.

Les Courtisans sont dans la réalité de grands Philosophes. Personne mieux qu'eux n'apprécie la foiblesse humaine, ne connoît la petitesse des esprits. Leur flatterie et ses succès en sont la preuve.

Des gens qui se croient ambitieux ne sont souvent remplis que des petitesses de la vanité. A la plupart, la représentation de l'antichambre suffit. Le véritable ambitieux veut agiter le monde et le dominer.

La plus flatteuse des dominations est celle des esprits. Qu'est-ce que l'influence d'un Ministre, comparée à celle d'un chef de secte ?

L'amour propre trouve sa jouissance dans le suffrage et l'approbation des hommes ; mais le dernier degré de l'orgueil est de jouir de leur mépris.

## DE LA POLITESSE

Dans chaque siècle, sous chaque règne, on vante la politesse des vieux Seigneurs, on reproche aux jeunes gens de manquer d'égards et d'attentions. Mais ce n'est point au siècle, ce n'est point à la génération présente qu'il faut s'en prendre, c'est à la jeunesse en général. Les gens d'un âge mûr, ou avancé, sont moins emportés par leurs passions et leurs goûts ; ils sont plus réfléchis et plus circonspects. L'expérience leur a fait connoître la nécessité des égards et des ménagemens : plus habitués à se contraindre, plus occupés de leurs intérêts, ils ont une attention marquée à ne pas blesser l'amour-propre, et sont empressés d'obtenir

des suffrages. Le Courtisan de cinquante ans, dont la politesse est citée comme exemple, a été blâmé dans sa jeunesse pour la légèreté de ses manières, ses airs méprisans, son ignorance ou son oubli des égards.

L'extrême vivacité et la paresse empêchent d'être poli. Les personnes très vives, entraînées par l'ardeur qui les domine, manquent aux égards envers les autres. Celles qui sont paresseuses, s'y refusent par la crainte de se donner de la peine.

On est presque toujours dupe de la politesse et des expressions qui ont le moins de valeur réelle, parce que l'amour-propre est aveuglément porté à tourner tout à son avantage.

Plusieurs personnes sentent mauvais : obligées de vivre ensemble, elles conviennent de porter des odeurs fortes. Voilà en partie la politesse.

## DES RÉPUBLIQUES ET DES MONARCHIES

L'histoire d'une République est plus intéressante à lire, mais il est préférable de vivre dans une Monarchie ; tout y est tranquille et marche d'un pas égal. Telle est l'harmonie des corps célestes, qui ne laisse jamais sentir l'impression du mouvement.

Le régime Républicain paroît être le gouvernement de la jeunesse du monde, du tems où l'on se plaît dans le mouvement et l'agitation. Le gouvernement Monarchique convient à l'homme mûr qui prise davantage le repos et la paix.

Une Monarchie tempérée est la constitu-

tion qui approche le plus de la perfection : c'est un état mitoyen pour l'homme entre la convulsion Républicaine et l'affaissement de l'humanité sous le despotisme.

La crainte et l'absence du sentiment d'honneur sont ce qui caractérise particulièrement les Etats despotiques. A la Chine, l'Empereur fait donner la bastonnade à un Ministre, à un Mandarin ; et ce Mandarin, ce Ministre, remplissent ensuite les mêmes emplois, sans se trouver avilis et dégradés. Ce sont des écoliers qui se remettent à leur place, après avoir été fustigés.

Dans les Républiques, chacun a le développement et l'exercice de ses facultés. Dans les Monarchies, l'homme qui a de l'énergie, n'a souvent d'autres ressources que les plaisirs.

Dans les Monarchies, la crainte du ridicule doit dominer les esprits et produire un asservissement à la mode, qui affoiblit et

qui corrompt ; il doit régner plus de goût dans les discours et les ouvrages, plus de politesse dans les manières. Dans les Républiques, il règne plus d'originalité, plus de franchise dans les discours, plus de simplicité dans les manières.

Dans les Républiques, on dépend des lois plus que des personnes. La sécurité où l'on vit rend les ménagemens inutiles, et il y a plus d'égalité parmi les citoyens et plus de liberté dans les esprits. Par toutes ces raisons, la politesse, qui n'est qu'une imitation des vertus sociales, doit être peu commune dans ce Gouvernement.

Il existe dans les Cours une gradation infinie en quelque sorte de rangs et de personnes. De proche en proche elles agissent les unes sur les autres, et dans le dernier degré, peut se rencontrer un crédit ignoré et déterminant. De cette nécessité de ménagemens naît la politesse. De là, cette crainte de choquer, qui retient sans cesse, cette

perpétuelle envie de plaire, qui porte à faire des avances, à flatter, à caresser. La politesse est dans les Cours une qualité caractéristique et indispensable. Elle y est le supplément des vertus qu'on n'a pas.

Le rôle d'homme aimable, tout bien considéré, est dans la société ce qu'il y a de plus sûr, de plus avantageux. Il est trop dangereux de développer le germe d'un grand homme.

Dans les Monarchies, le grand art pour parvenir à une place éminente, ne consiste souvent qu'à savoir s'ennuyer.

## DE LA GUERRE

En temps de paix, les petits génies sont les grands hommes. Les attentions minutieuses sur la tenue des troupes, l'application aux petits détails sont les seuls moyens de se distinguer ; et les gens médiocres et actifs sont merveilleusement propres à réussir dans ce genre.

La guerre est un des fléaux de l'humanité, et cependant c'est par la guerre que les nations peuvent conserver leurs vertus et le caractère qui leur est propre. L'homme a reçu de la nature un besoin inquiet de mouvement. C'est l'action qui donne le jeu à ses qualités, qui le fait se comparer et s'esti-

mer. C'est par ses divisions avec la nation rivale de sa puissance et de son commerce, qu'une nation entretient et fortifie son attachement à ses mœurs et à sa constitution.

Les tems de vertu chez les différens peuples, ont toujours été les tems de guerre, et les époques où les nations étoient livrées à des antipathies telles, que le plus grand désir de chacune étoit la destruction de l'autre. La haine obstinée de Rome pour Carthage, celle des François dans certains tems pour les Espagnols, ne laissent aucun doute sur le patriotisme qui en étoit la cause et l'effet.

Le commerce rapproche les nations ; les lumières des sciences deviennent à la longue le partage de toutes : il s'établit une communication dans les esprits, qui mine les préventions nationales. Les hommes pensans et commerçans ont l'Univers pour patrie.

Dans cet état de choses, il doit y avoir

moins de grandes vertus, mais elles sont moins nécessaires. Toutes les nations policées et éclairées doivent perdre également de leur énergie. Il semble inutile alors que le citoyen soit animé du noble enthousiasme patriotique : on ne lui demande plus que des mœurs et des vertus sociales qui tiennent lieu de vertus publiques.

Si les tems de guerre produisent des vertus, les guerres civiles en font naître encore davantage et exigent des qualités plus rares. La valeur et les talens militaires suffisent pour obtenir des succès à la guerre ; mais dans les tems de discorde civile, la valeur qui affronte les dangers, ne suffit pas ; il faut y joindre l'intrépidité qui fait braver les supplices ; aux talens pour la guerre, il faut unir les lumières de l'homme d'état.

La supériorité des nations anciennes sur les modernes est en grande partie l'effet de leurs perpétuelles agitations. C'est à cette cause qu'il faut attribuer les qualités héroï-

ques de Henri de Guise, de l'Amiral de Coligny et les vertus de l'Hôpital : ces circonstances ont aussi formé Henri IV. Dans un temps calme, son goût ardent pour les plaisirs auroit énervé son âme, il n'eût été ni un aussi grand, ni un aussi bon Roi, s'il n'eût été forcé à l'activité dans la guerre et les affaires, s'il n'eût senti lui-même les atteintes du besoin, si son cœur n'eût été mille fois réveillé aux cris de la misère du peuple.

## DE LA VANITE ET DE L'AMOUR PROPRE

Dans le nombre des extravagances qui remplissent la tête des fous, il est rare qu'il s'en trouve qui les porte à croire qu'ils sont dans un état sulbaterne. Parcourez les maisons qui renferment des insensés, vous les verrez tous, Princes, Rois, Empereurs, Dieux. S'ils sont amoureux, c'est d'une Princesse, d'une Reine. Ils ne parlent en général que de grandeurs, preuve sensible que la vanité règne avant tout dans l'esprit des hommes.

La vanité gouverne les hommes, et les grands, par cette raison, jouissent d'un avantage bien marqué, celui de pouvoir flatter

les gens qui leur sont inférieurs en les approchant d'eux, de les enivrer par leur familiarité. L'Artiste, le Médecin, le Chirurgien, aussi bien payés d'un Financier, d'un Bourgeois, volent de préférence à leurs ordres, ils se plaisent à approcher de personnes que le sort a mis si au-dessus d'eux, à voir ce qui se passe dans leur sphère, à en entretenir leurs amis, leur famille, et cet accès ajoute à leurs émolumens.

L'amour de soi est la source de l'orgueil et de la vanité ; mais je crois qu'on peut distinguer ainsi ces diverses affections, qui ont la même racine et se modifient différemment. L'amour propre est flatté des hommages, l'orgueil s'en passe, la vanité les publie.

L'égoïsme règne particulièrement dans les discours. La personnalité influe davantage sur les actions. L'égoïste se vante à tout propos et sans art : il a toujours le *moi* à la bouche. L'autre dans tout cherche habile-

ment ce qui peut servir ses intérêts et flatter son amour propre : l'un parle souvent de lui, et l'autre cherche à tout y attirer.

C'est une grande lâcheté de s'aimer trop soi-même, et en même tems c'est une grande duperie ; car dès lors l'homme dépend de tout ce qui l'environne.

On ne peut être capable de vertu qu'en estimant quelque chose plus que sa vie.

L'extrême amour de la vie trouble à tel point les facultés, qu'il ôte les moyens de la conserver. Un extrême amour propre déconcerte au point de profiter des avantages qu'on possède, et peut réduire l'homme d'esprit à n'être un moment qu'un sot.

L'amour-propre invite à se répandre dans le grand monde, pour y vivre avec des personnes d'un rang élevé. L'amour propre éloigne du grand monde pour n'être pas offusqué de sa supériorité. Il fait préférer les

UNIVERSITAS

maisons où l'on est sûr de tenir le premier rang, d'être au moins distingué.

La vanité ne se borne pas aux honneurs de ce monde, elle prétend encore les étendre jusque dans l'autre vie (1).

Ce qui flatte le plus dans une grande place, ne consiste pas souvent dans les avantages réels qu'elle procure ; c'est une petite prérogative, une distinction frivole, qu'on prise le plus ; on n'oseroit avouer la valeur qu'on y met, et l'on en convient à peine avec soi-même.

Le désir, le besoin de produire des effets sensibles, d'attirer l'attention, poursuivent

(1) *Mademoiselle de Montpensier rapporte dans ses mémoires que Madame se blessa et accoucha d'une fille qui étoit morte il y avait dix ou douze jours, et qui étoit presque toute pourrie ; elle ajoute que Madame de Thianges dit au Curé, incertain si cette fille étoit en état d'être baptisée, qu'il prit garde à lui, qu'on ne refusoit jamais le baptême aux enfans de cette qualité.*

l'homme jusque dans les plus petites circonstances de la vie; celui qui donne à dîner se fait le centre de tout ce qui est à sa table, les convives sont forcés de s'occuper de lui; et le plaisir de jouer un premier rôle, est celui qu'en les rassemblant il recherche, sans s'en rendre compte. Il est peu de gens qui aient assez de raison et de philosophie pour entendre dire sans le plus léger ressentiment, que leur cuisine est médiocre, que leur vin n'est pas excellent, qu'un ragoût n'est pas bon; l'amour propre nous fait faire cause commune avec tout ce qui nous appartient et dépend de nous.

C'est par amour propre qu'on supporte avec peine la plus légère plaisanterie. C'est par amour propre que certaines gens se dévouent à la plaisanterie. Ils ont un besoin pressant d'occuper d'eux les autres, et ils aiment mieux être l'objet de la raillerie que d'être confondus et ignorés.

Il n'y a presque personne qui passe le

récit d'une conversation avec un Roi, un Grand, un Ministre, dans les mêmes termes et le même ton dont elle s'est passée. On change quelque chose sans projet, sans avoir rien arrangé à l'avance. On substitue des expressions en apparence équivalentes, et le geste et le ton dont on raconte l'entretien, lui donnent une autre valeur. Toutes ces réticences et ces changemens sont toujours au profit de l'amour propre qui veille au dedans de nous, et qui agit en quelque sorte sans notre participation, tant son inspiration est soudaine et éclairée.

Un homme a besoin d'être contenu ; un autre d'être encouragé. De là vient que le même homme est connu sous des aspects différens, qu'il réussit dans une société et qu'il est insupportable dans une autre. Chacun d'eux ne paroît à son avantage, que lorsqu'il se trouve dans des circonstances où il est encouragé, ou réprimé.

Les inconvéniens sans remède et qui

blessent l'amour propre, sont ceux qui affligent le plus. Les inconvéniens qui éloignent de nous les autres, sont les plus fâcheux à s'entendre reprocher. Un homme peut pardonner l'injure la plus piquante, et ne pardonnera pas le reproche d'ennuyer.

Règle générale, celui dans qui la vanité domine, n'a point le sentiment du beau, du vrai, et est incapable d'affection.

La curiosité et l'indiscrétion sont des compagnes fidèles, et le mensonge est le fils de la vanité.

## DE LA NAISSANCE

Si un homme d'une naissance ancienne et peu connue, fait une fortune brillante et rapide, l'envie s'acharne sur ses pas. On critique sa naissance, on la déprécie ; et pendant plus d'un siècle, le public peut-être se refusera à rendre justice à sa maison (1).

Le premier soin des gens parvenus à une

(1) *Il est plus que jamais nécessaire en France d'avoir de la naissance, mais comme l'ancienneté seule suffit pour participer à tous les avantages qu'on en peut attendre, jamais aussi il ne fut plus indifférent d'avoir une haute et illustre naissance. Dès qu'on date de 1400, dès qu'on prouve qu'on descend d'une longue suite de Châtelains, on se croit l'égal des Rieux, des Montmorency, des Rohan, etc., etc.*

grande fortune est de se payer une généalogie, ce qui prouve l'impatience avec laquelle on supporte d'être rangé dans la classe inférieure, et d'être exclu de certains honneurs. Plus la fortune est considérable, et plus cette exclusion est sensible.

Les hommes les plus éclairés, les plus sages, n'ont pas été exempts de vanité sur la naissance. Turenne avoit ce foible au dernier degré.

Le préjugé de la naissance est un des plus dominans dans l'esprit des hommes de toutes les classes, de tous les pays. Les castes des Indiens ne se mêlent jamais avec celle qui leur sont inférieures, et il est tel palfrenier d'un Nabab qui se trouveroit souvent déshonoré de manger avec son maître. Cet homme, qui vend du drap, et que vous regardez du même œil que le marchand qui a sa boutique auprès de la sienne, a bien une autre idée de lui. Son père était marchand des six corps, et vous ne pouvez

imaginer la distance qu'il trouve entre lui et son voisin.

Un homme d'une naissance basse et obscure ne croit pas en imposer sur son origine qui est connue ; mais que le meilleur de ses amis, pour lui sauver un ridicule, soit forcé de lui en parler ; il ne sauroit prendre trop de ménagements.

On se vante d'une basse naissance, pour relever le mérite qui a fait franchir cet obstacle ; mais on ne convient pas d'une médiocre, parce que l'on peut se flatter de faire quelque illusion.

A force de vanter sa noblesse, d'en importuner les autres, on parvient à la faire estimer par delà ce qu'elle vaut. Il est telle maison, ancienne, illustre, mais pas plus ancienne, pas plus illustre que cent autres, qui ne doit l'opinion de sa splendeur, de sa supériorité sur les autres maisons, qu'à la ridicule vanité d'un de ses chefs.

Celui qui consent à se dévouer trente ans au ridicule, procure quelquefois des avantages réels à sa postérité.

Il n'y a en quelque sorte que les races bourgeoises qui soient susceptibles d'être déshonorées. Les noms obscurs, lorsqu'ils ne deviennent fameux que par un crime ou par un grand scandale, ne rappellent jamais que l'événement qui les couvre d'opprobre. C'est un arbre qu'on juge par le seul fruit qu'il ait porté. Les noms illustres couvrent au contraire de leur éclat, cachent sous leur gloire les crimes et les fautes scandaleuses qui paroissent des exceptions malheureuses dans une maison connue par de grands services, des dignités éminentes, des emplois distingués. C'est ainsi qu'en réfléchissant, on trouve jusques dans les plus aveugles préjugés un principe de raison.

## DU CARACTÈRE

Il en est des qualités qui composent le caractère, comme des couleurs qui s'altèrent et changent entièrement par le mélange. C'est cette mixtion et ce résultat qui exigent l'apperçu le plus subtil.

Pour bien connoître le caractère d'un homme, il est nécessaire non seulement de connoître ses penchans, ses qualités et ses défauts, mais de fixer les degrés de chacun. Par ce moyen, on pourroit assigner presque avec certitude sa conduite dans une circonstance donnée.

Un mélange proportionné de qualités

opposées forme les grands caractères et fait parvenir au but qu'on se propose. L'ardeur et la patience sont nécessaires, pour avancer dans le chemin pénible de la fortune. L'homme heureux est celui qui, n'ayant qu'une de ces qualités, se trouve placé dans des circonstances où elle suffit. Il falloit de l'ardeur : il en a. S'il avoit été nécessaire d'avoir de la patience, il manquoit son objet.

Les personnes distinguées par l'élévation de leur esprit, ou la force de leur caractère, sont peut-être les plus faciles à connoître, parce qu'elles ont, en général, une qualité dominante, au moyen de laquelle, tout s'explique, lorsqu'on a l'art de la saisir.

C'est à tort qu'on reproche aux hommes des actions ou des sentimens contraires à ceux qu'ils ont annoncé ou exprimé, il y a peu de tems. On les croit faux, et ils ne sont que changeans. Une saillie de sentiment, de générosité, les a entraînés ; leur

intérêt a prévalu dans le moment de réflexion qui a suivi cet accès.

Il n'y a point de force de caractère à ne faire qu'une chose constamment, quelque estimable qu'elle soit. Celui qui étudie tous les jours de sa vie, auroit de même employé les journées à jouer, suivant les circonstances où il se seroit trouvé : mais passer du plaisir aux affaires, de la dissipation à l'occupation, est la marque d'un esprit maître de lui et doué d'une grande force.

La plupart des hommes n'ont que des accès de passion, ce qui produit l'inconséquence dans la conduite et les sentimens.

## DES DIFFÉRENTES MANIÈRES D'ÊTRE AFFECTÉ

Comment pouvoir apprécier justement les plaisirs, le monde, la fortune ? La vie est divisée en deux époques, celle des désirs, et celle des dégoûts. L'odeur des mets paroît délicieuse au convive affamé qui se met à table : elle répugne à celui qui en sort rassasié.

Le bonheur et le plaisir sont deux manières d'être affecté qui n'ont en quelque sorte rien de commun. Le plaisir ne peut être durable ; il cesseroit d'avoir du charme, parce que les sens et l'esprit seroient bientôt émoussés par sa vivacité. Il laisse dans le

vuide le cœur, l'esprit et les sens, et rend indifférens et insipides tous les objets qui intéressoient. Enfin, le plaisir n'est pas au dedans de nous-mêmes comme le bonheur ; il est accidentel et dépend des autres. Tout homme peut éprouver des plaisirs plus vifs ; mais peut-être que l'âme et le cœur rendent seuls capables de goûter le bonheur ; et dès lors, tous ceux qui ne sont pas doués d'une sensibilité vive ne peuvent y prétendre.

On se rappelle le plaisir avec regret, et le bonheur avec attendrissement. Le plaisir laisse des souvenirs distincts, parce qu'on sait l'objet qui l'a produit. Le bonheur n'offre rien de déterminé, parce qu'il semble résider dans tout ce qui nous environne, tandis que c'est nous qui le répandons, qui embellissons tous les projets.

Le bonheur ressemble à une chaleur douce, qui émane de nous et dont nous jouissons cependant, comme si elle nous étoit communiquée. Le plaisir plus extérieur, plus

vif, moins durable, se répand sur nous, comme une chaleur étrangère et qui disparoît bientôt, parce qu'elle ne nous appartient pas.

Les hommes passent par l'enfance, la jeunesse, la vieillesse : ils perdent insensiblement leurs facultés. Si le bonheur est dans l'homme même, comment un être qui éprouve des vicissitudes peut-il embellir des mêmes couleurs les objets, lorsque le principe d'action ou de chaleur qui l'animoit, est affoibli ou éteint ?

Il est des jours heureux ; il n'est point de vie heureuse : ce seroit un songe enchanteur sans réveil.

Mais s'il n'est point d'hommes heureux, il en est de fortunés ; il en est qui ont été favorisés par le sort d'un concours heureux de circonstances, il en est qui ont rassemblé une foule de jouissances conformes à leur goût, à leur caractère et à leur senti-

ment. C'est dans ce sens qu'on peut envisager l'existence du bonheur, et non dans une manière d'être absolue et durable.

En considérant les hommes en masse, la somme des souffrances surpasse celle des plaisirs et des jouissances. Le peuple, dans toutes les nations, combattant sans cesse contre le besoin, jouit à la dérobée de quelques sensations. Il ne connoît pas la volupté, et le germe de l'amour-propre est presque étouffé dans des êtres que le besoin et la dépendance avilissent sans cesse. Ils n'ont pas le sentiment d'eux-mêmes qui satisfait, qui élève et aggrandit le cercle de l'existence. L'instinct les porte à se fuir, à s'oublier, et de là vient en partie le goût général du peuple pour les boissons spiritueuses et enivrantes. Ce n'est pas le plaisir de savourer un mauvais vin qui séduit l'homme du peuple : il veut ranimer des esprits abattus par le malheur : l'espérance est au fond de la coupe. Dans l'état d'ivresse il devient un autre homme ; son cœur est ouvert à la

confiance ; il ne voit autour de lui que des amis : il s'élève à ses propres yeux et à ceux des autres.

Lorsqu'on songe au bonheur, les idées se portent vers les hommes d'une condition plus relevée, auxquels l'amour propre et les passions composent des plaisirs qui ajoutent aux sensations, et qu'ils préfèrent souvent. Ce qui n'est un plaisir pour le peuple que par la satisfaction d'un besoin, devient pour l'homme d'un état supérieur la volupté, qui est un raffinement de jouissance qui l'aiguise et la prolonge.

Qu'on se figure un Sauvage, un pauvre pressé par l'aiguillon du désir, et cédant à cette impulsion avec la première femme qui se présente, avec sa grossière compagne. Il n'a pas l'idée de la beauté, il ne compare pas. Son imagination n'est point enflammée ; son cœur n'éprouve aucune émotion ; l'amour propre ne lui fait rien sentir qui le flatte, et lui donne meilleure opinion de lui-même. L'ins-

tant rapide du plaisir est pour lui une flèche décochée dans l'air, qui ne laisse aucune trace.

A ce tableau simple et vrai, opposez celui d'un homme du monde dominé par l'amour et comblé de ses faveurs. Ces plaisirs que la culture de l'esprit, qu'une imagination sensée ajoutent au fonds qu'a fourni la nature, n'ont rien de commun avec ceux du peuple. L'organisation est la même, mais l'une est engourdie et ne développe ses facultés que dans un petit cercle d'objets : celle des hommes d'une classe supérieure leur fait parcourir avec rapidité une sphère étendue de pensées et de sentimens. En conséquence, je dirai que le bonheur de cette classe consiste dans l'exercice des facultés. Celui qui est pressé de la faim éprouve un grand plaisir à la satisfaire ; l'homme dont l'amour propre est délicat et sensible, a de même le besoin d'être distingué ; celui qui a des talens, le besoin de les employer ; celui qui est susceptible d'un

sentiment profond éprouve le désir pressant de s'attacher, d'être intéressé, d'être ému. Mais les émotions pour l'homme sensible, les distinctions pour l'homme vain, le suffrage d'une société entière pour celui que l'amour propre rend avide de louanges, produiront-ils le bonheur ? Comme il n'y a point de terme aux désirs de la passion, tous ces avantages momentanés n'exciteront peut-être que des désirs plus violens. La raison seule peut modérer les passions de l'homme moral, et la raison est un Pilote qui manœuvre en vain au fort de la tempête. Que peut-il faire pour diriger un vaisseau qu'entraîne le souffle impétueux des vents contraires ?

L'éducation apprend et invite à se répandre au dehors, à entrelacer son existence par le moyen de l'opinion, avec une multitude d'êtres qui peuvent y porter des atteintes sensibles. Elle devroit au contraire porter l'homme à se concentrer en lui-même, à y descendre pour y trouver la paix d'une

bonne conscience, à s'estimer enfin assez pour être heureux par son propre suffrage.

Si la sphère des plaisirs, des affections et des sentimens s'aggrandit pour l'homme au-dessus du peuple, le nombre des peines, des agitations et des chagrins augmente aussi dans une proportion immense. Il y a moins de maux physiques que de tourmens produits par les passions et le dérèglement de l'imagination. Vous voyez un homme à qui la fortune a prodigué ses faveurs, à qui la nature a donné un corps sain et vigoureux. Cet homme ne sent pas le prix de la santé ; il ne jouit pas de sa fortune. Sa vie qui pourroit s'écouler dans un loisir animé de divers intérêts, se consume dans l'agitation et la crainte. Indépendant par ses richesses, il se voue à la servitude, il dévore des dégoûts. Il écrit, il rampe, il sollicite, s'arrache au plaisir. Quel bien suprême doit être enfin le prix de tant de soins ? Il a renoncé à vivre pendant quarante années, pour se montrer deux ans dans sa cadu-

cité, le corps traversé de deux aunes de ruban.

Qui peut apprécier ce qui se passe dans l'âme, dans le cœur d'un homme éperdûment amoureux ? Qui peut dire combien de siècles a vécu celui qui a beaucoup senti ?

Si la manière de sentir, comme je l'ai dit, fait le prix des choses, il en résulte que nul ne peut juger de la situation véritable d'un être. Le malade qui paroît accablé de ses maux, est peut-être dans ce même moment plongé dans une extase ravissante. (1).

L'irritation d'un amour propre déréglé, joint à une délicatesse outrée de sentiment, a rempli les jours de Jean-Jacques Rousseau d'amertume. Le succès, les richesses, l'amour n'auroient pu le rendre heureux en lui pro-

(1) *Un homme sur la roue, que son confesseur exhortoit à la résignation, lui répondit : mon Père, il y a longtemps que je ne me suis trouvé dans une situation d'esprit aussi tranquille.*

curant des jouissances passagères qu'il auroit plus vivement goûtées que tout autre. De même qu'un édifice s'écroule sous le poids d'un faîte trop lourd, sa tête a foibli sous le fardeau de l'extrême amour propre qui avoit fatigué sa vie. Ses derniers écrits attestent l'altération de cet esprit sublime.

La nature a distribué des parcelles de bonheur sur les Trônes, dans les Palais, les cabanes et les cachots. Lorsqu'une pluie abondante se répand sur la terre, elle glisse sur les terreins sablonneux sans y laisser de traces, tandis qu'elle en humecte d'autres, s'y incorpore et les fertilise. Il en est de même des élémens du bonheur. Ils se rassemblent vainement en foule autour de quelques êtres, tandis que d'autres savent se les approprier et en jouir.

Le plus grand obstacle au bonheur vient souvent de la disproportion qui se rencontre entre le caractère, l'esprit et les forces physiques, et d'un mélange de goûts indéter-

minés et de passions vagues. Le cœur et l'esprit ballottés par des vents légers et contraires ne savent où se reposer, et ne sont jamais entraînés fortement vers un but qui les satisfasse. La plupart des hommes offrent un composé de demi-passions, de goûts foibles et incertains. Ils ressemblent à des convives qui goûtent sans plaisir de tous les mets sans s'arrêter à aucun. Beaucoup de gens parviennent à la fin de leur vie sans avoir joui, parce qu'ils n'avoient point en eux la force qui fait désirer vivement.

Il est un genre de bonheur qui échappe à l'observation, qui n'offre rien de positif, quoiqu'il soit réel et étendu : c'est le bien-être qui résulte de la plénitude de l'existence, de l'abondance des esprits de vie. Elle se déborde en quelque sorte sur tous les objets qui nous environnent : l'homme est heureux par cela seul qu'il existe. La nature est pour lui un parterre enchanté, dont le spectacle le touche et le ravit. L'air qu'il respire lui semble pur et délié, et porter dans lui à

chaque instant une nouvelle vie. C'est dans la jeunesse, dans l'âge de la force, que ce bonheur d'existence se fait vivement sentir, sans qu'il soit besoin même d'y joindre des plaisirs vifs. De là vient ce souvenir tendre et délicieux du printems de la vie qu'on éprouve en avançant vers la vieillesse. Sans retracer des plaisirs distincts et marqués, il rappelle le plaisir. Le présent de la jeunesse coloroit tous les objets : cette habitation, ces prés, ces bois sont encore les mêmes ; mais l'œil qui les contemploit a changé.

De ces réflexions sur le bonheur, je tirerai cette conséquence que la nature en fait presque tous les frais. La raison, cependant, n'est pas sans influence, et la comparaison de notre état est peut-être le plus sûr moyen qu'elle puisse employer pour faire sentir le prix de ce qu'on possède et diminuer le sentiment du malheur.

La vie est une assez mauvaise étoffe, dont

la broderie fait tout le prix. On est souvent plus attaché à une certaine manière de vivre qu'à la vie.

La vie ressemble au menuet. On fait quelques tours pour revenir faire la révérence à l'endroit d'où l'on est parti.

C'est une grande foiblesse que de ne savoir être qu'une chose dans la vie.

## DE LA DURÉE DU TEMS

Le tems est mesuré par l'impatience du désir et par la crainte d'un terme fatal dont on approche.

Il n'y a point de tems pour la Divinité ; ne changeant jamais de sentiment, sa pensée étant une, étant universelle, il n'y a ni présent, ni avenir pour elle.

Quelquefois nous ressemblons à Dieu dans ce rapport. C'est lorsque nous sommes vivement affectés d'une sensation délicieuse, et même d'une douleur profonde. La continuité d'un sentiment vif au même degré confond tout. Il n'y a plus de tems, rien n'en

peut établir la distribution, parce qu'il n'y a aucune différence dans le sentiment.

La variété des situations doit faire passer rapidement le tems de la jeunesse, mais la vivacité des désirs le fait quelquefois paroître long; c'est à cet âge qu'on dit si fréquemment, je donnerois un an de ma vie pour être à tel jour.

Dans l'âge qui suit, les désirs s'amortissent, la situation de l'homme est déterminée, sa curiosité affoiblie, ses occupations fixes. Sa vie n'a plus autant d'oscillations, parce que ses sentimens et ses idées ont plus de consistance. Il jouit plus tranquillement du présent et ne désire pas vivement le lendemain. L'homme a éprouvé à cet âge que tout se ressemble. Ses passions deviennent des goûts, il met du ménagement dans ses plaisirs. Le tems s'écoule alors avec plus de vitesse, parce qu'il a moins de désirs, plus de jouissances et qu'il craint le terme de la vieillesse qui s'offre en perspective.

## DE L'ENNUI

L'ennui est le sentiment pénible de son existence. La vivacité extrême de l'esprit porte à l'ennui, parce qu'elle fait trop promptement parcourir les objets sans s'y arrêter. Un esprit vif et sans force doit être un principe constant d'ennui.

Un mélange de paresse et d'ardeur à peu près égal, doit rendre l'homme malheureux. Il épouse dans cet état d'incertitude les tourmens des désirs, et l'aversion du travail et des soins qui peuvent les satisfaire. Attiré tour à tour par la paresse et l'ambition, il ne goûte ni les charmes du repos, ni le plaisir du succès.

Lorsque l'amour et les plaisirs ont rempli entièrement l'espace de la jeunesse, on se trouve dans la saison suivante sans goûts et sans désirs. L'âme énervée n'a plus la force d'éprouver des sentimens dégagés des sens ; l'esprit est resté sans exercice et sans aliment : les sens sont flétris. Dans un tel état, l'homme erre comme un fantôme au milieu des divers goûts qui remplissent les hommes. Sans intérêts dans la société, sans capacité d'affaires, il éprouve tout le vuide de l'ennui.

Ceux dans qui l'amour-propre domine, ceux que la vanité seule dirige dans toutes leurs démarches, n'ayant point de plaisirs solides qui tiennent à l'âme, ou même aux sens, éprouvent un mal-être sensible, lorsqu'ils ne fixent pas l'attention de ceux qui les environnent. Le besoin perpétuel d'être flatté et de produire un effet dans la société, les rend insensibles à la plupart des plaisirs. Ce sont des malades d'amour propre.

Les amoureux, les ambitieux, tous ceux enfin qui sont tourmentés d'un désir dominant, éprouvent souvent l'ennui, parce qu'il n'est dans la journée pour eux que quelques heures de jouissance. Occupés sans cesse du même objet, tous les autres plaisirs deviennent insipides pour eux.

La contrariété des goûts et des passions, la domination ou l'anéantissement d'un penchant et celui des facultés, sont des causes fécondes de l'ennui que les hommes éprouvent.

Les hommes blasés par la multitude et la facilité des jouissances, ne sont plus susceptibles d'aucun genre d'intérêt. Eclairés sur le néant de l'ambition, rassasiés des plaisirs de l'amour, devenus, à force de discernement et de délicatesse difficiles sur les arts, l'esprit, les manières, les ouvrages, il leur faut du singulier, de l'extraordinaire. Si leur âme a conservé quelque ressort, la nouveauté du malheur seroit peut-être le

seul moyen de les tirer de leur langueur. Ces ennuiés finissent par un dédain universel. Ils méprisent la gloire, et peut-être même le mépris. Ce sont des gens qui ont fait promptement le tour en quelque sorte de la planette qu'ils habitent. Ils en peuvent faire une exacte description et mettre à chaque chose son prix.

Dans les vertus et la plupart des actions, la force qui en est le principe est ce que nous admirons sans nous en rendre compte.

Les larmes qu'on s'efforce de cacher sont les plus touchantes. La violence qu'on se fait, montre à la fois le courage et la sensibilité.

La liberté est donnée à l'homme pour lui laisser le mérite de la vertu.

La justice épargne bien de la peine à l'esprit.

Mêlez un peu d'orgueil qui empêche d'oublier ce qu'on se doit, de sensibilité qui empêche d'oublier ce qu'on doit aux autres, et vous aurez de la vertu dans les tems modernes.

Les goûts ne sont dangereux que lorsqu'ils deviennent un emploi constant du tems.

## DE L'AMITIÉ

On dit souvent que ceux qui savent bien haïr savent bien aimer, comme si ces deux sentimens avoient le même principe. L'affection part du cœur, et la haine de l'amour-propre irrité, ou de l'intérêt blessé.

Il faut, pour s'aimer d'une manière durable aimer quelque chose en commun : que peut-on aimer, si ce n'est la vertu, sans craindre que la jalousie ou l'opposition des intérêts altère l'amitié ?

Comment l'amitié pourroit-elle exister entre des gens vicieux ? Ses liens peuvent-ils être un frein pour ceux qui ont rompu tous les liens ?

La présence d'un ami nous est nécessaire : on désire de partager avec lui ses plaisirs, ils en semblent plus vifs ; mais en amour, on n'a besoin de personne ni d'aucun plaisir étranger. L'amitié donne plus de prix aux objets, l'amour tient lieu de tout.

L'amitié est à l'amour ce qu'une estampe est à un tableau.

L'amour a sa forme, son déclin, sa fin, parce qu'il a un objet à remplir. On voudroit que l'amitié fût éternelle, parce qu'elle n'a en général aucune base pour s'appuyer. C'est Ixion qui embrasse la nue.

Le caractère change, les situations de la fortune varient, les affaires se multiplient, l'humeur s'altère, les goûts s'affoiblissent, de nouveaux attachemens remplissent le cœur de l'homme, il devient époux et père, de nouveaux rapports s'établissent entre lui et les autres, et l'on veut qu'il y ait un attachement qui survive à toutes ces vicis-

situdes, qui ne perde rien de son action, de son charme, et qui remplisse également le cœur ?

Deux amis sont unis depuis vingt ans par des conformités d'humeur, de caractère, de goûts : leur liaison semble devoir être éternelle. La santé de l'un s'altère. Son humeur s'aigrit : il devient difficile, exigeant. Son ami lui reste attaché par la constance de son caractère, parce qu'il en a pris en quelque sorte l'engagement dans le monde ; mais il souffre intérieurement, il dissimule, il est entraîné à être faux malgré lui : malheur à lui, s'il a des obligations à son ami ! Il se trouve lié avec des chaînes d'acier, il ne peut plus suivre ses sentimens, son humeur est captive, sa langue est forcée d'exprimer des sentimens qu'il n'a plus, ses yeux de montrer une joie ou un chagrin qu'il ne partage pas. Descendez au fond de son cœur. Tant de fausse contrainte a produit la haine, et une fausse amitié que tout le monde vante semble faire son bonheur.

« Il n'y a, dit le Cardinal de Retz, que la continuation du bonheur qui fixe la plupart des amitiés. Il n'y a personne, ajoute-t-il, qui ne croie faire honneur à un malheureux quand il le sert. »

Si des principes confirmés tant de fois par l'expérience étoient gravés dans l'esprit des hommes, ils se plaindroient moins. Il faut regarder comme des hasards heureux tout ce qui est opposé à ces exemples, et s'attendre d'avance à la légèreté, à la perfidie des hommes.

Dans l'adversité les amis deviennent souvent insupportables, ils abondent en conseils qui contrarient, ils reprochent les fautes qu'on a faites ; ils blâment le caractère qui les a produites, tandis qu'ils ont mille fois admiré peut-être les effets de ce même caractère. Ils veulent que le feu chauffe et ne brûle pas : il faut dans les plus petites choses se conduire à leur manière. Quand la fortune est contraire, l'ami malheureux

devient un sujet sur lequel l'amour-propre et l'esprit dominateur s'empressent d'exercer leur empire.

*Garantissez-moi de mes amis*, écrivoit Gourville proscrit et fugitif, *je saurai bien me défendre de mes ennemis*.

La bienfaisance n'est souvent qu'une envie cachée de domination.

Le testament de la plupart des hommes est la révélation de leur indifférence, de leur ingratitude et de leur orgueil.

On n'aime souvent les gens qu'autant qu'on les oblige, et leur bien-être est indifférent, du moment qu'il émane d'un autre.

On veut rendre les gens heureux, mais on ne veut pas qu'ils le deviennent.

On n'aime quelquefois dans ses amis que des témoins vivans des charmes, des succès et des agrémens de sa jeunesse.

On a toujours dit qu'il falloit de l'égalité dans l'union de l'amitié. La réflexion et les exemples prouvent qu'il y a des exceptions à cette maxime antique.

Entre un ami riche et puissant et un ami sans fortune, il y a un accord parfait. Le premier trouve un sujet pour exercer sa bienfaisance et sa domination ; le second, un objet de culte en quelque sorte, une association à tous les avantages de son ami, à sa gloire, à son crédit, à ses succès de tous les genres ; ils lui deviennent propres. L'amitié l'a élevé au rang de son ami ; nul n'est plus intéressé à son soutien. C'est l'intérêt qui resserre ses liens, dira-t-on ; j'en conviens, s'il n'y a pas de goût et d'inclination ; mais si le penchant existe, il sera plus durable, plus solide, plus vif, entre deux amis distans par la fortune. L'amour propre sera perpétuellement animé chez l'un par le plaisir de la création, chez l'autre, par toutes les jouissances auxquelles il se trouve asso-

cié, par les égards qu'il recevra des autres en raison de l'affection de son ami.

Quand on suppose l'égalité nécessaire, il faut admettre comme essentielles les égalités de tout genre, celle de fortune, d'esprit, de rang ; et la plus grande des inégalités dans le commerce intime est celle des esprits, car elle peut se faire sentir à chaque instant.

Il existe un intérêt raisonné et un intérêt d'instinct, et tous les hommes sont soumis à ce dernier intérêt, suivent machinalement en quelque sorte ce qui flatte leur amour propre et leur présente des avantages. Ils se méprennent, mais de bonne foi, en croyant chérir la personne, tandis qu'ils aiment en grande partie l'éclat qui l'environne, le pouvoir qu'elle possède. Mais on aime aussi la personne, parce qu'on prise la manière dont elle jouit de cet éclat, dont elle use de ce pouvoir. Les honnêtes gens sont ceux qui commencent par être la dupe de leur senti-

ment ; les fripons, ceux qui sont guidés par un intérêt raisonné.

Si l'amitié existe, ce ne peut être qu'entre des gens vertueux : il faut pouvoir se tout dire. Et comment ne se rien cacher quand on a des choses honteuses à révéler ?

Le penchant à l'admiration et l'impulsion qui entraîne les hommes vers les gens puissans, se manifestent par l'attachement extrême des Peuples excité par la plus légère bonté. Les cœurs se remplissent aussitôt des sentimens les plus vifs pour leurs personnes : l'amour propre, flatté de leur attention, produit l'attachement et l'enthousiasme.

Ce n'est donc point l'égalité qui détermine les affections, c'est au contraire l'inégalité qui en est le principe le plus actif, parce que l'amour propre et la vanité règnent avant tout dans l'homme.

Il faut pour s'aimer, se ressembler et différer : l'attrait invincible des sexes est fondé sur ce rapport. Dans l'amitié, la conformité des goûts et la différence des caractères sont également nécessaires. Toute union dans le moral, comme dans le physique, toute perfection dans un individu paroît devoir être le résultat de qualités opposées : la bonté n'est rien si elle n'est unie à la force.

L'amour propre entre dans la composition de tous nos sentimens. Il est comme le feu qui vit partout, même dans les substances les plus froides. On ne peut se dissimuler qu'il cherche dans l'amitié à être flatté. Quelle amitié survivroit à la certitude d'une moindre opinion de notre mérite ? mais si l'amour propre est offusqué par une comparaison qui lui est désavantageuse, il doit être humilié, s'il n'a pas à s'applaudir de son choix. Cette nécessité d'être flatté dans son ami et par son ami, semble présenter des contradictions : elles ne sont qu'apparentes. C'est dans des qualités diffé-

rentes, qu'il faut que se trouve une certaine supériorité nécessaire, pour fournir une raison particulière d'estime sans rivalité.

Une amitié parfaite peut résulter d'une liaison entre deux personnes distinguées dans des genres différents. L'amitié par cette raison, n'est jamais plus douce, plus sensible, plus durable qu'entre un homme et une femme. C'est dans une pareille liaison qu'on peut louer avec plaisir, admirer sans effort ; l'esprit, le caractère se renforcent, s'adoucissent mutuellement. La sensibilité vient ranimer ce que la réflexion déssèhe. L'habitude de la déférence d'un côté, de l'autre une certaine réserve, mettent des bornes à la familiarité, préviennent la langueur qui naît d'un entier abandon, entretiennent le désir de plaire et d'intéresser. Enfin, dans l'amitié comme dans l'amour, on est heureux avec les femmes par ce que l'on a, et par ce que l'on n'a pas.

On peut écrire pour ou contre l'amitié,

attaquer ou défendre son existence avec plus ou moins d'éloquence ; mais enfin il y a un point de vérité à saisir, et peut-être n'a-t-on pas encore envisagé la question sous son véritable aspect.

L'amitié est le résultat des dispositions d'un cœur sensible et d'une âme généreuse.

Il faut pour s'aimer, se plaire mutuellement et avoir un objet commun d'intérêt sans rivalité.

Dans les tems de trouble et de factions, on trouve mille exemples d'amitiés courageuses et durables, parce qu'un même intérêt anime les amis et confond en quelque sorte leurs personnes avec l'objet qui enflamme les imaginations.

On doit conclure de ces courtes réflexions que l'influence du Gouvernement est extrême sur nos sentimens et nos affections. Les institutions qui apprennent à sacrifier son

intérêt, à préférer à tout des objets qui n'agissent que sur les esprits, préparent les âmes sensibles à aimer, et comme dans un tel Gouvernement les âmes sont pures, et que les sens ne sont pas à chaque instant rassasiés et bientôt éteints, l'âme y conserve toute sa force.

Mais dans un siècle où l'intérêt personnel domine, où les jouissances physiques sont l'objet général des désirs, il y a peu ou point de véritables amitiés, comme il est rare qu'il y ait du véritable amour, du patriotisme, enfin qu'il règne dans les âmes un sentiment profond et durable.

Tout ce que j'ai dit contre l'amitié s'applique aux sentimens vains, légers et faux des tems modernes et du monde où je vis. Mais l'homme est-il capable d'une véritable amitié ? C'est ce qu'on ne peut nier, et ce qu'une connoissance approfondie du cœur de l'homme et de l'influence des Gouvernemens démontre invinciblement.

## DES FEMMES ET DE LA GALANTERIE

Celui qui a été aimé d'une femme sensible, douce, spirituelle, et douée de sens actifs, a goûté ce que la vie peut offrir de plus délicieux.

La femme est bien moins personnelle que l'homme, elle parle moins d'elle que de son amant, l'homme parle plus de lui que de son amour, et plus de son amour que de sa maîtresse.

Quel plus grand bonheur l'imagination peut-elle offrir à l'homme que la Société d'un être dont l'ambition est de lui plaire, la gloire de se défendre, le bonheur de

céder, qui prétend à son estime par ses combats, et à son cœur par sa défaite ?

La femme chez le sauvage est une bête de somme, dans l'Orient un meuble, et chez les Européens, un enfant gâté.

La vanité a fait succomber plus de femmes que le goût, le penchant et les sens. Dans un commerce où les avantages personnels devroient seuls déterminer, c'est le rang, ce sont les dignités, les grandeurs qui font pencher la balance. En général on peut espérer avoir du succès auprès des femmes en descendant un degré : le Prince auprès des Femmes de Qualité, le grand Seigneur auprès des Femmes de Robe ou de Finance. Celles qui ont de la sensibilité, ou des sens, ne sont pas séduites par ces avantages, mais elles forment le plus petit nombre.

Il est des femmes célèbres par leur galanterie qui n'ont jamais eu pour amant leur égal. En vain l'esprit, la figure, les grâces

se trouveroient unis dans un homme de leur Ordre qui aspire à leur plaire : il faut être élevé en dignité, avoir des cordons, des titres, tout l'éclat nécessaire pour les perdre promptement de réputation. Un mari disoit à sa femme : je vous permets tout, hors les Princes et les laquais. Il étoit dans le vrai : les deux extrêmes déshonorent par le scandale.

Les gens qui occupent de grandes places, ceux qui représentent dans les Provinces, trouvent beaucoup de femmes qui leur cèdent. La vanité se mêle dans tout (1) même dans le plaisir, même dans le plus vif des plaisirs : combien les sens des femmes sont redevables à la vanité (2).

(1) *Madame de Sévigné, en parlant à sa fille d'une maladie de son fils, qui étoit le produit d'un commerce intime avec une Dame qu'il avait vue* assise *chez la Reine, s'exprime ainsi : « mais il prend patience, ce qui est plaisant, c'est que le* Dais *lui ôte la honte qu'il trouveroit insoutenable si ce malheur lui étoit arrivé sur le rampart ».*

(2) *Une grande Dame avoit à soixante ans*

On pourroit ainsi, je crois apprécier les femmes galantes. Sur un nombre de cent, il en est quatre-vingt-dix, que l'éclat, le bon air, la mode, l'intérêt, l'oisiveté, le besoin d'occupation déterminent ; il en est six que la sensibilité entraîne, et quatre qui sont dominées par des sens impérieux.

Louez, admirez, soyez étonné, en extase, ne craignez pas d'outrer les flatteries, l'enthousiasme auprès des femmes, faites croire, si vous pouvez, à celle que vous voulez séduire, qu'elle est une substance particulière plus près de l'ange que de la femme. Vous serez cru, que dis-je, vous serez au-dessous encore des illusions de son amour-propre, et l'on ne refusera rien à un homme doué d'un discernement aussi exquis.

Combien la femme qu'on croyoit la plus réservée fait d'étranges révélations à son

*pour amant un jeune homme d'un état obscur. Elle disoit à une de ses amies :* Une Duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois, *et elle avoit raison.*

amant, lorsqu'elle s'est abandonnée ? Combien de fois elle a été au moment de succomber ! Que d'entreprises qui l'ont profanée ! Que de savoir elle a sur les plus secrets mystères de l'amour ! Elle connoît jusqu'à la langue de la débauche. L'amour est l'unique occupation, le premier intérêt des femmes. Rien n'échappe à leur active et pénétrante curiosité.

Il semble qu'il soit permis de traiter les femmes plus légèrement en raison de leur élévation. La femme de la ville attache plus de prix aux égards parce qu'elle y a moins de droits par son état. Le rang d'une grande dame est trop décidé pour qu'elle ait aucune inquiétude sur ce qu'on lui doit. Elle trouve du plaisir à voir oublier ce qu'elle est, et c'est une preuve de plus pour elle de l'excès de la passion et de l'ardeur des désirs.

Il est un degré de dérèglement et de scélératesse en galanterie, qui ne se peut ren-

contrer que dans une femme d'un rang élevé. Elle sait que l'audace étonne et qu'il n'est rien que ne puisse hasarder une femme qui réunit un esprit supérieur à une grande naissance. Mais malheur à la femme de la ville qui voudroit aller sur ses traces. Elle tomberoit dans la fange du mépris public.

Les hommes violens subjuguent les femmes dès qu'ils ont obtenu leurs faveurs. Elles aiment la domination, parce qu'elles ont de l'amour propre, et ce même amour propre joint à la timidité de leur sexe, leur fait trouver un certain plaisir dans la crainte qui leur donne des émotions nouvelles, parce qu'elles attribuent l'emportement à l'excès de la passion. Elles reviennent ainsi à la nature qui a soumis la femme à l'homme.

Le plus sûr moyen d'être aimé d'une femme est de ne pas lui montrer tout son amour. Il faut lui laisser à craindre et à désirer, lui présenter une rivalité qui excite

son amour propre, et lui faire espérer un triomphe.

L'ami le plus intime d'une femme n'est pas aimé aussi vivement que le confident de son amour.

Un quart d'heure d'un commerce intime entre deux personnes d'un sexe différent, et qui ont, je ne dis pas de l'amour, mais du goût l'une pour l'autre, établit une confiance, un abandon, un tendre intérêt que la plus vive amitié ne fait pas éprouver après dix ans de durée.

Dans la plupart des commerces décorés du nom d'amour, l'homme est en général plus vrai que la femme parce qu'il a toujours au moins des désirs. Souvent la femme cède sans sentiment et sans désirs.

L'amour propre domine en général dans le sentiment des femmes, et les sens dans l'attachement des hommes.

On débite beaucoup d'histoires fausses sur les femmes, mais elles ne sont qu'une foible compensation des véritables qu'on ignore.

Quelle est la femme qui peut se vanter de résister à l'émotion de ses sens et aux instances d'un homme qui lui plaît, réunies à l'occasion ? La plus vertueuse est celle à qui pour cesser de l'être, une de ces circonstances a manqué.

La femme la plus vertueuse est disposée favorablement pour ceux qui sont sensibles à sa beauté, la plus dévote pour ceux qu'elle induit en tentation. (1)

(1) BRANTOME *rapporte qu'une belle et honnête dame, se faisant un jour tirer sa chausse à son valet de chambre, elle lui demanda s'il n'entroit pas pour cela en tentation. Le valet de chambre pensant bien dire, répondit que non : elle soudain, haussant la main, lui donna un soufflet : allez, dit-elle, je vous donne mon congé, vous n'êtes qu'un sot.*

*On raconte qu'une grande princesse, dans le siècle dernier, étoit flattée des désirs qu'elle*

Un défaut secret est un bien sûr garant de la vertu.

Le dernier degré de l'amour est d'aimer les défauts de sa maîtresse.

Il n'est pas rare de voir des femmes qui n'accordent pas la dernière faveur, celle dont l'amour est l'excuse, celle dont un bonheur mutuel fait le prix, mais qui procurent des plaisirs qu'elles ne partagent pas et qui les dégradent. (1) ELLES font pis que si elles avoient fait plus, et elles croient n'avoir donné aucun droit sur elles.

*inspiroit à ses pages, et leur donnoit de l'argent pour éteindre ailleurs les flammes qu'elle faisait naître.*

(1) *Mademoiselle de Vendôme se conduisoit ainsi avec le cardinal de Retz, d'après ce qu'il rapporte.*

« *J'allai à* Anet *avec elle. Je n'allai pourtant pas à tout ; et je n'y ai jamais été ; l'on s'étoit fait des bornes desquelles on ne vouloit jamais sortir. J'allois toujours très loin, mais je fus arrêté dans ma course par son mariage.* »

(Mémoires de Retz, tome I.)

Le rang, la naissance d'une femme, ses entours dans le monde, sa magnificence, produisent sur la plupart des hommes un plus grand effet que la beauté ; ils prennent les fumées de la vanité pour les feux de l'amour. (1)

L'intérêt renferme un poison si actif, si subtil, que dès qu'il vient se joindre à un sentiment, il le corrompt et finit par l'éteindre.

Il n'est point de sentiment si vif que l'état de la gloire, les succès, la célébrité n'en puissent augmenter l'ardeur.

Il est des femmes chez lesquelles règne une nonchalance extrême et une bonté d'âme

(1) *Aussi quand l'on songe que l'on brave, foule, presse, gourmande, abat et porte par terre les draps d'or, les toiles d'argent, les clinquants, les étoffes de soie, avec les perles et pierreries, l'ardeur et le contentement s'en augmentent bien davantage et certes plus qu'en une bergère ou autre femme de pareille qualité, quelque belle qu'elle soit.*

(Brantome, vol. II).

incompatible avec des rigueurs constantes. Elles n'ont pas la force de résister et le courage de refuser. On ne peut pas dire qu'elles se donnent, elles se laissent aller.

Pour réparer deux métaux, il faut l'intervention d'un autre métal qui ait plus d'affinité avec l'un des deux. Il en est de même en amour. Il n'y a de rupture complète en général, que lorsqu'un autre objet a fait impression sur l'amant ou sur la maîtresse.

Celui qui se désespère de l'idée d'être quitté de sa maîtresse n'auroit pas besoin souvent d'un grand courage pour la quitter.

Les gens de province et ceux qui ne connoissent pas le monde, croient toutes les femmes galantes déterminées par leurs sens; et tous les gens en place, accessibles à la corruption de l'argent.

La femme la plus intéressée au secret ne

met aucune importance à toutes les indiscrétions qu'on fait par un excès de passion.

Ce qui choque le plus les femmes dans les témérités des hommes, c'est l'idée que leurs entreprises sont déterminées par l'opinion de leur facilité ; mais si la passion peut en être l'excuse, il n'est pas de hardiesse qu'une femme ne pardonne en secret.

Les femmes galantes sont habituées à défendre pied à pied leur terrein, elles savent le prix de chaque faveur et peuvent s'arrêter.

Une honnête femme est sans calcul et se croit vaincue au plus petit avantage qu'on a remporté sur elle.

La femme galante par coquetterie est habituée à réprimer les plus légers accès de sensibilité. Elle est envieuse, fausse et dissimulée par l'habitude nécessaire de la tromperie. Dans un commerce où l'amour propre seul est en jeu, son explosion doit produire

des tempêtes, et rien ne peut arrêter une femme qui ne désire que des succès aux dépens de tout ce qui l'environne.

L'acteur sur le théâtre présente une idée d'avilissement et de dégradation, quand on songe qu'un homme cesse d'être lui, qu'il prend des formes qui lui sont étrangères, se pénètre de sentimens qu'il n'éprouve pas, et devient en quelque sorte une machine pour l'amusement des autres. La femme coquette a, comme l'acteur, l'habitude de se dépouiller de son caractère pour en prendre un conforme au rôle du moment. Elle sait imiter l'accent de la passion, jouer les fureurs de l'amour et ses extases, elle sourit sans contentement, elle pleure sans attendrissement : il n'est pas un muscle de son visage dont elle ne connoisse l'effet et ne dirige le jeu. Vicieuse sans excuse, c'est la vanité seule qui jouit des dérèglemens auxquels elle s'abandonne, et comme cette jouissance n'a rien de réel, il n'est point de terme où la coquette puisse s'arrêter, n'étant

jamais satisfaite. C'est le tonneau des Danaïdes.

Il y a des femmes qui sont belles sans célébrité, et d'autres qui ont l'état de jolies femmes sans aucun titre pour y prétendre. Tout dépend du début et du rôle qu'on a pris en entrant dans le monde.

La femme galante, par la tendresse de son cœur, ou par l'ardeur de ses sens, cède à l'impulsion de la nature. Elle a une marche, un but. La franchise peut régner dans son âme : ses sentimens sont vrais. Elle éprouve des besoins impérieux et dès qu'ils sont satisfaits, elle jouit d'un bonheur réel qui la remplit tout entière. Uniquement occupée de son objet, elle peut connoître les inquiétudes de la jalousie, mais non les tourmens de l'envie ; une telle femme peut être bonne, facile, indulgente, et son cœur sensible peut allier l'amour et l'amitié.

Une femme vive et passionnée dans

l'amitié, présente au public l'apparence d'une femme galante, et souvent n'a jamais connu l'amour.

La bonté du cœur, la médiocrité de l'esprit et de la figure, peuvent faire échapper une femme galante à la médisance et à la calomnie, la conduire à travers les plaisirs à une vieillesse considérée.

On a peine à concevoir quelles sont les qualités propres à faire jouer avec succès le rôle d'homme à bonnes fortunes. Il sembleroit d'abord que l'agrément de la figure, l'esprit et tous les avantages extérieurs doivent seuls obtenir des succès ; mais plusieurs se sont distingués dans cette pénible et brillante carrière sans avoir rien de remarquable dans leur figure et dans l'esprit (1).

(1) *Le Duc de Lauzun étoit petit et laid, et il n'est point d'homme plus célèbre dans ce genre, par le rang et la multitude de ses conquêtes. La Reine de Portugal et sa sœur, Mademoiselle d'Aumale, également éprises du plus violent amour pour lui, avoient tiré au sort*

L'imagination des femmes, une fois exaltée par l'éclat d'une aventure, les entraîne vers un homme sans mérite. Ensuite, semblables au statuaire, elles encensent l'idole qu'elles ont créée.

Il est des genres dans la Société qui se perdent ; c'est ainsi que certains poissons, après avoir longtemps abondé sur les côtes disparoissent pour des siècles. Il n'y a plus à proprement parler de fats, de ces fats transcendans, qui primèrent dans la Société, donnèrent des lois sur la parure et les

*à qui des deux l'épouseroit. Elles étoient convenues, que, pour lui procurer une fortune considérable, celle qui auroit été maltraitée par le sort se feroit Religieuse et donneroit tout son bien à l'autre. Il n'y a rien d'aussi flatteur peut-être dans les annales de la galanterie. Mademoiselle avoit voulu l'épouser publiquement, et cette passion, par sa vivacité, et ensuite par le refroidissement de son amant, a fait le malheur de sa vie. Le Duc de Lauzun avoit eu les faveurs de femmes qu'il avoit disputées au Roi. Mademoiselle convient qu'il écrivoit mal, et revient toujours à dire qu'il avoit des manières extraordinaires ; il semble que ce soit là ce qui lui plaisait le plus dans son amant.*

modes, qui subjuguèrent les femmes et en imposèrent aux hommes par l'audace et les succès, et dont la jeunesse s'empressoit de copier les manières et d'imiter le ton. Tels étoient Vardes et Lauzun. Il y a de la fatuité parmi les hommes, parce que la présomption domine plus ou moins. Mais le fat d'une Société est souvent un homme modeste dans une autre, il faut, pour remplir ce rôle d'une manière distinguée, réunir aux avantages extérieurs l'esprit et l'audace, et être placé dans une certaine élévation. Quelque vicieux que soit l'emploi des talens d'un fat, ils n'en existent pas moins : mais les modèles manquent dans ce genre comme dans beaucoup d'autres.

Les gens à bonne fortune par métier commencent à passer de mode : l'extrême liberté de la Société qui fait disparoître les obstacles, diminue l'ardeur des désirs et le prix de la conquête. Cette liberté affoiblit l'envie de plaire et détruit la galanterie. Les jeunes gens qui entrent dans le monde

séduits par la lecture des Romans, excités par les récits des avantures galantes de la génération précédente, s'empressent d'essayer leur mérite par quelques entreprises. La paresse bientôt les retient dans les mêmes chaînes, que l'habitude resserre ; on voit beaucoup d'arrangemens auxquels il ne manque rien du mariage, pas même l'ennui d'une vie uniforme. Il y a moins de bals, de fêtes, de grandes occasions propres à réveiller la vanité et à lui offrir des triomphes. Le goût des plaisirs faciles contribue encore à enlever aux femmes une foule d'adorateurs.

La galanterie est à l'amour, ce que la politesse est aux vertus sociales. Elle est son imitation et son supplément.

Les femmes qui ont passé l'âge de plaire, ne savent comment remplir le vide qu'elles éprouvent. Leur imagination est obscurcie de vapeurs qui naissent du désœuvrement de l'esprit et de la langueur de l'âme.

Il est un degré d'amour qui inspire une aveugle confiance en l'objet aimé, incompatible avec la jalousie.

La raison ne peut rien contre le sentiment. De là vient que les lieux communs de l'amour, répétés depuis deux mille ans, les protestations, les sermens, produisent toujours leur effet. Une femme amoureuse tremblera toujours que son amant ne se perce les yeux dans un moment de désespoir.

On aime de toute sa force dans sa jeunesse, et de toute sa foiblesse dans un âge avancé.

Un homme véritablement amoureux est moins entreprenant, que celui qui ne cherche qu'à satisfaire ses désirs ou sa vanité. Les raisons n'en sont pas difficiles à trouver. Il ne faut que connoître la nature et le siège du sentiment qui l'anime. L'amour règne sur l'âme, le cœur et les sens ; c'est la

domination d'un objet sur toutes nos facultés ; l'amour consiste dans une préférence exclusive, arrachée plutôt que donnée. Celui qui est véritablement épris, ne sait pas ce qui lui plaît le plus dans la personne qu'il aime : il ne distingue rien, il ne sépare rien dans son affection. On aime avant de le savoir, avant de s'en rendre compte ; c'est par le trouble, c'est par le désordre qu'excite la présence de la personne aimée, qu'on reconnoît son empire, plutôt que par les désirs. On n'a pas la jouissance de son esprit, il est éteint par le sentiment. Ce n'est point de l'esprit, c'est de l'âme que partent alors les pensées et les expressions. Tous les mouvemens se croisent, se confondent. On bégaye, on s'arrête, on pâlit, on rougit, comme dans la colère. Tel est le caractère de l'amour.

Et dans les doux transports où s'égare son âme,
Il ne sauroit trouver de langue ni de voix.

Comment s'assurer d'être véritablement aimé ? La plupart des symptômes de l'amour

sont équivoques. Votre amant a de la jalousie, Hortense ? L'amour propre suffit pour exciter toutes ses fureurs. Vous ne voyez aucun refroidissement dans ses desirs ? j'en conclurai que ses sens ont de l'ardeur. Il est sans cesse auprès de vous ? L'empire de l'habitude peut déterminer son assiduité. Ses yeux se remplissent de larmes lorsqu'il vous parle de sa tendresse ? Les bons auteurs en savent verser en abondance. Ses lettres sont remplies de sentimens et de chaleur ? Les Poètes et les Auteurs de Romans en écrivent de brûlantes. Il est peut-être un moyen de juger de la vérité de ses sentimens. Dans vos longs entretiens, vous parle-t-il plus de vous que de lui ?

L'imagination dans plusieurs personnes, dans les femmes surtout, fait l'office du cœur et des sens ; leur tête est échauffée de l'idée d'un objet, tandis que leurs sens tourmentés se taisent, et que leur cœur vide et froid n'éprouve aucune tendresse. Cette fausse passion, qui n'a rien de solide, peut

être durable, si l'habitude vient s'y joindre.

Le combat du sentiment et de la pudeur est ce qu'il y a de plus touchant et de plus flatteur pour un homme amoureux.

Celui qui aime, sans être payé de retour, est plus sûr que tout autre d'aimer véritablement.

Un homme passe sa vie chez sa maîtresse. Sa femme meurt ; on le trouve heureux de pouvoir suivre en liberté son penchant, en s'unissant à l'objet de son affection. Mais si cet homme qui est habitué à sortir de chez lui tous les jours à quatre heures, se marie à sa maîtresse, où ira-t-il en sortant de chez lui ?

## DE L'ESPRIT DES FEMMES

Il semble que l'esprit des Femmes n'ait pas assez de force pour ne s'attacher qu'aux choses. Elles y joignent presque toujours un objet sensible. La haine ou l'amour des personnes détermine toutes leurs actions et se joint à tous leurs intérêts. Elles n'accusent pas du mauvais succès d'une affaire, les circonstances et les obstacles qu'elle présente par sa nature, mais elles s'empressent de s'en prendre à quelqu'un. Les choses leur plaisent par les personnes dont elles viennent. La prévention et la passion règnent dans leurs sentimens et leurs actions. Leur entretien a pour objet principal les personnes. Elles parlent moins de l'homme que

d'un tel homme qu'elles analisent, décomposent, définissent avec une sagacité étonnante. Lorsqu'on a recours à l'appui d'une femme, à son crédit, pour le succès d'un projet, il faut se garder de lui parler des obstacles qui dérivent de la nature même du projet, ou de l'état des affaires. L'habileté consiste à profiter de son penchant à aimer et à haïr ; à lui persuader que les obstacles n'ont d'autre principe que la volonté et l'opposition d'un homme en place. C'est alors qu'une femme agit avec chaleur et constance, qu'elle n'écoute plus de raison, s'irrite et se roidit contre les difficultés : un simple intérêt s'est changé en passion, et le succès de l'affaire n'est plus douteux.

L'imagination est la partie dominante de l'esprit des femmes. Leur Dictionnaire par cette raison est plus étendu que celui des hommes. Elles trouvent des rapports entre les objets les plus distans. Leurs comparaisons sont vives, frappantes, et rendent sensibles les choses les plus abstraites.

Les femmes ne remontent que rarement aux causes, mais devinent les effets d'une manière prophétique. Leur conception fine et délicate, leur fait appercevoir une foule de circonstances qui déterminent ou empêchent les succès.

La science de la morale est la partie où leur esprit s'exerce avec le plus d'avantage. Les foiblesses du cœur leur sont connues, et par la sagacité de leur esprit, et par l'expérience. Le cœur de l'homme est leur domaine. Les prétentions les plus cachées ne peuvent leur échapper. L'amour-propre, la vanité n'ont point de replis obscurs où leur lumière ne pénètre. C'est par cette raison qu'elles démêlent et rendent sensibles les ridicules les plus cachés. La finesse de leur tact ne les rend pas moins habiles à discerner le mérite. L'homme médiocre doit trembler en paroissant devant une Femme d'esprit.

Il y a en général peu d'ordre dans leurs

idées. Tantôt elles voient les objets sous une face, et tantôt sous une autre ; elles savent en parer les divers aspects des plus brillantes couleurs. L'esprit des Femmes les plus célèbres ressemble quelquefois à la lanterne magique. De là vient qu'il s'est trouvé dans les Femmes d'un esprit supérieur un certain déréglement qui présentoit l'idée de la folie.

## LA SENSIBILITÉ PHYSIQUE N'EST POINT LE PRINCIPE UNIQUE DE NOS ACTIONS ET DE L'AMBITION

L'Auteur ingénieux et célèbre du livre de l'*Esprit* a prétendu démontrer que la sensibilité physique et l'intérêt personnel étoient les principes déterminans de nos actions : il s'est efforcé de prouver que les plaisirs physiques (1) étoient le seul but que se proposoit

(1) « *La conclusion de ce chapitre, dit l'Auteur, c'est que le désir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte et de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les autres* ».

De l'Esprit, tom. II, discours III.

« *Mais chez les peuples policés, c'est le désir vague du bonheur, désir qui se réduit toujours, comme je l'ai déjà prouvé, aux plaisirs des sens,*

l'ambitieux au milieu des vastes projets qui semblent l'en éloigner. Les exemples suffiroient, sans le raisonnement, pour prouver la fausseté de ce système.

La vie humaine ressemble à celle de ces mendians paresseux, que l'on condamne en Hollande à pomper l'eau qui les gagne sans cesse. L'esprit et l'âme ont des besoins qui leur sont propres et qu'on cherche sans cesse à satisfaire. On court au spectacle pour éprouver des émotions ; on joue pour être agité par la crainte et l'espérance. La femme qui n'a pas la ressource des affaires, la femme dont les sens ont en général moins d'ardeur, est avide d'intrigues amoureuses, où les sens et le cœur n'ont souvent aucune part. Lorsqu'elle croit poursuivre le plaisir, c'est l'occupation, ce sont les succès de l'amour propre qu'elle cherche. Sans partager les dé-

*qui le plus communément inspire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaisirs, je suis sans doute en droit de choisir celui des Femmes comme le plus vif et le plus puissant de tous ».*
Tom. II, discours III.

sirs qu'elle inspire, elle en est flattée, parce qu'elle y voit l'exercice de son pouvoir. Elle est plus occupée de la vivacité des sensations de son amant, qu'elle n'est empressée de jouir : en lui abandonnant ses charmes, en lui prodiguant ses faveurs, ce qui lui plaît souvent davantage est d'offrir des trésors à l'admiration.

Il est évident qu'il existe un besoin pressant dans l'homme vivant en société, d'être intéressé, qui n'a rien de commun avec les sensations. L'amour propre en est également indépendant, et n'est pas moins impérieux. L'ambition est un composé de ces deux élémens, et loin de présenter, rien de physique dans son objet, elle les contrarie souvent dans leurs jouissances. César aimoit les femmes, mais après la gloire, après le pouvoir (1).

(1) *Un fait relatif à M. Helvetius sur l'origine de son système sur la sensibilité physique. Il étoit né avec un penchant très vif pour les femmes. Un jour dans sa jeunesse, il se trouva dans un jardin public, et il y remarqua un*

L'homme est heureux ou malheureux par sa pensée, elle est pour l'esprit ce que l'amour est pour le corps. Un Géomètre éprouve un plaisir délicieux dans la solution d'un problème. Un Poéte se livre aux transports de la joie, lorsque dans l'exaltation de sa verve il a déployé toutes les richesses de l'imagination. Source de plaisirs, principe de fécondité, la pensée étend et perpétue l'existence.

L'homme désire de vivre dans l'opinion. Il est avide de distinctions qui imposent, qui préviennent en sa faveur. Il aime la domi-

*homme qui étoit entouré, fêté par plusieurs femmes d'un esprit distingué. Il se sentit porté à envier le sort d'un homme qui sembloit en apparence si heureux, qui attiroit l'attention et les égards de femmes charmantes. Il demanda qui il étoit : on lui répondit que c'étoit Maupertuis. Dès lors il forma le projet de se distinguer par les talens de l'esprit, pour être l'objet d'empressemens qui lui paroissoient si flatteurs, et qu'il imaginoit pouvoir faire tourner au profit de son goût pour le plaisir. C'est d'après cette manière d'être affecté un instant, qu'il a établi un système général, démenti par le raisonnement et l'expérience tous les siècles.*

nation, parce qu'il a une volonté et qu'il désire qu'elle soit accomplie. Madame de Maintenon offre un exemple frappant du prix infini que l'on met à l'opinion d'autrui, de la passion qu'on a de se montrer supérieur aux autres. « L'envie de me faire un nom, dit-elle, étoit ma passion » : personne ne l'a portée si loin. « Cette ambition me faisoit souffrir le martyre par mille contraintes que je m'imposois ». Elle s'enferma avec une femme qui avoit la petite vérole, sans être sûre de l'avoir eue. « Un peu de pitié m'y porta d'abord, dit-elle, ensuite beaucoup d'envie de faire une chose qui ne fut jamais faite ». Lorsque l'émétique étoit proscrit par des arrêts, qu'on ne le donnoit qu'à la dernière extrémité, elle en prit sans nécessité et alla faire des visites. Elle vouloit qu'on dit : voyez cette jolie femme, elle a le courage d'un homme. Il s'en faut bien que la passion qui dominoit Madame de Maintenon, qui maîtrisa tous ses autres goûts, et la fit parvenir au faîte des grandeurs, présente quelque chose de physique :

l'âme d'Alexandre étoit embrasée de la même passion. C'est par le même motif que l'un a fait la conquête de l'Asie, que l'autre a risqué sa beauté et sa vie.

Si l'on veut connoître les degrés par lesquels l'homme s'avance vers la corruption, il est facile de les déterminer d'une manière sensible. C'est dans les Républiques qu'il faut chercher ces gradations. On commence par aimer la vertu qui se suffit à elle-même ; ensuite on désire la gloire ; l'amour propre vient bientôt corrompre ce pur amour de la vertu : il ajoute au plaisir de bien faire celui de mieux faire que les autres. Il est une troisième époque, c'est celle où l'on recherche les grandeurs. C'est alors que naît l'ambition. Il n'est plus de vertu ; on n'est occupé que de s'élever au-dessus des autres. L'orgueil, l'amour propre, la vanité, dominent dans l'âme de l'ambitieux ; mais il y a quelque chose de grand dans ses projets, qui impose aux hommes. Il est forcé d'avoir des talens supérieurs et

de grandes qualités. Le goût des voluptés seroit un obstacle à ses desseins, s'il étoit dominant, et les plaisirs des sens ne peuvent être par conséquent le but qu'il se propose. Le dernier terme de corruption où l'homme parvient par ces degrés est l'amour des richesses. La vertu, la gloire, ne sont plus que de vains noms ; le ridicule est répandu sur ceux qui en conservent la plus foible mémoire. Les honneurs, les dignités, ne sont plus désirées que comme des moyens de fortune : les jouissances physiques deviennent le but universel. Alors tout se calcule d'après la valeur numéraire ; les avantages d'une grande place sont fixés dans l'opinion d'après ses produits.

Que peut prétendre l'ambitieux, dira-t-on, si l'homme comblé d'honneurs, revêtu de grands emplois, ne doit pas s'estimer davantage dans la plupart des Gouvernemens modernes ? On peut répondre premièrement, qu'il se fait illusion sur ses talens et que la flatterie s'empresse de

l'augmenter. Secondement, qu'il est intéressé, ému, averti vivement de son existence, et qu'il exerce sa volonté sans trouver de contradicteurs. Des objets intéressans captivent sans cesse son attention, et chassent loin de lui les langueurs de l'ennui. On lui prête une attention flatteuse, et la confiance que lui inspire l'attitude de déférence et de respect qui caractérise ceux qui l'approchent, lui donnent la jouissance de son esprit et tout le tems de se développer. L'ambitieux dans une telle situation est content de lui-même et des autres ; et la tendance des hommes à admirer ce qui est élevé, est telle, qu'on lui suppose toujours un certain mérite.

On dira peut-être que l'éclat des honneurs, le crédit, la faveur procureront à l'homme voluptueux des succès auprès des femmes inaccessibles à la corruption de l'argent. En admettant pour un instant que ce motif détermine un ambitieux, ce seroit un triomphe de l'amour propre qu'il auroit

en vue : mais l'expérience apprend que le véritable ambitieux est plutôt libertin (1) que galant ; il aime mieux corrompre que séduire ; il ménage ainsi l'emploi d'un temps précieux. S'il s'attache à des femmes, c'est à celles qui peuvent être utiles à ses vues, et favoriser sa passion dominante.

La femme est ambitieuse comme l'homme : elle aime plus que lui encore la domination. C'est elle qui a créé le moral de l'amour, parce qu'elle a senti que son empire cessoit au moment où les sens étoient satisfaits. Le jargon de la galanterie, la métaphysique du sentiment qui remplissent les entr'actes, les jouissances de l'amour-propre, tous ces accessoires qui étouffent le principal, sont de l'invention des femmes. Elles ont en quelque sorte fait l'homme à leur image, pour étendre leur empire : le délire de l'imagination a remplacé celui des sens.

(1) *Il pourroit répondre comme ce Ministre à qui un Roi demandait s'il faisoit l'amour : non* SIRE, *dit-il, je l'achète tout fait.*

En supposant même que le goût des plaisirs des sens fût égal dans les femmes, l'éclat, le pouvoir, les dignités, n'ajouteroient rien au moyen de le satisfaire. Une femme sensible ou voluptueuse désireroit plutôt descendre du trône que d'y monter, pour se livrer sans gêne à ses penchans.

Plusieurs penchans peuvent s'allier avec l'ambition ; mais si elle leur cède, c'est qu'elle est foible. Tous les hommes en renferment le germe, en manifestent des étincelles dans leur vie ; mais la paresse l'amortit (1), et le goût des plaisirs l'éteint.

La différence du genre d'ambition vient de celle du caractère. Dans l'un elle est audacieuse, entreprenante ; et dans l'autre oblique, patiente, artificieuse.

Il existe dans l'homme un besoin moral,

(1) *Il semble que le Diable ait mis la paresse sur la frontière de plusieurs vertus, dit un moraliste : on peut répondre qu'elle est également sur celle de plusieurs vices.*

pressant, énergique, plus ou moins impérieux. De même qu'il est des hommes d'une sensibilité extrême pour les plaisirs physiques, il en est aussi auxquels un amour propre, susceptible, délicat à l'excès, l'idée de l'ordre, de la vertu et de la gloire, composent un bonheur absolument moral. La sphère de leurs plaisirs, de leurs peines, est hors de l'empire des sens.

## DE L'EDUCATION

On a beaucoup écrit sur l'éducation, et depuis Rousseau, plusieurs auteurs se traînent sur ses traces, mais ils n'ont ni sa logique pressante, ni son style énergique. Que peut-il résulter de ces livres, lorsque les mœurs sont en contradiction avec les principes ?

Un instituteur s'efforce de porter son élève à la vertu ; mais à peine sorti de ses mains, le monde qu'il fréquente le met en commerce avec des fripons. A mesure qu'il avance en âge, il lui est démontré de plus en plus, qu'ils obtiennent fortune, considération, succès. Il reçoit des préceptes de

vertu dans un âge où leur étude contrarie ses amusemens : il les écoute avec indifférence. Il reçoit l'exemple du vice dans un âge où les passions soutiennent éloquemment sa cause. Que devient l'éducation ?

Une mère, une gouvernante, répètent à une jeune fille prête à se marier, que la fidélité à son mari est un de ses premiers devoirs. Elle n'a pas soupé trois fois en ville qu'elle entend parler de la galanterie de la plupart des femmes avec lesquelles elle vit. Ces femmes sont considérées, citées, recherchées. Les livres qu'elle lit, les vers, la prose, la conversation, tout lui parle d'amour, d'amant. Comment la curiosité seule ne la porteroit-elle pas à savoir ce que c'est que cet Etre si intéressant qui occupe le cœur et l'imagination des femmes, qu'un amant enfin ? comment conservera-t-elle pour son mari un sentiment qu'il faut dissimuler, et qui est un objet de moquerie, tandis que l'amour propre entre dans tous nos sentimens ?

Une femme est respectée, son suffrage est brigué, on se vante d'être admis dans sa Société, ses jugemens sont des lois, une génération entière a consacré la considération dont elle jouit. Quelle est la jeune femme qui n'aspire pas à jouir dans sa vieillesse d'une aussi flatteuse existence ? Elle croit que la plus sage conduite est le moyen de la mériter ; elle entend réciter les aventures scandaleuses d'une femme du même nom ; et c'est de cette femme considérée, respectée, qu'il est question. Son étonnement est extrême. Est-ce la peine de se gêner ? voilà quelle doit être sa réflexion.

L'amour de la propriété, l'habitude et la vanité, sont les élémens constitutifs de l'amour paternel. Peu de pères songent au bonheur de leurs enfans, et tous désirent leur élévation et leur fortune.

Un père cache à ses enfans sa tendresse dans leur bas-âge et leur jeunesse, par la crainte qu'ils n'en abusent ; il contrarie leurs

goûts et se voit forcé de montrer le visage sévère d'un maître, lorsque son cœur le porte à prodiguer les caresses d'un père. Un tems vient où l'âge les rapproche de lui; mais alors leurs goûts, opposés aux siens, les en éloignent. Le sort d'un père en général est de ne voir dans ses enfans que des êtres craintifs ou indifférens.

Un enfant peut être pendu et déshonorer sa famille, voilà la dernière chance du malheur pour un père. Quelle est celle d'un bonheur équivalent ?

## DE L'HOMME AIMABLE

Si l'on remonte à l'origine du mot *Aimable,* il doit signifier ce qui est à aimer. Cependant il ne réveille pas l'idée de ce qu'on doit aimer, mais de ce qui plaît. Les qualités qui produisent cet effet paroissent être purement relatives ; et l'homme aimable d'un siècle, d'un pays, ne ressemble pas à celui d'un autre tems, d'un autre pays. Alcibiade étoit aimable aux yeux d'un peuple volage, ardent, sensible aux agrémens extérieurs. Le duc de Beaufort, grossier dans son langage, et qui étoit beau sans noblesse, comme un homme du peuple, étoit l'Alcibiade des halles. Tous les deux se conformoient aux manières du peuple qu'ils vou-

loient séduire ; tous les deux tachoient de le diriger en flattant ses penchants. L'homme aimable doit avoir un caractère mobile, qui se prête à tous les goûts. Rien ne doit faire sur lui d'impressions durables, la flexibilité, la souplesse constituent son être. Il est nécessaire qu'il ait de l'esprit, mais de quelques degrés seulement supérieur à celui des personnes avec lesquelles il vit ; il ne faut pas qu'il surprenne mais qu'il plaise et qu'il réveille. Comme le but qu'il se propose est l'amusement, et souvent la séduction, l'homme essentiellement aimable par caractère et par rôle, ne doit pas avoir de principes. S'il étoit arrêté par la crainte de nuire, par celle de ternir les réputations, il seroit moins plaisant, il perdroit mille occasions de flatter la malignité humaine. Il faut qu'il soit susceptible d'être intéressé, sans avoir un sentiment ; qu'il ait de l'esprit, sans profondeur, de la complaisance, sans bienveillance ; qu'il offre les apparences de l'amitié et le mensonge de l'amour, qu'il sacrifie tout au plaisir du

moment. Un tel être n'existe que dans une grande capitale, qu'en France peut-être.

## DE LA BONNE COMPAGNIE

Dans le siècle dernier, on se servoit de l'expression d'*honnête homme*, pour exprimer ce qu'on appelle aujourd'hui un homme de bonne compagnie. C'est dans les premières sphères qu'il faut chercher la réunion des circonstances, qui forment la bonne compagnie. Celui qui vit avec des personnes qui ont des mœurs, de l'esprit, et une existence honorable ne voit pas mauvaise compagnie, mais ne voit pas la bonne compagnie par excellence, celle qui donne le ton et forme une espèce d'Aristocratie. C'est dans ses cercles que l'on porte un jugement sans appel sur les gens en place, les ouvrages et les personnes, sur les

grands procès et les évènemens de tout genre. On y connoît la position et les relations des gens en crédit, on y est instruit des intrigues amoureuses, des motifs d'une rupture et du successeur qu'une femme a donné à son amant. Un aveugle enthousiasme y domine les esprits, une fausse chaleur enflamme les têtes. Les Auteurs protégés, vantés par la bonne compagnie, obtiennent des succès momentanés, désavoués souvent par le public, et des pensions qui les consolent de cette injustice. Ne cherchez pas le génie, l'esprit, un caractère marqué dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Ceux qui possèdent ces avantages et ces qualités y seroient impatiemment soufferts et s'y trouveroient déplacés. Les grands hommes n'ont jamais vécu dans les cercles de la bonne compagnie, ils y paroissent; mais les entraves dont elle accable l'homme supérieur l'en écartent, il vit en famille, avec sa maîtresse, avec des amis particuliers; il cherche la confiance et il n'a pas besoin des petits succès de la

société, pour s'assurer de sa valeur. Quelques charlatans dominent dans la bonne compagnie, et le ridicule y exerce tout son empire. Il faut la voir, y paroître, quand on veut tenir au monde, quand on sacrifie à la fortune ; on doit savoir alors se rendre maître de quelque intrigante qui dispose d'une troupe servile et moutonnière. Mais celui qui s'y complaît, qui s'honore d'y vivre, porte empreint le sceau de la médiocrité.

Une fois adopté dans une de ces sociétés qui donnent le ton, un homme peut choisir le caractère qui lui convient, être personnel, bizarre, léger, triste, colère, pédant ; s'il marque par quelque chose de singulier, on lui passera tout, jusqu'à l'impertinence, et les autres sociétés s'empresseront à l'envi d'applaudir à ses travers. La société admet toutes les prétentions, pourvu qu'elles soient étayées d'un nom ou d'une grande fortune, ou protégées par des personnes qui jouissent de ces avantages. Le torrent de la dissi-

pation ne permet pas l'examen des titres, et il ne s'agit que d'oser souvent pour jouer le rôle qu'on veut dans le monde.

Un homme sans mérite, sans agrémens, est établi avantageusement dans le monde, il y prime, il y domine. Il n'est point de souper où il ne soit invité des premiers. On se plaint quand on ne l'a point vu : quelle est la raison de ce succès ? Il y a trente ans qu'une femme à la mode l'a prise en fantaisie, comme un chien, un perroquet. Sur sa parole, on lui a cru quelque valeur et il est resté en possession d'être recherché.

## DU BON TON ET DU RIDICULE

Ce qu'on appelle le bon ton, est essentiel à la classe des gens médiocres, mais un homme d'un esprit supérieur ne peut s'asservir à ses Lois. Il faudroit sacrifier ses idées, ou les affoiblir. Le Dictionnaire du bon ton n'est pas assez étendu pour lui.

Il faut un certain esprit pour démêler finement le ridicule et l'exprimer d'une manière plaisante. Mais avec une grande supériorité d'esprit, on ne trouve plus rien de ridicule; les mœurs, les coutumes bizarres, les travers des hommes et des nations paroissent être dans la nature des choses, et ne frappent plus. On se blase sur ce qui paroît

extraordinaire aux autres. On ne peut plus s'étonner : c'est ainsi qu'un homme fait n'est point affecté de ce qui surprend ou fait rire un enfant.

Le ridicule est inventé par les esprits frivoles. Il circonscrit les idées dans certaines limites, il assujettit à un certain jargon, établit des convenances qu'il faut aveuglément suivre. Il est l'ennemi de la naïveté, de la franchise, il s'exerce sur le mérite et la vertu. L'homme de génie, l'homme doué d'un grand talent peut en être la victime ; mais l'homme d'esprit brave ses traits. Le ridicule ne permet pas d'avoir sa hauteur : il ne faut être ni au-dessus ni au-dessous de la mesure établie dans le monde. Le ridicule présente l'image de ce tiran de la fable, qui faisoit coucher ses hôtes sur son lit, et coupoit, ou allongeoit les pieds de ceux qui se trouvoient plus grands ou plus petits.

Si la mode, si la faveur, si l'éclat d'une grande action, mettent un homme en spec-

tacle, le ridicule s'évanouit. On loue, on exalte les actions, les paroles, la contenance qui auroient été l'objet du ridicule. Il deviendroit du bon air de boîter, d'être louche, de parler grossièrement, si ces défauts étoient le partage d'un homme célèbre.

Le plus grand des malheurs est celui où vient se mêler le ridicule.

Il n'est qu'une légère cloison entre le sublime et le ridicule.

Quand un homme est célèbre, on devient juste par enthousiasme, on lui fait même un mérite d'ignorer le ton, les convenances ; on sent que cela est au-dessous de lui. Les hommes médiocres semblent dire : c'est bon pour nous de savoir toutes ces choses, mais celui-ci doit les ignorer.

## DES RICHESSES

Un des avantages de la possession de l'argent, et le plus précieux, est de hâter en quelque sorte la marche du tems et d'accélérer les évènemens. Par le moyen de ce puissant agent, les distances s'abrègent, et les projets sont promptement exécutés. Les personnes qui peuvent concourir à nos vues s'empressent d'applanir les difficultés. Il semble que l'homme riche puisse tout faire venir en serres chaudes, il multiplie, il entasse les jouissances autour de lui : erreur fatale, étrange duperie, que celle d'arriver si promptement au but, quand la route qui nous y conduit, est agréable à parcourir ! Le chasseur qui rassembleroit dans sa basse-

cour mille perdrix, auroit-il un grand plaisir ? privé de l'émotion du désir, son corps et ses esprits resteroient engourdis, et il n'auroit point à s'applaudir de son adresse. C'est ainsi que la fortune traite les riches.

On raconte qu'un jour le Maître des Dieux, fatigué des plaintes de l'indigent qui répétoit sans cesse que les riches avoient tout, honneurs, puissances, plaisirs, se sentit touché : il voulut venir à son secours. C'est trop, dit-il, à la Fortune, que vous donniez les sceptres, les dignités, et que vous ayez encore à votre disposition le plaisir. Ah, dit-elle, si je ne procure pas le plaisir, ma puissance est anéantie, les dignités ne seront qu'un poids accablant, les honneurs qu'un éclatant embarras. Eh bien, dit Jupiter, je vous laisse le plaisir, mais dès que vous paroitrez, les desirs s'éteindront. L'équilibre, ajouta-t-il, sera un peu rétabli par ce moyen. La Fortune crut que le Maître des Dieux, avoit ce jour-là trop bu de nectar. Quoi !

dit-elle, il croit me faire tort, et il augmente ma puissance. A l'instant où mes favoris éprouveront des desirs, ils seront satisfaits. L'encens sera de plus en plus prodigué sur mes autels. L'expérience prouva combien la Fortune étoit aveugle.

## DE L'AVARICE

L'âge et le caractère établissent les différences qui existent dans le genre d'amour que l'on a pour les richesses. Le goût des plaisirs, le penchant à la volupté doivent produire l'avidité, mais non pas l'attachement à l'argent; le désir de satisfaire ses passions, et non l'ardeur de le conserver. Dans les caractères foibles et pusillanimes, l'inquiétude de l'avenir est le sentiment qui domine : on est moins affecté d'une jouissance que de la terreur des besoins : de cette situation de l'âme naît l'avarice.

La jeunesse est l'âge des goûts vifs, des desirs tumultueux, des passions ardentes,

et c'est l'époque de la vie, où l'avarice exerce le moins son empire. Les désirs des jouissances sont trop vifs dans la jeunesse pour qu'elle se contente du signe qui les représente : ce seroit ressembler à ces politiques aveugles qui font consister dans la possession des métaux, la prospérité des nations.

Le vieillard est subjugué par la crainte. Délaissé, isolé, il sent que son existence pèse aux autres, et que ses héritiers en comptent les instans. Sa vie ne peut plus offrir de scènes qui intéressent. C'est alors qu'il s'attriste dans la contemplation de son néant. Effrayé de sa foiblesse, irrité de l'oubli, il cherche un soutien dans l'abandon général, et sa fortune lui offre une ressource assurée. Son bonheur lui paroît dépendre entièrement de sa conservation, de son accroissement. La triste expérience a fait connoître au vieillard le néant de l'amitié, l'a convaincu que l'intérêt seul gouverne les hommes, qu'on ne peut se les attacher que

par ce lien indissoluble. Il est insensible aux privations qu'il s'impose ; il sait que la possession seule des richesses suffit pour échapper au mépris inséparable de la pauvreté. Comme la crainte, enfant de la foiblesse, ravage sans cesse son imagination, il faut que la présence de son unique soutien le rassure sans cesse, que sa fortune soit sous ses yeux, qu'elle soit portative, qu'elle puisse être en tous lieux sa compagne fidelle. Cette possession seule peut le rassurer, et c'est avec délices qu'il contemple sa fortune rassemblée sous ses yeux. Dans elle, il voit l'indépendance ou la domination, des moyens de corrompre les femmes qui remplacent les moyens de leur plaire, le soulagement de ses maux, l'instrument de ses vengeances contre l'ingratitude, enfin, un attrait puissant offert aux soins et aux ménagemens. Ces détails prouvent que c'est de la foiblesse, de la destruction des facultés, que naît cet amour déréglé des richesses, qui se contente de leur contemplation et redoute leur jouissance.

## DE L'HOMME OPULENT

L'homme qui n'a de supériorité que par la richesse, est intéressé à s'exagérer les avantages de la fortune qui le distingue. Il ne met de prix qu'aux talents qui conduisent aux richesses, tous les autres ne sont à ses yeux que de vains amusemens de l'esprit. Si Voltaire a quelque part dans son estime, c'est parce qu'il a su se procurer une grande fortune. La finance lui paroît le plus ferme appui d'un état ; et si on lui disoit qu'il existe un pays sans financiers, il se mettroit à rire comme un roi de Pégu, en apprenant qu'il n'y avoit pas de roi à Venise. Il est dur par le souvenir de son ancien état ; c'est ainsi que les nègres devenus libres sont des

maîtres cruels. Le passage rapide de la poussière d'un hameau, à l'habitation d'un palais magnifique, ne lui a pas permis de connoître aucune des nuances de la politesse, des convenances de la société : il ne sait être que bas ou arrogant. Sa vie est partagée entre les langueurs de la satiété et l'ivresse de la fortune. (1)

Le pauvre est sans cesse entraîné à l'oubli de lui-même par le besoin qui l'asservit ; le riche à l'oubli des autres par la distance où il se trouve d'eux. Trop séparé du reste des hommes, il ne peut pas plus avoir d'amis que les rois. Ce n'est qu'à prix d'argent qu'il obtient les complaisances de l'amour et de trompeuses démonstrations d'estime ou d'amitié. Au moment où sa table est couverte de mets exquis, où sa bonne chère est à l'envi célébrée, il s'enivre de ces louanges comme si elles lui étoient person-

(1) VA MALHEUREUX, VA CUVER TON OR, *disoit un jour un homme d'esprit à un financier dont l'arrogance le révoltoit.*

nelles. Il se fait justice. Il s'oublie pour se confondre en quelque sorte, se transformer en perdrix délicieuses, en vin de Tokai.

Entre un honnête homme et un fripon, il n'y a souvent de différence, que celle d'être sa propre dupe, ou de ne pas l'être.

Un honnête homme est plus embarrassé à se justifier qu'un fripon, parce que le premier n'a pas songé qu'il seroit soupçonné, et que le second a d'avance préparé tout pour sa défense.

Sully et La Bruyère ont dit qu'il ne falloit pas confier les affaires publiques à celui qui n'avoit pas su faire les siennes. Le désintéressement, l'occupation de grands objets peuvent faire négliger les affaires domestiques, et ne rendent que plus propres à celles du gouvernement.

Lorsqu'il ne s'agit que d'argent, les malversations d'un homme d'état sont calcu-

lables. Les effets de l'impéritie sont au-dessus de tous les calculs.

## AVANTAGES DE LA MÉDIOCRITÉ

La médiocrité en tout genre assure le bonheur et des succès à la longue. L'homme d'esprit connoît à peu près ses limites, il se compare, et n'est pas toujours par conséquent content de lui-même. Le sot est trop souvent averti de son impuissance, pour ne pas se sentir humilié. L'homme médiocre est le seul mortel heureux, soit qu'il descende en lui-même, soit qu'il se répande au dehors : l'imagination ne l'entraîne jamais, et il se glorifie d'être exempt de ses écarts. Il cite avec satisfaction les erreurs, les fautes des gens d'esprit. La froideur, la lenteur du sien sont à ses yeux du jugement, de la sagesse, de la raison. C'est un pilote sur une petite

barque, qui ne quitte pas la côte, et qui est plus occupé de compter les naufrages des vaisseaux qui voguent en pleine mer, que les succès de ceux qui arrivent à bon port.

## DU PENCHANT DE L'HOMME A ADMIRER TOUS LES GENRES DE PUISSANCE

L'idée de la Force, de la puissance en tout genre prévient l'imagination, et attire même ceux qui n'en peuvent attendre aucun avantage. Les femmes les plus vertueuses méprisent les impuissans. Le maître le plus généreux, le plus humain, voit insensiblement ses valets préférer son fils, séduits par l'attrait de la jeunesse qui présente l'image de la puissance.

L'âge des passions et des talens est l'époque de tous les succès. A cet âge seul on peut inspirer l'enthousiasme et exciter un tendre intérêt. Il faut mourir jeune, comme Alexandre et Germanicus, pour laisser une

mémoire chère, un nom éclatant, un souvenir agréable. Quand on se figure Mithridate avec une longue barbe, on convient froidement de ses talens et de son courage.

On aime à contempler l'homme dans toute sa force et dans le moment d'énergie des passions. Les idées de dégradation et de foiblesse diminuent de l'admiration. Une belle femme enlevée à la fleur de son âge, ne présente à la postérité que l'idée des agrémens et des charmes qui faisoient sa célébrité. Ninon qui a été belle et qui a vieilli jusqu'à la caducité, offre l'image d'une vieille femme spirituelle et philosophe, tandis que madame de Montbazon ne rappelle que l'idée de la beauté.

Il est pour chacun un âge pour mourir.

## DE LA BONTÉ ET DE LA PROBITÉ

On confond souvent dans le monde la bonté et la bonhommie. La bonté est une qualité du cœur, et la bonhommie consiste dans une facilité de mœurs qui rend agréable aux autres, qui peut s'allier avec tous les vices, et n'a aucun rapport avec la vertu.

La probité est en calcul, ce qu'il y a de plus sûr et de plus avantageux à la longue. Beaucoup de fripponneries sont des erreurs de calcul.

Il est bien rare d'avoir à se décider entre une mauvaise action et un intérêt considérable, présent et assuré.

## DE LA CONFIANCE DANS LES MÉDECINS

Un homme qui a mis toute sa confiance dans un Médecin d'une grande réputation est bien à plaindre. Lorsqu'il sera malade, quelque circonstance l'empêchera peut-être de recevoir des soins. S'il voyage, il en sera privé certainement : s'il est à la campagne, il ne pourra l'avoir à temps.

Tout est de mode en Médecine, comme pour les objets les plus frivoles. Il est d'usage pendant dix ans de saigner dans une maladie ; ensuite on prend une autre méthode. Tantôt les remèdes chauds sont de mode, et tantôt les froids. Sylva disoit : *petite vérole, je t'accoutumerai à la saignée.*

Les femmes, les gens du monde croient leur Notaire, leur Avocat, le premier des Avocats et des Notaires. Il n'y a rien de si facile que d'imposer sur une matière absolument inconnue à ceux devant qui l'on en traite. Les lieux communs de chaque métier deviennent aux yeux du profane de sublimes sentences. Ajoutez un grand intérêt, le premier de tous, comme dans une maladie, et l'on sentira combien il est facile au Médecin d'acquérir une grande réputation, s'il a quelque esprit et quelque facilité à s'exprimer.

## DE LA SUPÉRIORITÉ DES ANCIENS SUR LES MODERNES

La question de la supériorité des anciens sur les modernes, a excité à la fin du siècle dernier, et au commencement de celui-ci, une grande fermentation dans les esprits; mais dans les écrits publiés à ce sujet, il me semble qu'on n'a pas envisagé l'objet sous son vrai point de vue. La véritable manière de traiter la question étoit :

D'examiner attentivement le méchanisme de la langue grecque et de la romaine; de considérer s'il étoit plus favorable à la poésie, à l'éloquence, si ces langues offraient plus de variété dans les expressions, si elles avoient plus d'harmonie et des tours plus vifs, que les langues modernes.

De comparer les auteurs anciens aux modernes, et la difficulté des genres où se sont exercés leurs esprits.

De déterminer l'influence du gouvernement et celle du climat.

De comparer les grands hommes de tout genre.

En suivant cette méthode avec impartialité, on auroit pu obtenir un résultat certain. On a envisagé quelques-unes de ces parties, mais sans ordre, et sans les méditer profondément.

Ce ne sont pas seulement les auteurs anciens qu'il faudroit comparer : c'est le peuple Grec et Romain qu'il faut opposer aux peuples modernes. L'âme du peuple en Grèce et à Rome étoit susceptible des plus vives, des plus rapides impressions. Son goût étoit sans cesse exercé par le spectacle des chefs-d'œuvres de l'art dans tous les genres. La multitude étoit passionnée, et toujours agitée de quelque intérêt. L'habitude de voir rechercher son suffrage, lui

inspiroit un noble orgueil. Le dernier des citoyens tués à la guerre étoit honoré de funérailles publiques ; on jettoit des parfums sur son bûcher, et les plus illustres personnages prononçoient son oraison funèbre, célébroient ses vertus et son courage.

Au lieu d'un peuple délicat, sensible, fier de sa puissance, nous n'avons qu'une populace ignorante et grossière, et beaucoup de gens supérieurs par leur état ou leurs richesses, ne méritent pas d'être distingués de la populace, par le savoir et le goût. Il n'y avoit chez les anciens aucun intervalle entre un artiste célèbre et les personnes les plus éminentes. Tout ce qui excitoit des émotions dans l'âme, avoit des droits puissans sur des hommes sensibles, délicats, passionnés. La jeunesse s'empressoit d'entendre les philosophes, et leur séduction étoit aussi forte sur des esprits qui avoient mille besoins, que celle des Phryné et des Lays.

Tacite ne pouvoit s'élever à la hauteur qui caractérise ses pensées, que dans un siècle où se conservoit encore le souvenir des défenseurs d'une république mourante, où l'effervescence donnée à tous les esprits, par un long exercice de la liberté, s'étoit impétueusement portée vers les crimes et les excès de l'autorité. Des âmes habituées à des sentimens extrêmes, pouvoient seules outrer les vices, comme on avoit si j'ose le dire, outré les vertus.

Je crois qu'on peut trouver la cause de la supériorité des Anciens dans leur organisation, dans le climat. L'air est plus pur en Grèce, plus léger, la vue porte plus loin dans cette contrée que dans nos climats. L'organisation des Grecs étoit plus fine, leur imagination plus vive, leur âme plus sensible aux diverses impressions. Ils avoient par conséquent un sentiment du beau plus juste, plus rapide. Cette influence du climat étoit connue anciennement, et l'air épais de la Béotie étoit remarqué, et opposé à l'air vif et pur de l'Attique.

Telle étoit leur supériorité dans presque tous les genres, que Rubens a pensé que les exercices fréquens donnoient à leur corps une plus parfaite conformation, qui présentoit aux artistes de plus beaux modèles, et faisoit valoir leurs ouvrages. Ils avoient des plaisirs plus vifs que nous, plus de sensations, parce qu'ils avoient plus de sensibilité. Il semble que les beaux jours de la Grèce offrent le spectacle de la jeunesse du monde, du printems de la vie, où tout est émotion, tout est plaisir. Quand le sang est glacé par l'âge, on a peine à concevoir les émotions, la fougue, les plaisirs de la jeunesse ; tel est peut-être l'état des modernes. A peine pouvons-nous imaginer la sensibilité extrême des anciens pour les arts, et les sensations qu'ils éprouvoient, qu'ils avoient su en quelque sorte se créer.

Il n'est pas jusqu'à l'esclavage qui ne fût une source de talens. On instruisoit les esclaves dans la philosophie et les arts. Des maîtres humains les regardoient comme les

enfans de la maison, et ils recueilloient le fruit de l'éducation qu'ils leur donnoient. D'autres en faisoient un objet de spéculation, et vendoient un prix considérable, ceux qui avoient des talens distingués (1).

Il faut encore ajouter en faveur des anciens qu'ils ont plus promptement atteint le terme des talens. Il nous a fallus dix-sept siècles, malgré les chefs-d'œuvres qu'ils nous ont laissés, pour former notre langue et nous traîner sur leurs traces. Ils ont fait le chemin en six ou sept cents ans, à partir des tems fabuleux et de la fondation de Rome. Le premier élan des anciens fut très rapide. Homère fleurissoit dans les premiers tems de la Grèce, et l'époque de la fondation de la république d'Athènes est celle où vivoient les sept sages. Les Gaulois étoient aussi avancés dans la civilisation, du tems des premiers Rois de Rome, que les Romains,

(1) *On voit dans une oraison de Cicéron qu'un esclave fut estimé plus de 60.000 livres de notre monnoie.*

et ce n'est qu'après vingt siècles, qu'ils se sont élevés à peu près à leur niveau dans quelques genres. D'où peut venir une telle inégalité, sinon de la différence des institutions et du climat ?

Les gouvernemens des diverses contrées de la Grèce furent institués par des hommes éclairés. Nos gouvernemens modernes ont presque tous, au contraire, des fondateurs barbares. Il y avoit chez les anciens un plus grand nombre de gens éloquents, instruits, comme de nos jours, nous voyons à Genève un plus grand nombre de gens éclairés, que dans des villes six fois plus considérables.

Les gens aimables plus animés, plus sensibles, enrichis de connoissances dans tous les arts, devoient être fort supérieurs aux *agréables* de nos jours : il faut convenir aussi que les fats anciens devoient aussi l'emporter sur les nôtres, quelque porté que l'on soit à rendre justice aux modernes à cet égard. La plupart des jeunes gens de nos

jours ressemblent à ces vins trop verts dans les premières années, et plats dans leur vieillesse. Il en est qui séduisent par quelques agrémens : mais avons-nous l'idée d'un Alcibiade, en qui éclatent les plus brillans avantages de la nature, gouvernant le peuple d'Athènes séduit par ses grâces et son esprit, faisant résoudre la guerre par son éloquence, et choisi par ses talens pour la conduire, déterminant la paix et présidant aux traités, se conciliant l'affection de Socrate et de Périclès, et régnant sur les femmes par les charmes de l'esprit et de la figure ?

Ce qui assure particulièrement la prééminence aux anciens, c'est que les grands hommes n'étoient pas bornés aux talens d'un emploi. Ils étoient à la fois généraux, politiques, orateurs, hommes de lettres. Il est, parmi les modernes de grands hommes d'état, de grands capitaines ; mais en général ils ne brillent que par un genre de talent. Il est des gens illustres dans les nations modernes à qui le goût, les talens de l'esprit,

les arts étoient aussi étrangers qu'á ce calife qui fit brûler la bibliothèque de Constantinople. Dans les tems actuels, chacun est borné à l'exercice de son emploi, et semble plein de mépris pour ce qui lui est étranger. Le juge qui a fait son droit, et qui sait les ordonnances, regarde les lettres, comme un frivole emploi de l'esprit. Le public même, perdant le souvenir des l'Hôpital, des Harlay, des Lamoignon, est porté à conclure contre le mérite et l'application du magistrat qui auroit le goût des lettres. Tout ce qui sort de l'orbite d'un emploi paroît en général une folie, une dissipation à l'étroit génie de la plupart des modernes : il semble qu'il ne puisse contenir qu'un genre. N'oublions pas qu'on a dit dans le tems que l'esprit des loix parut que *ce n'était que de l'esprit sur les loix*.

Je n'ai point parlé des philosophes, des physiciens, des médecins. Ces diverses parties tiennent beaucoup à l'observation et à l'expérience. Il me suffit d'avoir remarqué,

que les anciens ont été plus promptement éclairés que les modernes, qu'ils ont volé dans la carrière, où les autres se sont traînés. Ils ont été fort loin en morale et en politique. Nous avons pu à cet égard les surpasser ; mais notre supériorité ne peut être attribuée qu'au laps des tems, à la progression des lumières accumulées. L'antiquité est un génie précoce et sublime, éteint au milieu de sa carrière. On ne doit pas imputer à son désavantage ce qu'il n'a pas eu le temps de concevoir et d'exécuter : d'après la marche rapide des anciens, on doit tout présumer en leur faveur. Si une tortue parcourt dans un jour un espace, au milieu duquel le cerf aura péri, ferai-je honneur à la tortue d'avoir atteint le terme ? On doit croire, à ce qu'il me semble, que l'antiquité auroit produit plus promptement un Bacon, un Newton, un Montesquieu, un Buffon ; mais ces génies supérieurs n'en font pas moins pencher la balance en notre faveur, pour l'étendue et l'élévation du génie. Si les anciens l'emportent en talens,

et dans tout ce qui tient au sentiment, ils doivent cette prééminence au climat, à leur langue, au gouvernement. Ce n'est pas l'esprit, ce ne sont pas les talens des modernes que j'oppose aux anciens. Voltaire né en Grèce, ou à Rome, eût été encore supérieur à ce qu'il est. Le peuple, les nations anciennes en masse, étoient plus éclairés, plus sensibles. Voilà principalement ce que j'ai tâché de prouver.

J'ai fait voir ce qui élevoit, animoit les anciens ; je vais tâcher d'exposer ce qui ravale, retient les modernes. Les grands talens sont inutiles pour parvenir à une grande fortune. L'élan d'un coursier vigoureux étoit nécessaire aux courses olympiques ; la marche sûre et lente du mulet convient dans le chemin tortueux de la fortune, dans le sentier glissant des cours. Lorsqu'un état est affermi, lorsque son intérieur est calme et sa situation solide, une allure facile entraîne tout d'un mouvement égal ; il ne faut que maintenir et les esprits sages

suffisent. On lit dans Thucidide qu'il ne falloit pas de grands génies pour le gouvernement, et cette vérité est applicable à beaucoup de circonstances. De même que par l'invention des machines simples, la méchanique donne les moyens de se passer d'un grand nombre d'hommes, de même, par les règlemens et les formes, les gouvernemens tendent à se passer des hommes de génie. Mais aussi, pour les juger inutiles, il seroit nécessaire de s'assurer que le régime fût aussi parfait qu'il puisse être. Si l'organisation politique est vicieuse, ses vices se multiplieront, s'accroîtront par l'esprit de routine ; de tems en tems il faut ranimer la machine par l'impulsion du génie.

L'excellence du gouvernement monarchique consiste à faire tout aux moindres frais possibles, à se passer de grands hommes. C'est une mer calme et sans écueil, où il n'est pas aussi nécessaire d'avoir des pilotes habiles, que dans une mer agitée. C'est dans les troubles des républiques que

croissent et se manifestent les grands hommes. Ce sont des éclairs qui brillent au au milieu des orages. Regretterons-nous les tems de la Ligue, parce qu'ils nous présentent une foule de grands hommes ? Le Balafré et l'Amiral de Coligny ne peuvent exister dans un état très gouverné. L'intrépide Molé ne seroit de nos jours qu'un magistrat intègre ; il n'auroit pas déployé ses vertus et son courage. Le cardinal de Retz ne seroit qu'un intrigant, ou un débauché obscur.

Si les grands talens sont inutiles pour les grandes places, excepté dans un tems de crise, il est évident aussi que les hommes véritablement supérieurs ne désireront pas de s'y élever. Un homme éclairé voit d'un coup d'œil les choses que lui seul peut concevoir et exécuter, et s'il est obligé d'y renoncer, s'il se trouve réduit à faire ce qui est à la portée de tous, il se dégoûtera bien vite. Il pourroit encore arriver que négligeant ces petits détails, dans lesquels se complaît la

médiocrité, peu instruit de formes minutieuses, il soit jugé d'autant plus incapable que son génie sera plus élevé. De pareils hommes aimeront mieux éclairer leur siècle, qu'employer leur tems à des fonctions imposantes par leur objet, mais qui ne demandent que des facultés communes. Montesquieu a refusé, dit-on, une grande place qui lui fut offerte, comme un Athlète vigoureux dédaigne de descendre dans l'arène avec un foible adversaire. L'Europe doit lui savoir gré d'avoir préféré la gloire de s'instruire, à l'éclat passager d'une place que tout autre pouvoit remplir. Quel emploi pouvoit être digne d'exercer son génie, le mettre à portée de manifester cette profondeur qui remonte aux causes les plus cachées, cette étendue qui embrasse les rapports les plus éloignés, ce talent de rendre d'une manière vive, concise et brillante, les plus sublimes conceptions ? Il y a en général, dans les gouvernements modernes, beaucoup d'hommes d'affaires et de *jugeurs,* si je puis m'exprimer ainsi, et peu d'hommes d'état ou de génies propres à être législateurs.

Tacite a soin de dire en parlant de gens appelés aux emplois du gouvernement : *il n'étoit ni au-dessus ni au-dessous des affaires. Il y a des gens d'esprit*, dit Swift, *qu'on regarde communément comme incapables d'affaires, et qui sont au-dessus des affaires. Un cheval vif et généreux peut porter un bât, mais il est trop bon, pour être employé ainsi.*

# COMMENTAIRE

*Rien n'a jamais fait effet sur moi comme vrai, mais comme bien trouvé.*

M. DE MEILHAN
PEINT PAR LUI-MÊME.

*Il m'a paru qu'ajouter ici aux réflexions de Sénac un commentaire de ma façon, serait une tâche bien délicate et bien dangereuse. Je me suis borné à rapporter quelques remarques de ses prédécesseurs en morale. Ce n'est pas, je le sais, que celles de ces remarques qui se rapprochent des siennes, le fassent toujours avec une concordance bien étroite, ni que celles qui s'en éloignent s'opposent sans détour, et face à face ! Mais n'aurais-je, à mon lecteur, que fourni, par là, un prétexte de relire, avec une sorte de méthode, quelques passages de nos bons auteurs, que je m'estimerais fort payé de ma peine.*

*Qu'on ne voie pas néanmoins, dans les citations de ces prédécesseurs, une malice dont Sénac peut-être aurait aimé lui-même à s'égayer, si elle n'était point à son dommage ! Je ne suis pas de ceux qui ne regardent, dans un écrivain, que ce qu'il doit apparemment aux autres écrivains, comme si, en vérité, il y avait, derrière son œuvre, une bibliothèque, et d'homme, point. Sans doute, il est possible que tout ce que nous sommes nous le devions aux morts, soit que nos parents, avec le jour, nous aient donné les idées retenues par eux dans les livres, comme ils nous font hériter de leurs airs et de leurs tics, soit, ce que je crois plus vraisemblable, que ces idées nous pénètrent à notre insu par les lectures et les propos de chaque jour. Ici, outre que de nos pensées sur la vie, il n'en est pas, à mon sens, qui dépassent l'esprit d'un enfant de quinze ans, il me semble que, dans leur plus*

*grand nombre, les réflexions de Sénac résultent moins de l'étude des livres que de l'expérience du monde. Et ce qui, dans cette opinion, me détermine le plus, c'est que tandis qu'un La Rochefoucauld, un La Bruyère, un Vauvenargues s'élèvent à des généralités quelque peu arbitraires, Sénac, lui, se limite à des observations plus particulières où il est judicieux à meilleur compte.*

*Telle est la raison qui a motivé chez moi ce petit travail : donner au lecteur, en lui faisant relire ses classiques, la preuve que Sénac est original. J'en ajouterais une autre, si j'étais sûr, pour notre auteur, que quelques-uns dussent prendre goût à sa personne : c'est que, bien qu'il soit pour connaître un homme un moyen direct, qui est de l'analyser pièce à pièce comme j'ai tenté de le faire dans la notice, il en est un indirect, mais non moins efficace, qui est de le définir en le comparant aux autres hommes. Il est vrai qu'il faut pour cela connaître bien les autres hommes, que c'est multiplier les difficultés grandement. Aussi, par ces notes, par ces confrontations, n'ai-je point essayé de tirer en contre-épreuve mon crayon de Sénac : simplement, j'ai voulu ne pas laisser isolé le personnage, et le mettre, comme au reste il l'ambitionnait, au milieu de nos plus fins moralistes.*

*Sans doute aurait-il encore fallu, pour achever cet entourage, convoquer quelques-uns de ses contemporains, ou de ses successeurs. Mon dessein principal étant de faire sentir comment Sénac, pour employer son expression, « a avancé les découvertes en morale », j'aurais craint, à citer ses émules, de diminuer son rôle dans une science, où je crois bien qu'ainsi que dans les autres sciences, la raison reste toujours au dernier qui parle.*

*C.*

# COMMENTAIRE

## DE L'ESPRIT

*Les Anglois disent qu'un homme a* DES PARTIES.

Cf. Voltaire : *Dictionnaire philosophique :*

« En Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'esprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts*. D'où cette manière de parler, qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir ? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous servions de ce mot parties très communément dans ce sens-là. *Clélie*, *Cassandre*, nos autres anciens romans ne parlent que des parties de leurs héros et de leurs héroïnes, et ces parties sont leur esprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout ? Chacun de nous n'a que sa petite portion d'intelligence, de mémoire, de sagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de finesse. Le mot de *parties* est le plus convenable pour des êtres aussi faibles que l'homme. Les Français ont laissé échapper de leurs dictionnaires une expression dont les Anglais se sont saisis. Les Anglais se sont enrichis plus d'une fois à nos dépens ».

*L'esprit de profondeur remonte aux causes ; celui d'étendue embrasse les rapports ; celui de finesse consiste à juger promptement des effets.*

Cf. Helvétius. *De l'Esprit*, discours IV, chapitre V. « Ce que j'ai dit établit une différence sensible entre les esprits pénétrants et les esprits de lumière et d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide sur une infinité d'objets : ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets ; mais ils les creusent ; ils parcourent en profondeur l'espace que les esprits étendus parcourent en superficie ».

Vauvenargues : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, chap. VIII : « La profondeur est le terme de la réflexion. Quiconque à l'esprit véritablement profond, doit avoir la force de fixer sa pensée fugitive ; de la retenir sous ses yeux pour en considérer le fond, et de ramener à un point une longue chaîne d'idées »; et chap. X : « Un esprit étendu considère les êtres dans leurs rapports mutuels : il saisit d'un coup d'œil tous les rameaux des choses ; il les réunit à leur source et dans un centre commun ; il les voit sous un même point de vue. »

Pascal. *Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse :* « Dans les choses de finesse, on les voit à peine (les principes), on les sent plutôt qu'on ne les voit ; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne le sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et juger droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir les démontrer par ordre comme en géométrie, parce que l'on n'en possède pas ainsi les principes et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. »

*C'est un tact particulier que ce dernier genre : il semble appartenir spécialement aux femmes, et c'est pourquoi*

*peut-être chez les Germains, on leur attribuoit quelque chose de prophétique et de divin.*

Cf. César. De bello gallico, I. 50, 4. « Apud Germanos ea consuetudo erat, ut matres familiæ eorum sortibus et vaticinationibus declararent, utrum prœlium committi ex usu esset necne ». Tacite, *Histoires*, IV, 61 : « Velæda virgo nationis Bructeræ late imperitabat, vetere apud germanos more, quo plerasque feminarum fatidicas et augescente superstitione arbitrantur deas. » *Germanie*, 8 : « Inesse quin etiam sanctum aliquid et providum putant, nec aut consilia earum aspernantur aut responsa neglegunt. Vidimus sub divo Vespasiano Velædam diu apud plerosque numinis loco habitam, sed et olim Albrumam et complures alias venerati sunt, non adulatione nec tanquam facerent deas. »

*On a comparé l'esprit à la vue, et rien n'en peut donner une plus juste idée, en présenter une image plus sensible.*

Cf. Duclos, *Considérations sur les Mœurs*, cap. XIII : « L'esprit est une des facultés de l'âme qu'on peut comparer à la vue ; et l'on peut considérer la vue par sa netteté, son étendue, sa promptitude, et par les objets sur lesquels elle est exercée ; car, outre la faculté de voir, on apprend encore à voir. »

*Rousseau, dénué souvent de pensée et de philosophie*, etc. ; le duc de Lévis, dans l'examen des ouvrages de Sénac de Meilhan qu'il a placé en tête de l'édition des *Portraits et caractères* publiée par lui en 1813 avec les papiers inédits de Sénac, accuse celui-ci d'avoir été ici, injuste pour Jean-Jacques Rousseau : c'est évidemment de Jean-Baptiste Rousseau qu'il s'agit.

*Duclos, tout ingénieux qu'il est dans ses définitions*, etc. On trouve dans les *Portraits et caractères* un autre portrait de Duclos par Sénac.

*Les hommes de génie ou d'un grand talent montrent rarement de l'esprit dans la conversation... Les gens éloquens doivent particulièrement éprouver ce désavantage*, etc.

La Rochefoucauld en donne la raison : « Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler ».

Mais, dit Pascal : « Il y en a qui parlent bien et qui n'écrivent pas bien. C'est que le lieu, l'assistance les échauffent, et tirent de leur esprit plus qu'ils n'y trouvent sans cette chaleur. »

## DE L'INFLUENCE DES PASSIONS

*Les Passions en échauffant l'âme donnent à l'esprit un élan qu'il n'a pas naturellement*, etc.

Cf. Helvétius. *De l'Esprit*, III, 8. « Il paraît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. C'est aussi dans l'âge des passions, c'est-à-dire depuis vingt-cinq ans jusqu'à trente-cinq ou quarante ans, qu'on est capable des plus grands efforts et de vertu et de génie. A cet âge, les hommes nés pour le grand ont acquis une certaine quantité de connaissances, sans que leurs passions aient encore presque rien perdu de leur activité. Cet âge passé, les passions s'affaiblissent en nous, et voilà le terme de la croissance de l'esprit ; on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles ; et quelques supérieurs que soient dans la suite les ouvrages que l'on compose, on ne fait plus qu'appliquer et développer les idées conçues et développées dans le temps d'effervescence des passions, et dont on n'avait point encore fait usage. »

*Lorsqu'on n'est susceptible de montrer une certaine étendue d'esprit qu'au moyen des passions stimulantes, on n'a pas essentiellement le don de l'esprit.*

Parce que, comme dit Sénac. « L'esprit est la con-

naissance des causes, des rapports et des effets », parce que « l'esprit n'est autre chose que la pensée et ne consiste qu'à bien voir. »

*Il est devenu facile d'écrire en tout genre.*

« C'est le nombre des bons écrits, c'est la facilité d'écrire, qui empêchera l'essor du génie. En songeant à cette foule d'écrivains, je crois voir une troupe de nains montés sur les épaules les uns des autres, qui s'applaudissent d'être parvenus à une grande hauteur : l'homme qui aurait eu la force d'y atteindre seul et d'un même élan dédaignera la gloire dont chaque nain peut revendiquer une partie. » (*Les Deux Cousins.*)

Mais. cf. La Mothe le Vayer, *Problèmes sceptiques :* « Un nain monté sur les espaules d'un géant, peut voir sans doute plus loin que luy ; et un dernier autheur qui a fait son profit des Anciens peut adjouter aux connoissances des plus célèbres escrivains. »

Sénac paraît avoir beaucoup lu La Mothe le Vayer : il a composé, comme lui, des *Réflexions sur l'incertitude de l'Histoire.*

*Tout le monde en fait d'esprit semble avoir en ce siècle le nécessaire, mais il y a peu de grandes fortunes.* Cf. Sénac. *Pensées détachées* dans *Portraits et caractères.* « On dit d'un laquais qu'il est intelligent ; cela est fort juste, et un semblable esprit suffit, à peu près, pour remplir tous les emplois dont l'exercice est soumis à des règles, enfin à tout ce qui peut s'apprendre ; à tout ce qui est métier. Voilà ce que la nature a distribué en abondance sur la terre ; tandis que par siècle, elle ne fait peut-être pas naître vingt personnes dont l'esprit soit capable de conceptions étendues.

J'ai longtemps réfléchi sans prévention, et j'ai trouvé que l'homme qui a le plus d'esprit n'a qu'une somme d'idées dans la tête qui lui appartiennent. Les hommes sont comme les vers à soie qui font leur coque. On tourne autour des mêmes idées, on les

représente sous d'autres faces, mais c'est le même fonds. »

*Les talens tiennent plus aux circonstances qu'on ne croit, parce qu'elles déterminent leur effort.*

Cf. La Rochefoucauld : « Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais les effets du hasard. »

Cf. Duclos. *Considérations sur les mœurs*, v. « Il y a eu dans tous les genres des grands hommes, qui, s'ils ne le fussent pas devenus, faute de quelques circonstances, n'auraient jamais pu être autre chose, et auraient paru incapables de tout. » Et. XII : « Les circonstances décident souvent de la différence des talents, c'est ainsi que le choc du caillou fait sortir la flamme, en rompant l'équilibre qui la retenait captive.»

## DE L'ESPRIT D'AFFAIRES

*Il ne faut qu'une dose très médiocre d'esprit pour avoir des succès dans les affaires*, etc.

Cf. la Rochefoucauld. « Un esprit de détail s'applique avec de l'ordre et de la règle à toutes les particularités des sujets qu'on lui présente. Cette application se renferme d'ordinaire à de petites choses ; elle n'est pas néanmoins toujours incompatible avec de grandes vues, et quand ces deux qualités se trouvent ensemble dans un même esprit, elles l'élèvent infiniment au-dessus des autres. »

*En songeant à l'indolent et foible Gaston.*

Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.

*La moralité de l'homme est au contraire une source de lumières pour l'homme d'Etat, pour le génie politique, ainsi que pour le philosophe.*

Cf. Sénac, *l'Emigré*, XVIII : « La science de la mo-

rale est la seule utile à l'homme ; elle doit être pour lui ce qu'est au pilote la connaissance des vents et des écueils : par elle on connaît les principes qui dirigent les actions des hommes, ce que l'on doit craindre ou espérer d'eux ; elle nous éclaire enfin sur nos penchants et nous apprend à les régler.

## DE LA CONVERSATION

La Rochefoucauld a donné tout un code de la conversation dont le principe est qu'il faut avoir toujours le plus grand respect, la plus grande attention pour ses interlocuteurs :

« Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur des choses indifférentes, leur faire rarement des questions, et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux.

« Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs et forcés, et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

« Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation, et de pousser trop loin une bonne raison quand on l'a trouvée. L'honnêteté veut que l'on cache quelquefois la moitié de son esprit. On doit entrer indifféremment sur tous les sujets agréables qui se présentent.

« Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent. Car s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent qui sert à approuver et à condamner : il y a un silence de discrétion et de respect. Il y a enfin des tons, des airs et des manières qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation. »

Les réflexions de Sénac, outre qu'elles critiquent plaisamment les défauts de tant d'honnêteté, ont surtout cet intérêt pour nous qu'elles nous montrent la différence des temps : on y sent que depuis la Rochefoucauld, il y a eu Bayle, Voltaire et l'*Encyclopédie.*

*L'homme cité, fêté dans la société ne doit pas s'enfler de présomption. S'il avoit plus d'esprit, s'il était doué d'une forte imagination, d'un caractère déterminé, il ne seroit pas ainsi accueilli.*

Cf. Montesquieu. *Pensées diverses :* « Plaire dans une conversation vaine et frivole est aujourd'hui le seul mérite ; pour cela le magistrat abandonne l'étude des lois ; le médecin croit être discrédité par l'étude de la médecine ; on fuit comme pernicieuse toute étude qui pourrait ôter le badinage.

Rire pour rien, et porter d'une maison à l'autre une science frivole s'appelle science du monde. On craindrait de perdre celle-là, si on s'appliquait à d'autres. »

Duclos a développé cette même idée dans le chapitre *Sur les gens à la mode* de ses *Considérations.*

*Cet homme aimable, qui fait des histoires qu'il regarde comme son patrimoine, qu'il est seul en possesion de raconter.*

Cf. Montesquieu. *Pensées diverses* : « Je me souviens que j'eus autrefois la curiosité de compter combien de fois j'entendrais faire une petite histoire qui ne méritait certainement pas d'être dite ni retenue ; pendant trois semaines qu'elle occupa le monde poli, je l'entendis faire deux cent vingt-cinq fois, dont je fus très content. »

*Il est un tribunal dont les jugemens sont aussi promts et aussi sûrs que celui du public, c'est celui des sots.*

Tel n'est point tout à fait l'avis de la Rochefoucauld qui cependant a écrit : « les esprits médiocres

condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée. » « Un homme d'esprit, dit-il, serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots. »

*Les sots doivent triompher ; ils se tiennent : ils font corps, ils ont une langue qui leur est propre.*

A ce Sénac ajoute, *Pensées détachées :* « Un sot dit autant de mal dans un mois, qu'un homme d'esprit dans une année ; mais il n'est pas si bien dit et ne se retient pas. »

## DE LA MARCHE DE L'ESPRIT

*Le domaine de la pensée sera comme un vaste pays, dont la carte sera tracée sur une grande échelle, et dont les plus petites parties seront connues... Tout sera réduit alors en axiomes, en maximes constantes ; personne ne pourra échapper à la pénétration générale*, etc.

Tout ceci est d'un pince sans-rire. Sénac a montré lui-même dans *les deux Cousins* l'incertitude des jugements moraux : « Les hommes sont-ils bons, sont-ils méchants ? — L'un et l'autre, répondit le Kalender, et la plupart ne sont ni l'un ni l'autre ; une des grandes sources d'erreur, c'est de se conduire avec eux comme s'ils étaient constants et conséquents... Nous sommes mobiles et nous jugeons des êtres mobiles !... »

*Les symptômes, les pantomimes des passions seront indiqués, connus, leur accent sera noté, leur geste dessiné ; l'homme ainsi exposé aux yeux de tous sera comme une pendule à jour dont on voit tous les ressorts, dont l'œil suit tous les mouvemens.*

Mais Montaigne, *Essais*, III, 12. « C'est une foible garantie que la mine ; toutesfois elle a quelque considération : et si j'avois à les fouetter, ce seroit plus rudement les meschants qui desmentent et trahissent les promesses que nature leur avoit plantées au front. »

## DU BON SENS

*Le bon sens est une foible lumière, qui éclaire un horizon borné et qui suffit pour conduire sûrement celui qui n'étend pas plus loin sa vue.*

Cf. Diderot, *Dictionnaire encyclopédique :* « BON SENS. C'est la mesure de jugement et d'intelligence avec laquelle tout homme est en état de se tirer à son avantage des affaires ordinaires de la société. »

Vauvenargues, op. cit. « Le bon sens n'exige pas un jugement bien profond, il semble consister plutôt à n'apercevoir les objets que dans la proportion exacte qu'ils ont avec notre nature, ou avec notre condition. Le bon sens n'est donc pas à penser sur les choses avec trop de sagacité, mais à les concevoir d'une manière utile, à les prendre dans le bon sens.

« Celui qui voit avec un microscope aperçoit sans doute dans les choses plus de qualités ; mais il ne les aperçoit point dans leur proportion naturelle avec la nature de l'homme, comme celui qui ne se sert que de ses yeux. Image des esprits subtils, il pénètre souvent trop loin ; celui qui regarde naturellement les choses a le bon sens.

« Le bon sens se forme d'un goût naturel pour la justesse et la médiocrité ; c'est une qualité du caractère, plutôt encore que de l'esprit. Pour avoir beaucoup de bon sens, il faut être fait de manière que la raison domine sur le sentiment, l'expérience sur le raisonnement.

« Le jugement va plus loin que le bon sens, mais ses principes sont plus variables. »

Helvétius, *de l'Esprit,* IV, 11 : « La différence de l'esprit avec le bon sens est dans la cause différente qui les produit : l'un est l'effet des passions fortes, et l'autre de l'absence de ces mêmes passions. L'homme de bon sens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les pas-

sions : mais aussi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumière qu'on ne doit qu'aux passions vives... Le bon sens ne suppose aucune invention, ni par conséquent aucun esprit : et c'est, si j'ose dire, où le bon sens finit que l'esprit commence...

« Si l'on dit de presque tous les sots qu'ils sont gens de bon sens, il en est à cet égard des sots comme des filles laides qu'on cite toujours comme bonnes... de là cette phrase tant répétée par les gens médiocres : *Bon sens vaut mieux qu'esprit et que génie ;* phrase par laquelle chacun d'eux veut insinuer qu'au fond il a plus d'esprit qu'aucun de nos hommes célèbres. »

*L'esprit au seizième siècle,* etc.

On voit que Sénac en histoire littéraire, est partisan de la théorie que la phylogénie reproduit l'ontogénie. Il écrit dans ses *Mélanges historiques* (publiés dans *Portraits et caractères*) : « Les âges du monde ressemblent à la vie humaine. »

## DE LA COUR

*Il est un pays dont les dehors sont rians et animés*, etc.

Cf. La Bruyère, *Caractères* : « Il y a un pays où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés mais réels... La vie de cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique : il faut arranger ses pièces et ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hasarder quelquefois et jouer de son caprice ; et après toutes ces rêveries et toutes ces mesures, on est échec, quelquefois mat. Souvent avec des pions qu'on ménage bien on va à dame, et l'on gagne la partie : le plus habile l'emporte, ou le plus heureux.

« Qui considérera que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe et se remplit

toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire et tout le bonheur des saints. »

## DES ROIS

*Les Rois en général sont secrets...*

Cf. La Bruyère : « L'un des malheurs du prince est d'être souvent trop plein de son secret, par le péril qu'il y a à le répandre : son bonheur est de rencontrer une personne sûre qui l'en décharge. »

*Les Rois et les Grands ne veulent être environnés que d'objets agréables et rians,* etc.

Cf. La Bruyère : « Les Grands sont si heureux, qu'ils n'éprouvent pas même, dans toute leur vie, l'inconvénient de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs ou des personnes illustres dans leur genre, et dont ils ont tiré le plus de plaisir et le plus d'utilité. »

## DES COURS ET DES COURTISANS

*L'amour-propre trouve sa jouissance dans le suffrage et l'approbation des hommes ; mais le dernier degré de l'orgueil est de jouir de leur mépris.*

Cf. Vauvenargues. *Réflexions et maximes* : « Nous n'avons pas assez d'amour-propre pour dédaigner le mépris d'autrui. »

Et Sénac, *Pensées détachées* : « L'orgueil est le seul sentiment digne de l'homme supérieur. L'orgueilleux est un riche qui n'a besoin de personne, tandis que l'amour-propre m'offre l'image d'un mendiant sans cesse obligé de recourir aux autres. »

## DE LA POLITESSE

*Dans chaque siècle, sous chaque règne, on vante la politesse des vieux Seigneurs, on reproche aux jeunes gens de manquer d'égards et d'attentions.*

Cf. La Bruyère : « L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens au contraire durs, féroces, sans mœurs ni politesse. »

La Rochefoucauld : « La plupart des jeunes gens croient être naturels, lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers. »

*Plusieurs personnes sentent mauvais...* C'est l'antithèse de Pascal : « le Respect est : incommodez-vous. »

*On est presque toujours dupe de la politesse et des expressions qui ont le moins de valeur réelle, parce que l'amour-propre est aveuglément porté à tourner tout à son avantage.*

Cf. Duclos. *Considération sur les mœurs,* chap. III : « Les hommes savent que les politesses qu'ils se font, ne sont qu'une imitation de l'estime. Ils conviennent en général que les choses obligeantes qu'ils se disent, ne sont pas le langage de la vérité, et dans les occasions particulières, ils en sont les dupes. L'amour-propre persuade grossièrement à chacun que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par justice. »

La Rochefoucauld : « La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

## DES RÉPUBLIQUES ET DES MONARCHIES

*Le gouvernement monarchique convient à l'homme mûr qui prise davantage le repos et la paix.*

Cf. Helvétius. *Pensées et Réflexions* : « L'état monar-

chique n'est pas la patrie des ambitieux ni des talens ; c'est la patrie où les hommes communs sont plus heureux. Les grands seigneurs n'y ont d'autre part à prendre que d'être sots et ignorans. Avec l'âme grande et éclairée, ils seraient ambitieux et trop à craindre. »

*Une monarchie tempérée est la constitution qui approche le plus de la perfection.*

Cf. Montesquieu. *Esprit des Lois*, III, 5 : « Dans les monarchies, la politique fait faire les grandes choses avec le moins de vertu qu'elle peut ; comme dans les plus belles machines, l'art emploie aussi peu de mouvemens, de forces et de roues qu'il est possible. »

*La crainte et l'absence du sentiment d'honneur sont ce qui caractérise particulièrement les Etats despotiques.*

Cf. Montesquieu. *Esprit des Lois*, III, 10 : « Dans les états monarchiques et modérés, la puissance est bornée par ce qui en est le ressort ; je veux dire l'honneur, qui règne, comme un monarque, sur le prince et sur le peuple ».

*Dans une République, on dépend des lois plus que des personnes.*

Sénac en est resté à la conception idéale de la République. Montesquieu voyait mieux : « L'avantage d'un Etat libre est qu'il n'y a point de favoris ; mais quand cela n'est pas, et qu'au lieu des amis et des parens du prince, il faut faire la fortune des amis et des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu ; les lois y sont éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince qui étant toujours le plus grand citoyen de l'Etat, a le plus d'intérêt à sa conversation. » *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains,* chap. IV.

*La politesse est dans les Cours une qualité caractéristi-*

*que et indispensable. Elle y est le supplément des vertus qu'on n'a pas.*

Cf. Saint-Evremond : « On ne s'étudie qu'à plaire dans les cours des rois, parce que l'on y fait sa fortune en se rendant agréable ; de là vient que les courtisans sont ordinairement si polis. Dans les villes, au contraire, et dans les Républiques, comme les hommes ne font leurs affaires qu'en travaillant, le dernier de leurs soins est de plaire, c'est ce qui les rend plus grossiers. »

*La politesse qui n'est qu'une imitation des vertus sociales :*

Cf. Duclos, op. cit , III : « La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales ; c'en est l'expression, si elle est vraie, et l'imitation, si elle est fausse : et les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles et agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les posséderoit toutes, auroit nécessairement la politesse au souverain degré.

## DE LA GUERRE

*La guerre est un des fléaux de l'humanité et cependant c'est par la guerre que les nations peuvent conserver leurs vertus et le caractère qui leur est propre.*

Cf. Vauvenargues. *Réflexions et maximes :* « La paix qui borne les talens et amollit les peuples n'est un bien ni dans la morale, ni en politique. »

*La supériorité des nations anciennes sur les modernes est en grande partie l'effet de leurs perpétuelles agitations.*

Cf. Machiavel. *Discours politique sur la première décade de Tite live :* « Je soutiens que ceux qui condamnent les brouilleries survenues entre le même peuple et la noblesse, condamnent en même temps ce qui fut la première cause de la liberté de Rome, et qu'il semble qu'on ait plus d'égard au bruit et à

l'éclat de ces troubles qu'aux bons effets qu'ils produisirent. »

## DE LA VANITÉ ET DE L'AMOUR-PROPRE

*La vanité gouverne les hommes, et les grands, par cette raison, jouissent d'un avantage bien marqué, celui de pouvoir flatter les gens qui leur sont inférieurs en les approchant d'eux, de les enivrer par leur familiarité. L'Artiste, le Médecin, le Chirurgien, aussi bien payés d'un Financier, d'un Bourgeois, volent de préférence à leurs ordres, ils se plaisent à approcher de personnes que le sort a mis si au-dessus d'eux, à voir ce qui se passe dans leur sphère, à en entretenir leurs amis, leur famille, et cet accès ajoute à leurs émolumens.*

Sénac, à l'appui de ceci, nous conte, dans ses *Portraits et Caractères*, cette anecdote : « Il n'est pas jusqu'aux marchands, aux artisans, aux valets, qui ne s'empressent pour servir de preférence un homme titré. « Je viens de chez la duchesse de ***, dit l'orfèvre Germain ; c'est une bien belle femme. » Et la vérité est qu'elle n'est rien moins que belle. Il ajoute : « Elle a causé longtemps avec moi, comme si j'étois « un duc. Il faut convenir qu'elle a des manières « charmantes. — Et vous lui avez vendu quelque « belle pièce d'argenterie, M. Germain ? — Je lui ai « vendu un beau surtout, qui est le chef d'œuvre de « mon art. — Et elle vous l'a payé ? — Non, mais « c'est de l'argent sûr. — Le vôtre, s'entend. — « Elle a deux cents mille livres de rente et une femme « comme ça, ne voudroit pas manquer à sa parole. « — Je parie qu'elle n'a point marchandé. — Cela « est vrai, et voilà comme sont les grands : jamais « de difficulté. — Que pour le paiement ? — Quel- « quefois ; mais cela vient tôt ou tard. J'oubliois de « vous dire qu'elle m'a donné deux billets pour sa « loge à l'opéra ; si vous voulez y venir, jamais vous « n'aurez si bien vu le spectacle. C'est réellement

« une femme adorable ! Pendant que j'étois là, est « venu monsieur le maréchal de ***, son oncle : elle « m'a présenté à lui, en disant : C'est M. Germain, « que vous connoissez sûrement de réputation, et « qui est aussi obligeant qu'il est habile. Son nom « est très célèbre, a dit le maréchal, après m'avoir « salué très gracieusement, et je lui ai dit : *Monsei-* « *gneur est trop bon ;* c'est sans doute à cause de ce « qu'a dit M. de Voltaire, que mon nom lui est « connu :

Et ces plats si chers que Germain
A gravés de sa main divine

« On m'a souvent dit que je passerois à la postérité. »

Ce dialogue est exactement vrai, et l'orfèvre Germain a fini par faire de mauvaises affaires. »

*L'amour de soi est la source de l'orgueil et de la vanité ; mais je crois qu'on peut distinguer ainsi ces diverses affections, qui ont la même racine et se modifient différemment. L'amour-propre est flatté des hommages, l'orgueil s'en passe, la vanité les publie.*

Cf. Sénac de Meilhan, *Portraits et caractères* ; Synonymes, *orgueil, amour-propre :* « L'orgueil est le sentiment exagéré de ce que l'on est, joint au mépris des autres. Un orgueilleux dédaigne les suffrages : l'opinion qu'il a de lui suffit à sa satisfaction. Il peut dédaigner un titre, une décoration, par la persuasion qu'il n'a besoin de rien qui le relève. L'orgueil peut prêter au ridicule, encourir la haine ; mais il n'est pas incompatible avec la vertu.

« L'amour-propre est un besoin plus ou moins pressant de l'opinion d'autrui ; il porte à l'activité ; il lance et soutient l'homme dans la carrière des armes, des sciences, des affaires, par l'espoir d'obtenir des succès ; mais il est souvent accompagné de l'envie. »

*L'égoïsme règne particulièrement dans les discours. La personnalité influe davantage sur les actions,* etc.

Cf. Sénac, *Portraits et caractères ;* Synonymes,

*égoïste, personnel :* « J'ai déjà dit que l'on confondoit mal à propos l'égoïste et le personnel ; que l'un vouloit sans cesse occuper les autres de lui, que l'autre ramenoit tout à lui. J'ajouterai que l'égoïste peut être bon et sincère ; mais que l'homme personnel, sans cesse occupé de ses intérêts en tout genre, est secrètement en guerre avec la plupart des hommes. L'égoïste est bavard, parle de sa femme, de ses enfants. Il a tout vu, tout entendu, sait tout mieux que personne. L'homme personnel est dissimulé et silencieux ; il dit de tout en lui-même : que peut-il m'en revenir ? L'égoïste est *ridicule*, et le personnel *haïssable.* »

*C'est une grande lâcheté de s'aimer trop soi-même et en même tems c'est une grande duperie.*

Cf. Sénac, *Pensées détachées :* « Les plaisirs de l'amour-propre et de la vanité doivent s'user, car ils n'ont pas de base durable. Ils laissent dans l'inquiétude, parce qu'on n'est jamais assez averti de l'effet qu'on produit. Un suffrage qui manque fait plus de peine que dix qui sont acquis. On n'est jamais sûr de conserver un quart d'heure son empire dans un salon où il peut survenir une femme qui nous éclipse par sa beauté.

« Aucun homme ne peut être agréable à entendre, s'il n'a sur rien un désir de briller. »

*La vanité ne se borne pas aux honneurs de ce monde, elle prétend encore les étendre jusque dans l'autre vie.*

Cf. Charron, *Sagesse*, I, 3 : « Nous estendons nos désirs et affections au de là de nous et de nostre estre, voulons pourvoir à nous estre fait des choses lorsque ne serons plus. Mais la plus sotte vanité de toutes, est ce soin penible de ce qui se fera icy, après qu'en serons partis. »

*Il n'y a presque personne qui fasse le récit d'une conversation avec un Roi, un Grand, un Ministre, dans les mêmes termes et le même ton dont elle s'est passée.*

Cf. Charron, *ibidem :* « Le souvenir d'une action et grâce particulière nous frappe et afflige plus que tout le discours de la chose importante. » Et Montesquieu, *Pensées diverses :* « La vanité des gens est aussi bien fondée que celle que je prendrois sur un aventure arrivée aujourd'hui chez le cardinal de Polignac, où je dînois. Il a pris la main de l'aîné de la maison de Lorraine, le duc d'Elbeuf, et après le dîner, quand le prince n'y a plus été, il me l'a donnée. Il me la donne, à moi, c'est un acte de mépris ; il l'a prise au prince, c'est une marque d'estime. C'est pour cela que les princes sont si familiers avec leurs domestiques ; ils croient que c'est une faveur, c'est un mépris. »

*Les inconvéniens sans remède et qui blessent l'amour-propre sont ceux qui affligent le plus.*

Cf. Sénac, l'*Emigré*, VXIII : « Cacher son amour-propre et caresser celui d'autrui est le contraire de ce que font les hommes, et c'est cependant le seul moyen d'avoir avec eux des rapports agréables et de leur plaire. »

*Le premier soin des gens parvenus à une grande fortune est de se payer une généalogie.*

Cf. Montesquieu, *Pensées diverses :* « Je trouve que la plupart des gens ne travaillent à faire une grande fortune que pour être au désespoir, quand ils l'ont faite, de ce qu'ils ne sont pas d'une illustre naissance. »

*Il n'y a en quelque sorte que les races bourgeoises qui soient susceptibles d'être déshonorées,* etc.

Cf. la Rochefoucauld : « Il y a des crimes qui deviennent innocents et même glorieux par leur éclat, leur nombre et leurs excès. »

Duclos, *Considérations sur les mœurs*, IV : « Les crimes ne deviennent complètement honteux que par le châtiment qui les suit, On le remarque principale-

ment dans l'injustice et la bizarrerie du préjugé cruel qui fait rejaillir l'opprobre sur ceux que le sang unit à un criminel; de sorte qu'il est peut-être moins malheureux d'appartenir à un coupable reconnu et impuni, qu'à un infortuné dont l'innocence n'a été reconnue qu'après le supplice.

« La vraie raison vient de ce que l'impunité prouve toujours la considération qui suit la naissance, le rang, les dignités, le crédit ou les richesses. Une famille qui ne peut soustraire à la justice un parent coupable, est convaincue de n'avoir aucune considération et par conséquent est méprisée. Le préjugé doit donc subsister. »

## DU CARACTÈRE

*Il en est des qualités qui composent le caractère, comme des couleurs qui s'altèrent et changent entièrement par le mélange. C'est cette mixtion et ce résultat qui exigent l'apperçu le plus subtil.*

Cf. Vauvenargues. *Introd. à la connaissance :* « On dit d'un homme qu'il n'a point de caractère, lorsque les traits de son âme sont foibles, légers, changeans ; mais cela même fait un caractère, et l'on s'entend bien là-dessus. »

St-Evremond, *Sentiment d'un habile et honnête courtisan sur cette vertu rigide et ce sale intérêt :* « Comme il y a peu de pleines vertus qui puissent tout à fait vous satisfaire, il y a peu de vices extrêmes qui doivent vous aigrir avec raison. D'ailleurs, si on trouve des défauts au plus honnête homme, quand on l'étudie bien, on découvre quelque chose de bon en celui qui l'est le moins, quand on se donne la peine de le connoître. On voit rarement dans les hommes que tout soit vertu, tout soit vice : les bonnes et les mauvaises qualités sont confondues, et un discernement délicat peut faire la séparation de ce mélange. »

*Pour bien connoître le caractère d'un homme, il est nécessaire non seulement de connoître ses penchans, ses qualités et ses défauts, mais de fixer les degrés de chacun. Par ce moyen, on pourroit assigner presque avec certitude sa conduite dans une circonstance donnée.*

C'est à peu près la définition de Stendhal, *Vie de Henri Brûlard :* « J'appelle *caractère* d'un homme, sa manière habituelle d'aller à la chasse du bonheur, en termes plus clairs, mais moins significatifs, *l'ensemble de ses habitudes morales.* »

Voici la définition de Duclos, op. cit., cap. XIII : « Le caractère est la forme distinctive d'une âme d'avec une autre, sa différente manière d'être. Le caractère est aux âmes ce que la physionomie et la variété dans les mêmes traits sont au visage.

*La plupart des hommes n'ont que des accès de passions, ce qui produit l'inconséquence dans la conduite et les sentimens.*

Cf. Pascal : « Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. »

Et de Montaigne, *Essais*, II, I, tout le fameux chapitre *de l'inconstance de nos actions.*

*C'est à tort qu'on reproche aux hommes des actions ou des sentimens contraires à ceux qu'ils ont exprimé il y a peu de temps. On les croit faux, et ils ne sont que changeans.*

Comme Montaigne, comme Pascal, Sénac insiste fort sur cette inconstance de l'homme, et à l'encontre des moralistes rationalistes tels que la Rochefoucauld, qui pourtant a écrit, visiblement inspiré ici par Descartes : « Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé qui meut et tourne imperceptiblement notre volonté : elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous ; de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions, sans que nous le puissions connaître. »

## DES DIFFÉRENTES MANIÈRES D'ÊTRE AFFECTÉ

*L'odeur des mets paroît délicieuse au convive affamé qui se met à table : elle répugne à celui qui en sort rassasié.*

Tel n'est point l'avis de Voltaire. *Dictionnaire philosophique :* « Les philosophes érotiques ont souvent agité la question, si *Héloïse* put encore aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine et châtré ? L'une de ces qualités faisait très grand tort à l'autre. Mais consolez-vous, *Abélard*, vous fûtes aimé ; la racine de l'arbre coupé conserve encore un reste de sève ; l'imagination aide le cœur. On se plaît encore à table quoiqu'on n'y mange plus. Est-ce de l'amour ? est-ce un simple souvenir ? est-ce de l'amitié ? C'est un je ne sais quoi composé de tout cela... *Héloïse* vivait avec vous d'illusions et de supplémens, etc. »

*Le plaisir ne peut être durable,* etc...

Cependant, dit Sénac, *l'Emigré*, XVIII. « Le plus grand des biens est la volupté des sens ; l'art le plus nécessaire au bonheur est de savoir jouir, et de savoir s'abstenir pour jouir mieux et plus longtemps. »

*Mais s'il n'est pas d'hommes heureux il en est de fortunés,* etc...

Cf. Sénac, *l'Emigré* XVIII : « Il est bon d'exercer son esprit pour se procurer des plaisirs à tous les âges ; il est bon de se procurer des plaisirs intellectuels, qui servent d'entr'actes aux plaisirs des sens, qui sont les seuls réels ; enfin pour que l'imagination leur prête encore de nouveaux charmes, prolonge leur durée par d'ingénieuses recherches, et multiplie nos émotions...

Le terme des plaisirs doit être le degré où ils deviennent nuisibles à nous ou aux autres...

Celui qui a éprouvé dans sa journée la somme de sensations agréables, dont ses organes sont susceptibles sans altération, et dont l'âme a éprouvé des émotions dégagées de trouble, a été heureux ce jour-là ; et si le nombre de pareils jours l'emporte dans le cours de sa vie, il peut se dire, en mourant, qu'il a eu de la nature un des meilleurs lots...

Celui qui n'est pas heureux avec de la santé et de l'argent est un fou. »

*A ce tableau simple et vrai, opposez celui d'un homme du monde dominé par l'amour et conseillé de ses faveurs.*

Cf. Montesquieu. *Pensées diverses.* « Les grands seigneurs ont des plaisirs, le peuple a de la joie. »

*Il a renoncé à vivre pendant quarante années, pour se montrer deux ans dans sa caducité, le corps traversé de deux aunes de ruban.*

Cf. Montesquieu. *Pensées diverses :* « J'ai vu les galères de Livourne et de Venise, je n'y ai pas vu un seul homme triste. Cherchez à présent à vous mettre au cou un morceau de ruban bleu pour être heureux. » Le même Montesquieu écrivait : « Je n'aime pas les petits honneurs. On ne savait pas auparavant ce que vous méritiez ; mais ils vous fixent et décident au juste ce qui est fait pour vous. »

*La manière de sentir fait le prix des choses.*

Sénac part de là, pour produire, dans *l'Emigré*, cette méthode intrépide : « Il faut dans les maux physiques employer des remèdes tirés du moral et dans les chagrins des remèdes physiques, exalter l'âme pour faire diversion à la douleur, exercer et fatiguer le corps pour faire diversion au chagrin. »

*Un homme sur la roue, que son confesseur exhortait à la résignation lui répondit : Mon Pére, il y a longtemps*

*que je ne me suis trouvé dans une situation d'esprit aussi tranquille.*

Montaigne (*Essais*, I, 40) a toute une série d'anecdotes à ce propos.

« Un qu'on menoit au gibet disoit, « qu'on gardast de passer par telle rue, car il y avoit peur qu'un marchand lui feist mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux debte. » Un aultre disoit au bourreau, « qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux. » L'aultre respondict à son confesseur qui luy promettoit qu'il souperoit ce iour là avecques nostre Seigneur. « Allez vous y en, vous ; car de ma part ie ieusne. » Un aultre ayant demandé à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dict ne vouloir boire aprez lui, de peur de prendre la verolle. Chascun a ouï faire le conte du Picard auquel, estant à l'eschelle, on présente une garse, et que (comme nostre justice permet quelquesfois), s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie : luy, l'ayant un peu contemplée, et apperceu qu'elle boittoit : « Attache ! attache ! dict-il ; elle cloche. » Et on dict de mesme qu'en Dannemarc, un homme condamné à avoir la teste trenchée, estant sur l'eschaffaud, comme on luy présenta une pareille condition, la refusa, parce que la fille qu'on luy offrit avoit les joues avallées, et le nez trop poinctu. Un valet, à Toulouse, accusé d'hérésie, pour toute raison de sa créance, se rapportoit à celle de son maistre, ieune escholier prisonnier avecques luy, et aima mieulx mourir que se laisser persuader que son maistre peust errer. Nous lisons de ceulx de la ville d'Arras, lors que le roy Louys unziesme la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laissèrent pendre plustost que de dire, Vive le roy ! Et de ces viles âmes de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur gaudisserie en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le bransle, s'escria. « Vogue la gallée ! » qui estoit son refrain ordinaire. Et l'aultre qu'on avoit couché, sur

le poinct de rendre sa vie, le long du foyer sur une paillasse, à qui le médecin, demandant où le mal le tenoit, « Entre le banc et le feu, » respondict-il : et le presbtre, pour luy donner l'extrême onction, cherchant ses pieds, qu'il avoit resserrez et contraincts par la maladie : « Vous les trouverez, dict il, au bout de mes iambes. » A l'homme qui l'exhortoit de se recommander à Dieu, « Qui y va ? » demanda il : et l'aultre respondant, « Ce sera tantost vous mesme, s'il luy plaist : » « Y fusse ie bien demain au soir ? » repliqua il. « Recommendez vous seulement à luy, suyvit l'aultre, vous y serez bientost : » « Il vault doncques mieulx, adjousta il, que ie lui porte mes recommendations moy mesme. »

Mais, ajoute la Rochefoucauld : « Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager ; de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux. »

*La nature a distribué des parcelles de bonheur sur les trônes, dans les Palais, les cabanes et les cachots.*

C'est l'idée de la Rochefoucauld : « Quelque différence qu'il paraisse entre les fortunes, il y a une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales. » Mais ajoute finement Sénac : « Les élémens du bonheur se rassemblent vainement en foule autour de quelques êtres, tandis que d'autres savent se les approprier et en jouir. »

Il dit dans *l'Emigré* : « L'habitude semble avoir été donnée à l'homme pour établir un équilibre de biens et de maux ; elle diminue du prix des avantages dont jouit l'homme fortuné, et affaiblit le sentiment des maux et des privations qu'éprouve l'homme malheureux ; cette compensation bien examinée, on verra qu'il y a moins de différence qu'on en croit entre le riche et le pauvre. »

*De ces réflexions sur le bonheur, je tirerai cette conséquence que la nature en fait presque tous les frais,* etc.

Cf. Vauvenargues. *Réflexions sur divers sujets :* « Quand on pense que le bonheur dépend beaucoup du caractère, on a raison ; si on ajoute que la fortune y est indifférente, c'est aller trop loin ; il est faux encore que la raison n'y puisse rien, ou qu'elle y puisse tout. »

*La vie est une assez mauvaise étoffe dont la broderie fait tout le prix. On est souvent plus attaché à une certaine manière de vivre qu'à la vie.*

Cf. Sénac. *Pensées détachées* : « La vie est un canevas qui ne vaut pas grand'chose ; il n'y a que la broderie qui ait du prix. »

## DE L'ENNUI

*L'ennui est le sentiment pénible de son existence.*

Cf. Vauvenargues, op. cit. 40 : « L'ennui est le sentiment de notre vide. » L'ennui de Sénac est plutôt le spleen.

Il écrit ailleurs, *(l'Emigré,* XVIII) : « Deux penchans opposés attirent l'homme en sens contraire : l'horreur de l'ennui et l'amour du repos ; le grand art est d'échapper à l'un sans troubler trop violemment l'autre, de trouver un état mitoyen entre la léthargie et la convulsion. »

*Ce sont des gens (les hommes blasés) qui ont fait promptement le tour en quelque sorte de la planette qu'ils habitent. Ils en peuvent faire une exacte description et mettre à chaque chose son prix.*

Cf. la Rochefoucauld : « Nous désirerions peu de choses avec ardeur, si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons. »

## DE L'AMITIÉ

*L'amitié est à l'amour ce qu'une estampe est à un tableau.*

Cf. Sénac, *l'Emigré,* XVIII : « Il faut croire assez à l'amitié pour avoir de douces illusions, mais jamais ne s'abandonner assez fortement pour être surpris de n'avoir embrassé qu'un nuage.

*Le caractère change, les situations de la fortune varient,* etc...

Cf. St-Evremond, *sur l'Amitié* : « Il n'y a point de sympathie si parfaite qui ne soit mêlée de quelque contrariété ; point d'agrément à l'épreuve d'une familiarité continuelle. Il n'y a si bel esprit en amour, qui ne s'épuise ; il n'y a si bon cœur en amitié qui ne se rebute. Le goût des meilleures choses change, avant qu'elles aient changé.

Il n'y a pas de raison de reprocher le changement comme un fort grand mal. Tout ce qu'on peut demander raisonnablement aux personnes légères, c'est d'avouer de bonne foi leur légèreté, et de ne pas ajouter la trahison à l'inconstance. »

*« Il n'y a, dit le cardinal de Retz, que la continuation du bonheur qui fixe la plupart des amitiés. Il n'y a personne, ajoute-t-il, qui ne croie faire honneur à un malheureux quand il le sert. »*

Cf. Montesquieu. *Pensées diverses :* « Je disois, sur les amis tyraniques et avantageux : l'amour a des dédommagemens que l'amitié ne donne pas. »

*Dans l'adversité, les amis deviennent souvent insupportables,* etc...

Cf. St-Evremond, *St-Evremoniana.* « La correction que l'on fait ressemble assez souvent au reproche, et le ton impérieux dont on se sert ne manque jamais

de révolter l'amour-propre, et de rendre les bons avis inutiles... Ils ne corrigent que pour parler et pour se rendre supérieurs... »

*La bienfaisance n'est souvent qu'une envie cachée de domination.*

Sur la bienfaisance, Cf. encore Sénac, *Pensées détachées :* « La bienfaisance fait plus de mécontens par son défaut de continuité, qu'elle n'inspire de reconnaissance par son exercice habituel ; » et *l'Emigré*, XVIII ; « Chacun doit s'employer de faire aux autres le bien que comportent ses facultés, sans attendre de reconnaissance, et sans mettre dans ses actes de bienfaisance, rien de passionné qui puisse compromettre le repos.

L'homme ne peut arriver à la bonté dont il est susceptible que par la réflexion et le calme ; l'homme passionné a toujours entre les mains une arme dangereuse, de laquelle il doit, ainsi que les autres, se défier. »

*Il existe un intérêt raisonné et un intérêt d'instinct et tous les hommes sont soumis à ce dernier intérêt.*

Cf. La Rochefoucauld : « L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un commerce où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. » — « Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissants que nous et néanmoins c'est l'intérêt seul qui produit notre amitié ; nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire, mais pour celui que nous voulons en recevoir. »

St-Evremond : « L'amitié est un commerce, le trafic en doit être honnête; mais enfin c'est un trafic. Celui qui y a mis le plus, en doit le plus retirer. »

*Si l'amitié existe, ce ne peut être qu'entre des gens vertueux ; il faut pouvoir se tout dire. Et comment ne se rien cacher quand on a des choses honteuses à se révéler ?*

Mais la Rochefoucaud : « Dans l'amitié, comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait. »

Et St-Evremond : « Mais pour conserver une chose si précieuse que l'amitié, ce n'est pas assez de se précautionner contre les vices ; il faut être en garde même contre les vertus ; il faut être en garde contre la Justice. Les sévérités de la Justice ne conviennent pas avec les tendresses de l'Amitié. »

Dans son *Emigré*, Sénac est revenu là-dessus : « Le plus grand plaisir est de parler de soi, et cet épanchement provient d'une foiblesse mêlée d'amour-propre... Il n'est personne à qui l'on doive confier des secrets dont la publication peut compromettre la vie et le bonheur ; il faut donc séparer d'avance dans sa pensée tout ce qui doit être l'objet d'un profond silence avec le plus intime ami, et s'abandonner avec lui pour tout le reste. C'est une vaste maison ouverte à l'amitié, dont une seule pièce reste fermée. »

*L'amitié n'est jamais plus douce, plus sensible, plus durable qu'entre un homme et une femme.*

Cf. La Bruyère : « L'amitié peut subsister entre des gens de différents sexes, exempte même de toute grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme ; et réciproquement, un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure ; elle fait une classe à part. »

*Il est rare qu'il y ait du véritable amour, du patriotisme, enfin qu'il règne dans les âmes un sentiment profond et durable.*

Cf. Sénac, *Pensées détachées :* « L'amour est rare. C'est un feu sacré dont chacun dans sa vie a senti quelques étincelles, mais le vent le plus léger dissipe ces feux passagers dont on s'exagère la violence. Les grandes passions sont aussi rares que les grands

hommes. On est occupé, intéressé, mais on n'est pas amoureux.

« L'amour est comme l'amour-propre ; il se contente de peu et cependant il aspire à tout. »

Mais plus loin : « Il est des dévots dont la ferveur ne se refroidit pas dans l'âge le plus avancé. Pourquoi l'amour, qui agit sur les sens et sur l'âme n'auroit-il pas également de la durée ? L'amour ne mène pas toujours à la satiété : s'il perd quelque chose de sa vivacité, il la remplace par le charme d'un entier abandon, par une confiance sans bornes. Héloïse a aimé toute sa vie Abailard dont elle étoit éloignée, Abailard auquel la présence ne pouvoit la rejoindre.

## DES FEMMES ET DE LA GALANTERIE

*Celui qui a été aimé d'une femme sensible, douce, spirituelle*, et douée de sens actifs, *a goûté ce que la vie peut offrir de plus délicieux.*

*Sens actifs* : on retrouve cette jolie expression dans la correspondance de Laclos avec Mme Riccoboni :

« Mme de Merteuil n'est pas plus une Françoise qu'une femme de tout autre pays. Partout où il naîtra une femme avec *des sens actifs* et un cœur incapable d'amour, quelque esprit et une âme vile... là existera Mme de Merteuil, etc. etc. »

*La femme est bien moins personnelle que l'homme : elle parle moins d'elle que de son amant, l'homme parle de lui plus que de son amour, et plus de son amour que de sa maîtresse.*

Cf. Sénac, *Portraits et Caractères*.

« La femme est rarement égoïste, parce qu'elle est moins en action, et qu'elle voit moins d'objets. Elle a par conséquent, moins à raconter, et l'éducation, qui la porte à cacher ses sentimens, fait qu'elle est plus réservée en parlant d'elle.

La femme est bien moins personnelle que l'homme.

La société, comme la nature la confond, l'identifie avec l'homme ; c'est le nom d'un homme qu'elle porte et non le sien. C'est la maison de son mari qu'elle habite ; l'état de son mari qui lui assigne un rang. En amour, elle parle plus de son amant que d'elle ; les plaisirs de celui-ci l'occupent plus que les siens propres. Le *je* règne dans les discours et les lettres de l'homme ; le *vous* dans celles de la femme. J'ai retenu deux lettres, l'une d'un homme, l'autre d'une femme sur le même objet, qui me frappèrent. L'homme disoit : *J'ai été hier à la comédie et je vous y ai bien regrettée.* La femme : *Vous auriez eu bien du plaisir hier à la comédie ; et vous auriez, si vous y aviez été, augmenté le mien.* »

*Une grande Dame avoit à soixante ans pour amant un jeune homme d'un état obscur. Elle disoit à une de ses amies* : Une Duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois, *et elle avoit raison.*

C'est le mot de la duchesse de Chaulnes, lorsqu'elle fut devenue M^me^ de Giac par son mariage avec un jeune procureur. Elle-même s'appelait *la femme à Giac.*

*Louez, admirez, soyez étonné, en extase,* etc.

Cf. Sénac, *Pensées détachées :* « Voilà comme sont les femmes : tout ce qui relève leur empire est d'un prix infini à leurs yeux, et je crois que le plus bel endroit de l'Histoire romaine pour elles, est le tableau de Marc-Antoine renonçant à l'empire du monde, abandonnant sa flotte et ses troupes pour courir après Cléopâtre. »

*L'ami le plus intime d'une femme n'est pas aimé aussi vivement que le confident de son amour.*

Cf. St-Evremond, *Sur la conversation* : « Le premier mérite auprès des Dames, c'est d'aimer ; le second est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations. »

*L'amour-propre domine en général dans le sentiment des femmes, et les sens dans l'attachement des hommes.*

Cf. La Rochefoucauld : « Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas : l'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie. »

*Quelle est la femme qui peut se vanter de résister,* etc.

Cf. Sénac, *Pensées détachées :* « Mille préjugés enchaînent les femmes. Celles qui cèdent ont eu devant elles des barrières que la force de la passion peut seule les excuser de franchir. La femme qui cède est donc plus coupable que l'homme, lorsqu'elle n'est pas entraînée par une passion qui rend la défense impossible en quelque sorte et qui change l'équilibre établi par la nature. »

St-Evremond, *St-Evremoniana :* « J'ai ouï dire à des femmes honnêtes qu'un joli homme ne perdoit jamais rien auprès des Dames, qu'elles sentoient sa présence jusqu'au fond du cœur, et que celles qui affectoient de paroître les plus dédaigneuses, étoient les plus sensibles... Les hommes ne sont pas dupes de ces vertus féroces, qui mordent et qui égratignent ; car ou elles ne mordent pas longtemps, ou elles ne mordent pas tout le monde. »

*La femme la plus vertueuse est disposée favorablement pour ceux qui sont sensibles à sa beauté, la plus dévote pour ceux qu'elle induit en tentation.*

Cf. La Rochefoucauld : « Les femmes n'ont point de sévérité complète sans aversion. »

Diderot, *Lettre à M*lle *Voland du 5 septembre 1762 :* « Le docteur Galti fit une remarque qui me plut : c'est que la dévotion d'une femme donnait une pointe à sa passion. Il faut, disait-il, qu'elle marche, pour ainsi dire, sur son Dieu, en allant se jeter entre les bras de son amant. Jugez avec quelle impétuosité,

quelle fureur, quel déluge elle se répand, quand une fois elle a rompu cette digue. Sa religion est un sacrifice de plus qu'elle fait à son amant ; et puis elle a cela de commode, cette religion, que ce même motif qui vous la livre, tant qu'elle est bonne au plaisir, avec ces transports qu'ajoutent tant à sa douceur, vous en délivre quand elle n'est plus bonne à rien. »

*Un défaut secret est un bien sûr garant de la vertu.*

La considération est banale. Mais La Mothe le Vayer, *la Promenade,* dialogue IV : « A la vérité, le mesme Lucrèce dont je viens de parler, tient pour asseuré que rien n'est plus capable d'amortir l'ardeur d'un Amant que de prendre connoissance, s'il y a moïen, des défauts cachez de sa maistresse, et de certaines saletés ou ordures qu'il appelle *vitæ postscenia*, dont les femmes évitent soigneusement qu'on s'apperçoive, etc. »

Et Montaigne, *Essais*, II, 12 : « Vrayement c'est aussi un effet digne de considération, que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entière veue et libre du corps qu'on recherche ; et que pour refroidir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on aime.

Ille quod obscœnas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor :

Or, encore que cette recepte puisse à l'adventure partir d'une humeur un peu délicate et refroidie, si est-ce un merveilleux signe de nostre défaillance, que l'usage et la cognoissance nous desgouste les uns des aultres. Ce n'est pas tant pudeur qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entrée de leurs cabinets, avant qu'elles soyent peinctes et parees pour la montre publicque :

Nec veneres nostras hoc fallit ; quo magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore. »

*Il est des femmes chez lesquelles règne une nonchalance extrême et une bonté d'âme incompatible avec des rigueurs constantes*. Elles n'ont pas la force de résister, et le courage de refuser. *On ne peut pas dire qu'elles se donnent, elles se laissent aller.*

Pour une fois nous nous permettrons ici une remarque grammaticale. Les propositions négatives sont reliées, en français, non par la conjonction ET, mais par la conjonction NI : au lieu de : *Elles n'ont pas la force de résister, ET le courage de refuser*, nous dirions : *elles n'ont pas la force de résister NI le courage de refuser*. Cette façon d'écrire est coutumière à Sénac : il semble l'avoir prise à la Rochefoucauld chez qui l'on trouve : *Il n'est rien que les homme aiment mieux à conserver ET qu'ils ménagent moins que leur propre vie.* Il est vrai que Vaugelas, dans sa 41e Remarque, est d'avis que *NI* ne doit pas se mettre avant la seconde épithète, ou le second adjectif d'une proposition négative, quand cette seconde épithète n'est que le synonyme de la première ; il pense que l'on ne doit pas dire : *il n'est point de mémoire d'un plus rude NI plus furieux combat*, mais : *d'un plus rude ET plus furieux combat*. Mais, outre qu'ici ce n'est pas l'épithète qui est redoublée, mais toute une proposition, sujet et verbe, Thomas Corneille et l'Académie, déclarent encore, à propos de cette Remarque, préférer le *NI*.

*Pour séparer deux métaux il faut l'intervention d'un autre métal qui ait plus d'affinité avec l'un des deux. Il en est de même en amour. Il n'y a de rupture complète en général, que lorsqu'un autre objet a fait impression sur l'amant ou sur la maîtresse.*

Cf. La Rochefoucauld : « On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus. » La Bruyère : « Un homme peut tromper une Femme par un feint attachement, pourvu qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable. »

*La femme la plus intéressée au secret ne met aucune*

*importance à toutes les indiscrétions qu'on fait par un excès de passion.*

Cf. La Rochefoucauld : « Les Femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités. »

Mais ce plébéien de Diderot qu'il est amusant de voir se piquer de délicatesse : *Dictionnaire Encyclopédique :* « INDISCRET... Une femme tendre compte sur la discrétion de l'homme qu'elle favorise ; c'est une condition tacite qu'il ne faut jamais oublier, pas même avec son ami... Il y a beaucoup d'amans *indiscrets*, parce qu'il y a peu d'hommes honnêtes. »

*La femme galante par coquetterie est habituée à réprimer les plus légers accès de sensibilité, etc.*

Cf. La Bruyère : « La galanterie est un vice du cœur, ou peut-être un vice de la complexion ; la coquetterie est un dérèglement de l'esprit. La Femme galante se fait craindre, et la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tous. »

*L'acteur sur le théâtre présente une idée d'avilissement et de dégradation,* etc.

Cf. Diderot, *Dictionnaire Encyclopédique :* « COQUETTERIE... La vie d'une coquette est un tissu de faussetés, une espèce de profession plus incompatible avec la bonté du caractère et de l'esprit et l'honnêteté véritable que la galanterie. »

*L'imagination des femmes, une fois exaltée par l'éclat d'une aventure, les entraîne vers un homme sans mérite. Ensuite, semblables au statuaire, elles encensent l'idole qu'elles ont créée.*

Cf. La Rochefoucauld : « L'esprit de la plupart des Femmes sert plus à justifier leur folie que leur raison. »

*La galanterie est à l'amour, ce que la politesse est aux*

*vertus sociales. Elles est son imitation et son supplément.*

Cf. La Rochefoucauld : « Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour. »

*Les femmes qui ont passé l'âge de plaire ne savent comment remplir le vide qu'elles éprouvent. Leur imagination est obscurcie de vapeurs qui naissent du désœuvrement de l'esprit et de la langueur de l'âme.*

Cf. Vauvenargues. *Réflexions et maximes* : « Le jeu, la dévotion, le bel esprit, sont trois grands partis pour les femmes qui ne sont plus jeunes. » Dans son chapître *de l'Esprit*, Sénac ajoutait : « Les femmes éprouvent cette vicissitude d'une manière plus marquée. L'agrément de la figure et les désirs des hommes font illusion sur leur esprit. Le ravage de quelques lustres agit également sur leurs charmes et sur leur esprit. Elles n'ont pour lui donner quelque aliment que la ressource des belles lettres, qui, pour une femme dissipée dans sa jeunesse, ne peuvent être que d'un foible secours ; que les intrigues dévotes qui passent de mode, ou celles des affaires auxquelles un petit nombre est à portée de se livrer. »

*Il est un degré d'amour qui inspire une aveugle confiance en l'objet aimé, incompatible avec la jalousie.*

Sur la jalousie, Cf. Sénac, *Pensées détachées :* « En présence, le soupçon, la querelle sont bientôt passés ; on se justifie, on se raccommode ; mais par lettres, on s'exagère les impressions défavorables ; elles s'établissent dans le cœur, dans la tête ; elles y fermentent, s'y fortifient. Il faudroit réserver toutes les querelles pour les momens où l'on se voit. »

*Un homme véritablement amoureux est moins entreprenant que celui qui ne cherche qu'à satisfaire des désirs ou sa vanité.*

Cf. La Rochefoucauld : « La plupart des femmes se rendent plutôt par faiblesse que par passion. De là vient que, pour l'ordinaire, les hommes entreprenants

réussissent mieux que les autres, quoiqu'ils ne soient pas plus aimables. N'aimer guère en amour est un moyen assuré pour être aimé. »

Et Sénac, *Pensées détachées :* « En fait d'amour, il n'y a que les fripons qui aient raison. Ils ne courent jamais risque d'être humiliés ; ils ne sont point tourmentés et ils réussissent, parce que rien ne leur échappe, qu'ils sont maîtres de tous leurs mouvemens et devinent ceux des autres pour en profiter. »

*Un homme passe sa vie chez sa maîtresse. Sa femme meurt ; on le trouve heureux de pouvoir suivre en liberté son penchant, en s'unissant à l'objet de son affection. Mais si cet homme qui est habitué à sortir de chez lui tous les jours à quatre heures, se marie à sa maîtresse, où ira-t-il en sortant de chez lui ?*

Ce trait doit faire allusion au personnage dont parle Chamfort dans ses *Caractères et anecdotes :* « Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez madame de..... Il perdit sa femme ; on crut qu'il épouserait l'autre et on l'y encourageait. Il refusa : « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. »

## DE L'ESPRIT DES FEMMES

*L'imagination est la partie dominante de l'esprit des femmes.*

Cf. Sénac, *Pensées détachées :* « Les yeux et le cœur sont trop souvent la source du jugement des femmes. Ceci est bien exprimé dans Evélina : la première fois qu'elle dansa avec son amant, il étoit le plus aimable des hommes ; la seconde fois, il avoit toutes les vertus.

« Les femmes sont en général trop vaines pour profiter par l'expérience, et les hommes trop insouciants. »

## LA SENSIBILITÉ PHYSIQUE N'EST POINT LE PRINCIPE UNIQUE DE NOS ACTIONS ET DE L'AMBITION

Les deux citations d'Helvétius sont tirées, la première, du chap. II, discours III, du livre *de l'Esprit* et la seconde de la note 4, chap. 12, discours III.

*César aimoit les femmes, mais après la gloire, après le pouvoir.*

Cf. Charron, *Sagesse,* I, 22 : « Comme nous voyons en tous les grands, Alexandre, Scipion, Pompée, et tant d'autres qui ont courageusement refusé de toucher les plus belles dames, qui étoient en leur puissance, bruslant au reste d'ambition, surtout en César : car jamais homme ne fut plus adonné aux plaisirs amoureux, et de tout sexe et de toutes sortes, tesmoin tant d'exploits, et à Rome et aux païs estrangers, ny aussi plus soigneux et curieux de sa personne : toutesfois l'ambition l'emportoit tousjours, jamais les plaisirs amoureux ne lui faisoient perdre une heure du temps qu'il pouvoit emploier à son agrandissement : l'ambition regentoit en lui souverainement, et le possédoit pleinement. »

*Un fait relatif à M. Helvetius sur l'origine de son système sur la sensibilité physique.*

L'anecdote contée par Sénac est la réplique d'une autre anecdote rapportée par Helvétius, d'après Fréron, sur Boileau. « L'expérience nous apprend que, dans le physique comme dans le moral, les plus grands événements sont souvent l'effet de causes presque imperceptibles. On lit dans l'*Année littéraire* que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans sa chute, sa jaquette se retroussa ; un dindon lui donna plusieurs coups de bec sur une partie très délicate. Boileau en fut toute sa vie incom-

modé ; et de là, peut-être, cette sévérité de mœurs, cette disette de sentiment qu'on remarque dans tous ses ouvrages ; de là sa satire contre les Femmes, contre Lulli, Quinault, et contre toutes les poésies galantes.

Peut-être son antipathie contre les dindons occasionna-t-elle l'aversion secrète qu'il eut toujours pour les jésuites, qui les ont apportés en France. C'est à l'accident qui lui était arrivé qu'on doit peut-être sa satire sur l'équivoque, son admiration pour Arnaud, et son épître sur l'amour de Dieu ; tant il est vrai que ce sont souvent des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie et toute la suite de nos idées. » Helvétius, *de l'Esprit*, III, I.

*Il* [*l'ambitieux*] *pourroit répondre comme ce ministre à qui un Roi demandoit s'il faisoit l'amour :* « *Non, SIRE, dit-il, je l'achète tout fait.* »

Cf. Helvétius, *de l'Homme* VIII, 9 : « Qu'en France même un ministre ait des femmes, on le trouve bon ; mais qu'il perde son temps auprès d'elles, on le moque. On veut bien qu'il jouisse, non qu'il soupire. Les dames sont donc priées de se prêter avec égard à la triste situation du ministre, et d'être pour lui moins difficiles. »

*Plusieurs penchans peuvent s'allier avec l'ambition, mais si elle leur cède, c'est qu'elle est foible.*

Cf. La Rochefoucauld : « On passe souvent de l'amour à l'ambition ; mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour. »

*Tous les hommes en renferment le germe, en manifestent des étincelles dans leur vie, mais la paresse l'amortit et le goût des plaisirs l'éteint.*

Cf. La Rochefoucauld : « C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne

laisse pas d'en être souvent la maîtresse ; elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie, elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus. »

*Il semble que le Diable ait mis la paresse sur la frontière de plusieurs vertus, dit un moraliste : on peut répondre qu'elle est également sur celle de plusieurs vices.*

Cf. La Rochefoucauld : « La paresse est de toutes nos passions celle qui nous est la plus inconnue à nous-mêmes. Nulle autre n'est plus ardente et plus maligne, quoique les dommages qu'elle cause soient très cachés. Si nous considérons attentivement son influence, nous verrons qu'en toute occasion elle se rend maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs : c'est la *rémore* qui arrête les plus grands vaisseaux ; c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et les tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend nos plus ardentes poursuites et nos plus fermes résolutions.

Il semble que la nature ait prescrit à chaque homme, dès sa naissance, des bornes pour les vertus et pour les vices. »

Sur l'ambition, voir encore Sénac, *Pensées détachées :* « L'ambition a ceci de contraire, dans sa marche, à l'amour : l'ardeur suffit à un amant pour réussir ; mais dans la carrière de l'ambition il faut réunir la patience à l'ardeur ; c'est le défaut d'une de ces qualités qui fait échouer la plupart des ambitieux. » Et l'*Emigré*, LXIII : « L'ambition est une passion dangereuse et vaine, mais ce seroit un malheur pour la plupart des hommes que d'en être totalement dénués ; elle sert à occuper l'esprit, à préserver de l'ennui qui naît de la satiété ; elle s'oppose dans la jeunesse à l'abus des plaisirs qui entraîneroit trop vivement ; elle les remplace en partie dans la vieillesse, et sert à entretenir dans l'esprit une activité qui fait sentir l'existence et ranime nos facultés. »

## DE LA BONNE COMPAGNIE

*Quelques charlatans dominent dans la bonne compagnie.*

Cf. Vauvenargues. *Réflexions et maximes* : « Quelques fous se sont dit à table : il n'y a que nous qui soyons bonne compagnie, et on les croit. »

*Il faut le voir, y paroître, quand on veut tenir au monde, quand on sacrifie à la fortune.*

Cf. Montesquieu, op. cit. : « Dans le cours de ma vie, je n'ai trouvé de gens communément méprisés que ceux qui vivaient en mauvaise compagnie. »

*Une fois adopté dans une de ces sociétés qui donnent le ton, un homme peut choisir le caractère qui lui convient, être personnel, bizarre, léger, triste, colère, pédant.*

Cf. Montesquieu, op. cit. : « Les mauvaises manières ne sont dures que la première fois. »

## DU BON TON ET DU RIDICULE

*Ce qu'on appelle le bon ton, est essentiel à la classe des gens médiocres.*

Cf. Duclos, op. cit., cap. VIII : « Toute question importante, tout raisonnement suivi, tout sentiment raisonnable, sont exclus des sociétés brillantes, et surtout du *bon ton*. Il y a peu de tems que cette expression est inventée, et elle est déjà triviale, sans être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en pense.

Le *bon ton*, dans ceux qui ont le plus d'esprit, consiste à dire agréablement des riens, et à ne se pas permettre le moindre propos sensé, si l'on ne le fait excuser par les grâces du discours ; à voiler enfin la raison quand on est obligé de la produire, avec autant de soin que la pudeur en exigeait autrefois, quand il s'agissoit d'exprimer quelque idée libre.

L'agrément est devenu si nécessaire, que la médisance même cesseroit de plaire, si elle en étoit dépourvue. Il ne suffit pas de nuire, il faut surtout amuser ; sans quoi le discours le plus méchant retombe plus sur son auteur que sur celui qui en est le sujet. »

*Le ridicule est inventé par les esprits frivoles.*

Cf. Duclos : « Le ridicule ressemble souvent à ces fantômes qui n'existent que pour ceux qui y croient... Le ridicule est supérieur à la calomnie, qui peut se détruire en retombant sur son auteur. La malignité adroite ne s'en fie pas même à la difformité du vice ; elle lui fait l'honneur de le traiter comme la vertu, en lui associant le ridicule pour le décrire ; il devient par là moins odieux et plus méprisé.

Le ridicule est devenu le poison de la vertu et des talens, et quelquefois le châtiment du vice. Mais il fait malheureusement plus d'impression sur les âmes honnêtes et sensibles que sur les vicieux, qui depuis quelque tems s'aguérissent contre le ridicule ; parmi eux on en donne, on en reçoit, on en rit.

Le ridicule est le fléau des gens du monde et il est assez juste qu'ils aient pour tyran un être fantastique. »

*Le ridicule présente l'image de ce tiran de la fable, qui faisoit coucher ses hôtes sur son lit, et coupoit ou allongeoit les pieds de ceux qui se trouvoient plus grands ou plus petits.*

Cf. Duclos : « Je ne vois que les sots qui puissent gagner à un travers qui abaisse à leur niveau les hommes supérieurs, puisqu'ils sont tous alors assujettis à une mesure commune où les plus bornés peuvent atteindre. »

*Le plus grand des malheurs est celui où vient se mêler le ridicule.*

Cf. La Rochefoucauld : « Le ridicule déshonore plus que le déshonneur. »

## DES RICHESSES

A ce que Sénac dit ici, ajoutons ces maximes, tirées de l'*Emigré :*

« Les richesses par delà une certaine mesure, ne servent pas au bonheur ; et l'homme sage doit ôter du prix qu'on y met tout ce qui est relatif à la vanité.

« Ceux qui envient le sort des riches semblent croire qu'ils sont toujours prêts à jouir de tous les objets qui peuvent leur plaire, et qu'ils voient toujours avec une égale satisfaction les objets agréables qui les environnent ; cette erreur est pareille à celle des religieuses dont le prince d'Orange disoit : « Elles croient que les maris goûtent sans cesse avec leurs femmes les plaisirs de l'amour que les ambassadeurs écrivent du matin au soir, et que les militaires ont toujours le sabre à la main. »

## DE L'AVARICE

*C'est avec délices qu'il contemple sa fortune rassemblée sous ses yeux. Daus elle, il voit l'indépendance ou la domination, des moyens de corrompre les femmes qui remplacent ceux de leur plaire, le soulagement de ses maux, l'instrument de ses vengeances contre l'ingratitude, enfin, un attrait puissant offert aux soins et aux ménagemens.*

Cf. Helvétius, *de l'Esprit,* III, 10 : « Quels plaisirs réels ce luxe et cette magnificence procureraient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les considérait ou comme un moyen de plaire aux femmes, s'il les aime, et d'en obtenir des faveurs, ou d'en imposer aux hommes et de les forcer, par l'espoir confus d'une récompense, à écarter de lui toutes les peines, et à rassembler près de lui tous les plaisirs ? »

*Ces détails prouvent que c'est de la foiblesse, de la destruction des facultés, que naît cet amour déréglé des richesses.*

Cf. La Bruyère : « Ce vice est plutôt l'effet de l'âge et de la complexion des vieillards qui s'y abandonnent aussi naturellement qu'ils suivaient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril. Il ne faut ni vigueur, ni jeunesse, ni santé pour être avare ; l'on n'a aussi nul besoin de s'empresser, ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus : il faut laisser seulement son bien dans ses coffres et se priver de tout. Cela est commode aux vieillards, à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes. »

Notons ici que dans ce charmant XVIIIe siècle, ni Sénac, ni Helvétius, n'ont trouvé cet avare sordide et ladre qu'on peint la Bruyère, Molière et Balzac. Etre avare pour s'assurer l'indépendance et la domination, ce n'est plus être avare, c'est être simplement ménager de ses plaisirs.

## DE L'HOMME OPULENT

*Le passage rapide de la poussière d'un hameau, à l'habitation d'un palais magnifique, ne lui a pas permis de connoître aucune des nuances de la politesse, des convenances de la société.*

Cf. St-Evremond, *St-Evremoniana :* « La fortune met l'homme dans l'état de pure nature, c'est-à-dire dans la tranquille possession de tous ses défauts. Crispin si sage dans sa misère, si officieux et si plein d'égards, qu'à peine est-il parvenu, qu'ayant quitté toutes ses bonnes inclinations, il se fait connoître tel qu'il est : il parle d'un ton impérieux, il gronde, il insulte, il s'en va allumé de colère, on ne peut le retenir, il éclate en marchant, il s'enferme et devient inexorable, il ne craint personne, et dit hautement qu'il a la force à la main ; enfin Crispin possède tous

ces défauts ; et sa fortune est le titre de sa possession. »

*Le désintéressement, l'occupation de grands objets peuvent faire négliger les affaires domestiques et ne rendent que plus propres à celles du gouvernement.*

Cf. La Rochefoucauld : « Il y a de la différence entre un esprit utile et un esprit d'affaires ; on peut entendre les affaires sans s'appliquer à son intérêt particulier : il y a des gens habiles dans tout ce qui ne les regarde pas, et très malhabiles dans tout ce qui les regarde ; et il y en a d'autres au contraire qui ont une habileté bornée à ce qui les touche, et qui savent trouver leur avantage en toutes choses. »

## AVANTAGES DE LA MÉDIOCRITE

*La médiocrité en tout genre assure le bonheur et des succès à la longue,* etc.

Cf. Sénac, *Pensées détachées :* « Il est certain qu'un homme qui ne joue pas ne perd pas ; mais celui qui joue bien fait plus : il gagne. Un homme médiocre qui se tient dans le sentier de la routine ne s'égare pas ; mais un plus hardi trouve une route plus abrégée et plus sûre. »

## DU PENCHANT DE L'HOMME A ADMIRER TOUS LES GENRES DE PUISSANCE

*L'âge des passions et des talens est l'époque de tous les succès.*

Cf. Montaigne, *Essais* I, 57 : « Quant à moy, i'estime que nos ames sont desnouées, à vingt ans, ce qu'elles doibvent être, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront : iamais ame, qui n'ayt donné, en cet aage là, arrhe bien évidente de sa force, n'en donna depuis la preuve. Les qualitez et vertus natu-

relles produisent dans ce terme là, ou iamais, ce qu'elles ont de vigoreux et de beau :

> Si l'espine nou picque quand nai
> A pene que picque iamai,

disent-ils en Daulphiné. De toutes les belles actions humaines, à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles soyent, ie penserois en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont esté produictes, et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, que aprez : ouy, en la vie des mêmes hommes souvent. Ne le puis-ie pas dire en toute seureté de celles de Hannibal et de Scipion son grand adversaire ? la belle moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire acquise en leur ieunesse : grands hommes depuis au prix de touts aultres, mais nullement au prix d'eulx mesmes. »

Sur la vieillesse, Cf. Sénac, l'*Emigré :* « A mesure que l'on vieillit, il faut se concentrer d'avantage dans soi-même, se réduire au bonheur sensuel, et restreindre ses rapports avec les autres, parce qu'on n'en peut attendre que des marques du mépris inné dans le cœur de l'homme pour tout ce qui décèle l'impuissance, et que la vieillesse est la plus grande des impuissances. »

## DE LA BONTÉ ET DE LA PROBITÉ

*La probité est en calcul, ce qu'il y a de plus sûr et de plus avantageux à la longue. Beaucoup de fripponneries sont des erreurs de calcul.*

Cf. La Rochefoucauld : « Les finesses et les trahisons ne viennent que de manque d'habileté. »

Vauvenargues, *Réflexions et maximes :* « C'est être médiocrement habile que de faire des dupes. La probité qui empêche les esprits médiocres de parvenir à leurs fins est un moyen de plus pour les habiles. »

Cf. encore Sénac, *Pensées détachées :* « Un peu

d'exactitude entraîne beaucoup de confiance. C'est tout l'art des grandes affaires. C'est par ce moyen que l'Angleterre a un crédit immense. »

## DE LA CONFIANCE DANS LES MÉDECINS

*Sylva disoit :* « PETITE VÉROLE JE T'ACCOUTUMERAI A LA SAIGNÈE. »

Silva est ce médecin de Bordeaux dont Diderot, dans son article *sur les Femmes,* publié dans la *Correspondance littéraire* de Grimm en 1772, nous rapporte cette anecdote : « Un médecin dit aux femmes de Bordeaux tourmentées de vapeurs effrayantes, qu'elles sont menacées du mal caduc, et les voilà guéries. »

## DE LA SUPÉRIORITE DES ANCIENS SUR LES MODERNES

*De même que par l'invention des machines simples, la méchanique donne les moyens de se passer d'un grand nombre d'hommes, de même, par les règlemens et les formes, les gouvernemens tendent à se passer des hommes de génie...*

*L'excellence du gouvernement monarchique consiste à faire tout aux moindres frais possibles, à se passer de grands hommes.*

Cf. de Montesquieu, la citation de l'*Esprit des lois,* III, 5, faite par nous page 244.

Helvetius, *de l'Esprit,* IV, 17 : « Les princes ne croient jamais avoir besoin d'hommes éclairés et savans. »

*Si les grands talens sont inutiles pour les grandes places, excepté dans un tems de crise, il est évident aussi que les hommes véritablement supérieurs ne désireront pas de s'y élever... Il pourroit encore arriver que négligeant*

*ces petits détails, dans lesquels se complaît la médiocrité, peu instruit des formes minutieuses, il soit jugé d'autant plus incapable que son génie sera plus élevé.*

Cf. Helvetius, *de l'Esprit*, III, 8 : « Dans la gestion d'une place subalterne, les hommes nés pour le grand sont souvent inférieurs aux esprits les plus communs. Vespasien, qui, sur le trône, fut l'admiration des Romains, avait été l'objet de leur mépris dans la charge de préteur. L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, rase la terre d'une aile moins rapide que l'hirondelle. »

Cf. Duclos, *Considérations*, XII : « Les plus grandes affaires, celles du gouvernement ne demandent que de bons esprits ; le bel esprit y nuiroit, et les grands esprits y sont rarement nécessaires. Ils ont des inconveniens pour la conduite, et ne sont propres qu'aux révolutions ; ils sont nés pour édifier ou pour détruire. Le génie a ses bornes et ses écarts : la raison cultivée suffit à tout ce qui nous est nécessaire. »

*Montesquieu a refusé, nous dit-on, une grande place qui lui fut offerte.*

Cf. Montesquieu, *Pensées diverses :* « Il y a bien peu de vanité à croire qu'on a besoin des affaires pour avoir quelque mérite dans le monde, et de ne se juger plus rien lorsqu'on ne peut plus se cacher sous le personnage d'homme public. »

# BIBLIOGRAPHIE
# DE SÉNAC DE MEILHAN

—

*La f.....manie,* Sardanopolis, 1775, petit in-8°.

*Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine,* Londres et Paris, Veuve Valade, 1786, in-8°.

*Le même ouvrage,* édition revue, corrigée et augmentée, Londres et Paris, Veuve Valade, 1789, in-8°.

*Considérations sur les richesses et le luxe,* Paris, Valade, 1787, in-8°.

*Le même ouvrage,* nouvelle édition, corrigée et augmentée, Amsterdam (Paris, Veuve Valade), 1789, in-8°.

*Considérations sur l'esprit et les mœurs,* Londres (Paris, Gastelier), 1788, in-8°.

*Le même ouvrage* (Paris, Prault), 1789, in-12.

*Mélanges de philosophie et de littérature,* Brunswick, 1789, petit in-8°.

*Annales de Tacite,* traduction nouvelle, Livres I et II, 1790, in-8°.

*Des principes et des causes de la Révolution en France,* Londres et Paris, 1790.

*Le même ouvrage,* Saint-Pétersbourg, 1791, in-8°.

*Les deux Cousins, histoire véritable,* Paris, Desenne, 1790, in-8°.

*Prospectus, avec Préface, de Mémoires sur la vie du maréchal duc de Richelieu, pour servir à l'Histoire du XVIIIe siècle, par M. Sénac, Maître des Requêtes,*

*honoraire, Intendant des provinces du Hainaut et du Cambrésis, etc.*, Londres, 1790, in-8°.

*Lettre à Mad. de* ***, Paris, Desenne, 1792, in-8°.

*Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la révolution, avec le caractère des principaux personnages du règne de Louis XVI,* Hambourg, Gottlob-Hoffmann, 1795, in-8°.

*Le même ouvrage,* Paris, 1814, in-8°.

*Œuvres philosophiques et littéraires,* Hambourg, B-G. Hoffmann, 1795, 2 vol. pet. in-8°.

Le premier volume contient les *Considérations sur l'esprit et les mœurs,* avec quelques additions, notamment un morceau intitulé : *Le Suicide est-il un acte de courage ou de lâcheté ?* Le second volume contient la matière des *Mélanges de philosophie et de littérature,* des *Dialogues philosophiques et littéraires,* de la *Lettre à Mme de M**** (sur la Russie et sur le prince Potemkin) et des *Portraits* au nombre de XV.

*L'Emigré,* roman historique, Hambourg, 4 vol. in-12.

*Portraits et Caractères des personnages distingués de la fin du XVIIIe siècle suivis de pièces sur l'histoire et la politique, par* M. Sénac de Meilhan, *précédés d'une Notice sur sa personne et ses ouvrages par M. de Lévis,* Paris, J. G. Dentu, 1813, in-8°.

*Le gouvernement, les mœurs et les conditions en France, avant la révolution, avec le caractère des principaux personnages du règne de Louis XVI,* précédé d'une Introduction par M. de Lescure, Paris, Poulet-Malassis, 1862, in-12.

*L'Emigré,* roman publié par C. Stryienski et Fr. Funck-Brentano, Paris, Fontemoing, 1904, in-8°.

# TABLE

—

Avertissement des éditeurs . . . . . 1
Notice sur Sénac de Meilhan . . . . . 7
Considérations sur l'Esprit et les Mœurs 31
Préface . . . . . 33
*De l'Esprit*. . . . . 35
*De l'Influence des passions* . . . . . 45
*De l'Esprit d'affaires* . . . . . 49
*De l'Esprit des gens du monde* . . . . . 52
*De la Conversation* . . . . . 55
*De la Marche de l'Esprit* . . . . . 60
*Du Bon sens* . . . . . 68
*De la Cour*. . . . . 73
*Des Rois* . . . . . 76
*Des Cours et des Courtisans* . . . . . 81
*De la Politesse* . . . . . 87
*Des Républiques et des Monarchies* . . . . . 89
*De la Guerre* . . . . . 93
*De la Vanité et de l'Amour propre* . . . . . 97
*De la Naissance* . . . . . 104
*Du Caractère* . . . . . 108

*Des différentes manières d'être affecté* . . . . . 111
*De la Durée du Tems* . . . . . 124
*De l'Ennui* . . . . . 126
*De l'Amitié* . . . . . 131
*Des Femmes et de la Galanterie* . . . . . 143
*De l'Esprit des Femmes* . . . . . 165
*La Sensibilité physique n'est point le principe unique de nos actions et de l'ambition* . . . . 169
*De l'Education* . . . . . 180
*De l'Homme aimable* . . . . . 184
*De la Bonne Compagnie* . . . . . 187
*Du Bon Ton et du Ridicule* . . . . . 191
*Des Richesses* . . . . . 194
*De l'Avarice* . . . . . 197
*De l'Homme opulent* . . . . . 200
*Avantages de la Médiocrité* . . . . . 204
*Du Penchant de l'homme à admirer tous les genres de Puissance* . . . . . 206
*De la Bonté et de la Probité* . . . . . 208
*De la Confiance dans les Médecins* . . . . . 209
*De la Supériorité des Anciens sur les Modernes* . 211
COMMENTAIRE . . . . . 227
BIBLIOGRAPHIE DE SÉNAC DE MEILHAN . . 279

Imp. A. Lemercier, 6, Rue du Pilori, Niort.

*La Bibliothèque*
Université d'Ottawa
Echéance

*The Libr*
University o
Date Du

CE

a39003 002431319b